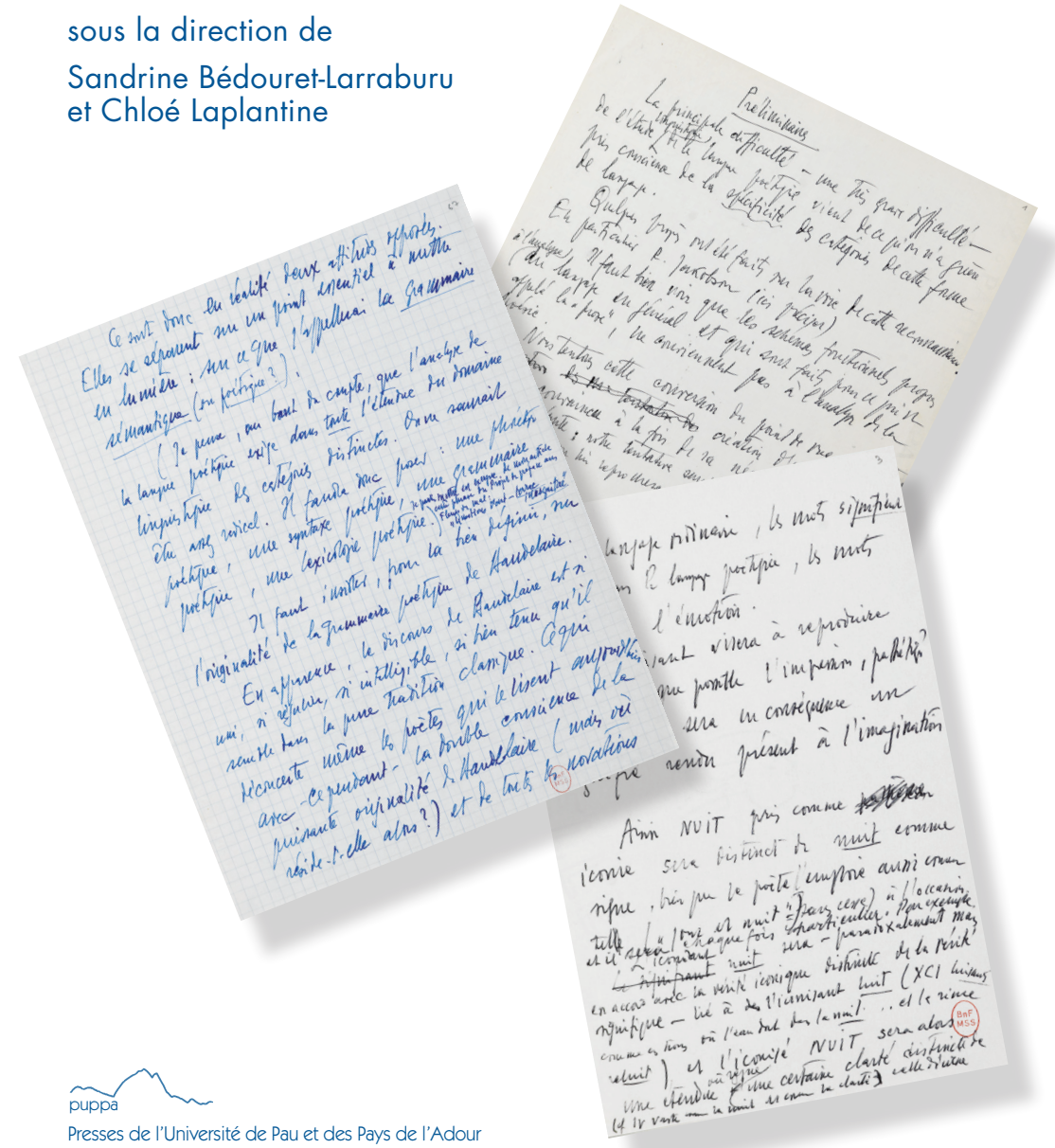


# Émile Benveniste : vers une poétique générale

sous la direction de  
Sandrine Bédouret-Larraburu  
et Chloé Laplantine



Linguistique et littérature II – BENVENISTE

2014

Émile Benveniste (1902-1976), grand linguiste français du XX<sup>e</sup> siècle, spécialiste avant tout du domaine indo-européen et auteur d'une linguistique générale qui reste un fondement pour la réflexion sur le langage et les langues, s'est intéressé toute sa vie au langage poétique. Cet intérêt apparaît ponctuellement dans ses travaux sur le langage, les langues et cultures ou encore dans quelques textes plus « littéraires ». Ses travaux de linguistique générale ouvrent déjà, en eux-mêmes, sur le problème du langage poétique, et permettent de faire du poème un champ de réflexion possible pour le linguiste. On sait maintenant, grâce à la publication de ses manuscrits sur « la langue de Baudelaire », qu'il avait engagé l'écriture d'un important travail critique sur cette question: « La théorie de la langue poétique est encore à venir < n'existe pas encore >. Le présent essai a pour but d'en hâter un peu l'avènement ».

Ce volume cherche à mettre en regard les travaux inachevés, parvenus jusqu'à nous sous forme de notes manuscrites, avec les *Problèmes de linguistique générale*. Il constitue les actes du colloque « Émile Benveniste et la littérature » qui s'est tenu en avril 2013 à Bayonne. Les contributions rassemblées ici questionnent de manières diverses le rapport d'un linguiste avec le langage poétique, ses méthodes d'investigation, ses préoccupations terminologiques, et poursuivent en même temps, avec lui, la recherche actuelle d'une poétique.

Presses de l'Université de Pau  
et des pays de l'Adour  
www.presses-univ-pau.fr

ISBN : 2-35311-059-2  
ISSN : 2262-4112

20 €



Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour





Collection Linguistique et littérature, II

**Émile Benveniste :**  
**vers une poétique générale**

sous la direction de  
Sandrine Bédouret-Larraburu et Chloé Laplantine



**Direction du volume**

Sandrine Bédouret-Larraburu (Université de Pau et des pays de l'Adour)  
Chloé Laplantine (CNRS/Université Paris-Diderot)

**Comité de lecture**

Isabelle Chol  
Jean-Claude Coquet  
Julie Gallego  
Marie-Françoise Marein  
Rudolph Mahrer  
Gisèle Prignitz

**Collection dirigée par**

Sandrine Bédouret-Larraburu  
Université de Pau et des Pays de l'Adour  
CRPHLL (UFR Lettres),  
Avenue du Doyen Poplawski  
64000 Pau, France

**Commandes**

<http://www.presses-univ-pau.fr>  
Tél. 05 40 17 52 07

**Paiements à l'ordre de**

M. l'Agent comptable de l'Université de Pau

**Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour**

Directeur : François Quantin  
Responsable : Brigitte Cupertino  
Conception graphique : Brigitte Cupertino et Caroline de Charette  
Commandes : Caroline de Charette

**Impression**

Ipadour, 64000 Pau

**Couverture**

Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits. Papiers d'Orientalistes, 81,  
pochette 12, folio 3 ; pochette 14, folio 1 ; pochette 22, folio 67.

© Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

UPPA / Institut Claude Laugénie  
Avenue du doyen Poplawski / 64000 Pau  
ISBN 2-35311-059-2  
ISSN 2262-4112  
Dépôt légal : janvier 2015

**L**a collection « linguiste et littérature » vise à étudier et à évaluer, à l'aune des recherches contemporaines, la pertinence et l'impact de concepts qui ont fait date dans l'histoire de la pensée de la linguistique. Il s'agit de relire les textes des linguistes qui ont eu parallèlement ou simultanément à leur activité de chercheur en sciences du langage, une réflexion sur les littératures, française, latine, grecque ou autre, que celles-ci leur aient servi de bases de données, ou qu'elles soient l'objet d'une réflexion menant à l'élaboration d'une poétique.

Chaque volume réunit les actes d'un colloque organisé à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, ou dans une université partenaire. Les interventions retenues ont le choix d'adopter pour point de départ un ou des éléments théoriques du linguiste mis à l'honneur, ou de partir d'un questionnement littéraire que la théorie linguistique pourra éclairer ; les deux disciplines « littérature » et « linguistique » devant être abordées conjointement, dans un souci de réflexion poétique.

Le premier volume *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?* était consacré à Saussure. Le deuxième, consacré à Benveniste, réunit les actes du colloque « Benveniste et la littérature », qui s'est déroulé les 2 et 3 avril 2013 à la Faculté de Bayonne.



# Preliminaires

grande difficulté - une très grande  
la langue poétique vient de ce  
de la specificité des catégories

## SOMMAIRE

trois ont été faits sur la voie  
R. Jakobson (ici préciser)  
- bien voir que les schémas  
en général et qui sont fait  
" ne concernent pas à t  
- la conversion du point





*Vers une poétique générale*.....13  
Sandrine Bédouret-Larraburu et Chloé Laplantine

— FONDEMENTS POUR UNE POÉTIQUE

*De l'inachèvement de la poétique de Benveniste* .....25  
Daniel Delas,  
Université de Cergy-Pontoise

*Émile Benveniste dans et au-delà de son temps* .....33  
Sandrine Bédouret-Larraburu,  
Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA), CRPHLL, Polart

*Lettre, écriture et poésie dans la réflexion de Benveniste* .....49  
Michel Arrivé,  
Université Paris Ouest, MoDyCo

*Benveniste, un (des) père(s) pour la stylistique* .....65  
Béregère Moricheau-Airaud,  
UPPA, CRPHLL

— SÉMANTIQUE ET POÉTIQUE

*Rythme et signifiante  
dans la théorie du langage d'Émile Benveniste* .....87  
Jean-François Savang,  
Université Paris 8, Polart

*D'un mode de signification sémantique pathémique-iconique fréquent  
en poésie à un mode d'énonciation subjectif-empathique* ..... 111

Alain Rabatel,  
Université Lyon 2, ICAR

*Mondes Iranien et Indien,  
Benveniste et la poétique indo-européenne* ..... 139

Georges-Jean Pinault,  
EPHE, Mondes Iranien et Indien

*Le rôle du poète et du lecteur de poésie :  
Construire le « sens » du poème pour Benveniste* ..... 167

Matthias Tauveron,  
Université de Strasbourg

#### — UNE POÉTIQUE OUVERTE SUR L'INCONNU

*D'étranges contrées du langage  
Benveniste et l'aventure du Baudelaire* ..... 191

Gérard Dessons,  
Université Paris 8, Polart

*L'autre du signe,  
« Problème de l'autre » à partir du Baudelaire de Benveniste* ..... 203

Vincent Capt,  
Université de Lausanne, Polart

*Émile Benveniste,  
de l'Alaska à Baudelaire, d'inconnu en inconnu* ..... 217

Chloé Laplantine,  
CNRS/Université Paris-Diderot, Histoire des Théories Linguistiques,  
Polart

# Preliminaires

plus difficile - une très grande  
langue poétique vient de ce  
de la specificité des catégories

## AVANT-PROPOS

travaux ont été faits sur la voie  
R. Jakobson (ici préciser)  
- bien voir que les schémas  
en général et qui sont fait  
" ne concernent pas à t  
- la conversion du point



## Vers une poétique générale

Sandrine Bédouret-Larraburu et Chloé Laplantine

Le présent volume constitue les actes du colloque « Émile Benveniste et la littérature » qui s'est tenu les 2 et 3 avril 2013 à Bayonne. La collection « Linguiste et littérature » engage ainsi, après un premier volume consacré à Ferdinand de Saussure (*En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?*), un deuxième temps de son examen avec Émile Benveniste.

Benveniste partage avec Saussure un champ d'étude privilégié, la grammaire comparée des langues indo-européennes, et une méthode d'analyse dont il hérite. Son ouvrage *Origines de la formation des noms en indo-européen* publié en 1935, s'inscrit ainsi directement dans la suite du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* publié par Saussure en 1879. La recherche et l'enseignement de la grammaire comparée tiennent quantitativement chez les deux linguistes la plus grande place : Benveniste publie environ 300 articles qui, très majoritairement, appartiennent à ce domaine. En même temps, ils ont tous les deux développé une linguistique générale, qu'ils ont enseignée (ce qui n'allait pas de soi), et qui est devenue dans les deux cas un fondement pour la réflexion sur le langage et les langues. De ce point de vue, Benveniste est encore une fois le continuateur (revendiqué<sup>1</sup>) de Saussure : la conception de la langue comme système de valeurs se poursuit chez lui dans sa théorie de l'énonciation, et le projet d'« une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » deviendra la « sémiologie de la langue » et la « culturologie ». Par ailleurs, ces deux linguistes ont en commun leur intérêt pour le « langage poétique ». La littérature fait partie de la matière sur laquelle ils travaillent en tant que comparatistes, et en même temps elle a constitué une recherche spécifique chez chacun d'eux : le travail infini sur les paragrammes pour Saussure et celui sur « la langue de Baudelaire » pour Benveniste. Ces recherches ont ensemble la

---

1 - Voir « Saussure après un demi-siècle », *Problèmes de linguistique générale 1*, Gallimard, 1966, p. 32-45. Ensuite abrégé *PLG 1*.

particularité de n'avoir été ni achevées ni publiées, l'inachèvement pouvant s'interpréter non comme le signe d'un échec, mais plutôt de la difficulté et de l'enjeu du problème posé; quant à la non-publication, on peut se demander jusqu'à quel point elle n'est pas le signe d'une autocensure: ces recherches avaient peut-être quelque chose d'inacceptable.

L'intérêt de Benveniste pour la littérature apparaît dans ses articles comme dans ses manuscrits, dans des textes spécialisés comme « Phraséologie poétique de l'indo-iranien »<sup>2</sup> ou dans des articles de linguistique générale (« Sémiologie de la langue », ou « L'appareil formel de l'énonciation »). En 1924, il écrit un compte-rendu sur la traduction par Maurice Betz des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke dans le premier numéro de la revue *Philosophies*, fondé par Pierre Morhange. C'est aussi en tant que membre du collectif « Philosophies » qu'il signe avec les surréalistes le manifeste « La révolution d'abord et toujours! » en 1925, contre la guerre au Maroc. En 1945, il écrit un texte sur l'imaginaire poétique de l'eau, *L'eau virile* dans la revue *Pierre à feu* éditée par Aimé Maeght, où il est tour à tour question de Bachelard, Lawrence, Claudel, Levet, Balzac, Melville et Lautréamont.

L'intérêt de Benveniste pour la littérature ne saurait se réduire en une curiosité, en un détail agréable mais sans importance. Il s'agit pour lui d'un problème de linguistique générale. En effet, pour lui, le langage poétique intéresse « immensément »<sup>3</sup> la linguistique, et ceci parce qu'il transforme la langue, et déplace les catégories de son analyse. Ainsi, à propos des expérimentations littéraires des années 1960, il disait:

C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes et des verbes<sup>4</sup>.

C'est également en vue de l'inconnu du langage qu'il se proposait de reprendre une phrase de Baudelaire pour son article sur le langage poétique: « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux *Fleurs du mal*: "Questions d'art – *terrae incognitae*"<sup>5</sup> ». Comme

---

2 - Émile Benveniste, 1968, « Phraséologie poétique de l'indo-iranien », *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou*, Publications de l'Institut de Civilisation indienne, série in-8, fasc. 28, p. 73-79.

3 - Émile Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 37. Abrégé ensuite en *PLG 2*.

4 - *Idem*.

5 - 2011, *BAUDELAIRE*, Limoges, Lambert-Lucas, 22, p<sup>o</sup> 67/p<sup>o</sup> 319.

les langues amérindiennes (qu'il a lui-même étudiées), langues qu'on ne pouvait plus décrire avec les moyens traditionnels de l'analyse linguistique, et grâce auxquelles on a entamé un « renouvellement des procédés de description qui, par contrecoup, a été étendu aux langues qu'on croyait décrites pour toujours et qui ont pris nouvelle figure », le langage poétique donne un nouveau visage au langage dans son entier :

(Je pense, au bout du compte, que l'analyse de la langue poétique exige dans toute l'étendue du domaine linguistique des catégories distinctes. On ne saurait être assez radical. Il faudra donc poser : une phonétique poétique, une syntaxe poétique, une grammaire poétique, une lexicologie poétique.)<sup>6</sup>

À la fin de son article « Sémiologie de la langue », Benveniste ouvre la voie d'une « analyse translinguistique des textes, des œuvres par l'élaboration d'une métasémantique » (*PLG* 2, p. 66)<sup>7</sup>. Pour Henri Meschonnic, l'invention d'une linguistique du discours ouvrait, en effet, sur une poétique : « En fait, Benveniste donne à la poétique sa condition première de possibilité, par la notion de discours, et de sujet du discours. En quoi la manière dont il s'arrête au seuil de la poétique en est déjà l'ouverture. Mais cachée. Secrète. Par des séparations propres au sujet qu'il a été lui-même »<sup>8</sup>. « Sémiologie de la langue » est l'écriture d'un déplacement du point de vue, à partir de la linguistique du signe inaugurée par Saussure vers une linguistique du discours, du sémiotique vers le sémantique<sup>9</sup>. Le translinguistique repose sur cette linguistique nouvelle, qu'est la linguistique de l'énonciation. C'est précisément à travers la question de la signifiante dans les arts (musique,

---

6 - *Idem*.

7 - Voir notamment Jean-Michel Adam, 2011, « Le programme de la “translinguistique des œuvres, des textes” et sa réception au seuil des années 1970 », in *Relire Benveniste, Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Émilie Brunet & Rudolf Mahrer eds., Louvain-la-Neuve, Academia, et J-M. Adam (2012), « Les problèmes du discours poétique selon Benveniste. Un parcours de lecture », in *Semen*, 33, *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire*, J-M Adam & Chloé Laplantine eds., Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

8 - Henri Meschonnic, 1995, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », *Langages*, 118, *Les Enjeux de la manière*, numéro organisé par Daniel Delas, Larousse, Paris, p. 54.

9 - « Sémantique », dont il faudrait voir l'émergence dans Le Congrès européen de Sémantique que Benveniste organisa à Nice en 1951, et qui constitue historiquement son point de départ dans son projet sur les langues amérindiennes.



arts de la figuration...), que Benveniste pose la définition du sémantique. Néanmoins le problème du langage poétique n'est étrangement pas abordé dans ce texte, il n'apparaît qu'implicitement dans la contradiction que Benveniste pose entre l'art et la langue :

La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution. La signifiante de la langue au contraire, est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là de toute culture<sup>10</sup>.

Quelle est donc la continuité entre l'art (qui inclut le langage poétique) et la langue? Quelle place Benveniste donne-t-il à l'art par rapport à la société? Y a-t-il une activité de l'art sur la société? Les textes de Benveniste enseignent qu'avec le sujet on est déjà dans la société, « chaque locuteur ne peut se poser comme sujet qu'en impliquant l'autre [...]. À partir de la fonction linguistique, et en vertu de la polarité *je: tu*, individu et société ne sont plus termes contradictoires, mais termes complémentaires »<sup>11</sup>. De même, dans ses manuscrits sur Baudelaire, le langage poétique est défini par son activité intersubjective :

Le poète

On recrée donc une sémiologie nouvelle,  
par des assemblages nouveaux et libres de mots.  
À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence  
d'un langage qui échappe à la convention essentielle  
du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour  
son compte les normes et le "sens".<sup>12</sup>

La démarche de Benveniste s'inscrit dans une tradition de la linguistique qui ne sépare pas l'étude de la langue et celle de la culture. Les notions d'*institution*, d'*interprétance*, de *culturologie* donnent des exemples de la manière dont il constitue l'activité linguistique des sujets comme productrice du réel. En ouvrant le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, on découvre le trésor du linguiste : les vers d'Homère, de Plaute, les hymnes du Rg-Veda, les textes de l'Avesta... Il n'y a là sans doute rien de particulièrement

10 - « Sémiologie de la langue », *PLG 2*, p. 59-60.

11 - « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *PLG*, p. 25.

12 - *BAUDELAIRE*, 22, f° 53/f° 305.

rement étonnant – il s’agit du répertoire dont nous disposons pour l’étude de la langue –, néanmoins ces textes sont investis non seulement du statut de témoin d’un état de langue, mais aussi de *vecteur* de valeurs originales et neuves. En ce sens, l’expression « chez Homère », qui apparaît fréquemment dans le *Vocabulaire*, n’est pas loin du « chez Baudelaire » (74 occurrences<sup>13</sup>) qui rythme le travail manuscrit sur le langage poétique. « La poésie la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire », écrit Benveniste, définissant dans le même feuillet l’auteur comme le « faiseur, *poiètès* »<sup>14</sup>. Il définit ainsi le langage poétique comme une activité maximale du langage.

Si nous avons choisi d’intituler ce recueil *Vers une poétique générale*, c’est d’abord pour faire écho aux *Problèmes de linguistique générale*, au projet du long terme (après Saussure, après Meillet) pour penser la construction d’un point de vue sur le langage. La notion de « linguistique générale » est devenue commune, à tel point qu’on n’entend plus sa motivation initiale, la charge critique que l’expression pouvait par exemple avoir lorsque Saussure donnait ses cours à Genève au début des années 1900. Benveniste, dans une attitude critique du structuralisme, définissait la « linguistique générale », non pas comme un ensemble de lois qui contiennent toutes les langues particulières en lesquelles elles se manifestent nécessairement, mais comme le lieu de l’invention de la théorie procédant d’abord de l’observation des langues dans leur particularité:

Le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l’homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise. C’est des langues que s’occupe le linguiste, et la linguistique est d’abord la théorie des langues. Mais, dans la perspective où nous nous plaçons ici, nous verrons que ces voies différentes s’entrelacent souvent et finalement se confondent, car les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun qu’à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage<sup>15</sup>.

---

13 - Si on compte les quelques occurrences de « chez lui », et l’unique occurrence de « chez le poète ». On note aussi un « chez Mallarmé ».

14 - BAUDELAIRE, 18, f<sup>o</sup> 11/f<sup>o</sup> 184.

15 - « Coup d’œil sur le développement de la linguistique », *PLG 1*, p. 19. On retrouve chez F. de Saussure une conception approchante de la continuité entre l’étude comparative des langues et la linguistique générale: « [l’étude comparatiste des langues] se condamnerait à rester presque stérile, à rester en tout cas dépourvue à la fois de méthode et de tout principe directeur, si elle ne tendait constamment à venir illustrer le problème général du langage, si elle ne cherchait à dégager, de chaque fait particulier qu’elle observe, le sens et le profit net qui en résulte pour notre connaissance des opérations possibles de l’instinct humain appliqué à la

Dans ce sens, une poétique générale ne contiendrait pas d'avance tous les poèmes possibles, ne dirait pas de manière définitive ce qu'est un poème, comment il est fait et fonctionne, mais au contraire poserait que les œuvres *réalisent* le langage poétique, qu'elles le découvrent. Et c'est bien ce que Benveniste fait lui-même avec « la langue de Baudelaire ».

L'intitulé *Vers une poétique générale* cherche aussi à indiquer le mouvement d'ouverture de la théorie du langage de Benveniste vers le poème. Dès la fin des années 1960, Benveniste rendait possible une réflexion linguistique sur les textes littéraires, son travail devenait un fondement théorique (si bien qu'il est maintenant un classique pour les étudiants en littérature, et que son travail a été intégré dans les manuels scolaires de français). Les manuscrits sur le langage poétique ainsi que le volume des *Dernières leçons* ont relancé l'actualité de Benveniste. Il nous a paru alors intéressant d'interroger la réflexion de Benveniste, à la lueur de ces nouvelles parutions, qui ne présentent pas une pensée aboutie, mais un ensemble de notes, qu'il convient de mettre en résonance avec ce que le linguiste avait publié de son vivant.

Ainsi, dans une première partie de l'ouvrage, les questions des fondements et de l'inachèvement de cette poétique se sont posées.

Daniel Delas, dans son article « De l'inachèvement de la poétique de Benveniste », nous interroge sur la réception du *Baudelaire*. À partir des hypothèses déjà formulées (I. Fenoglio, J.-M. Adam, G. Dessons et H. Meschonnic), il souligne l'aspect programmatique de l'œuvre et l'enthousiasme de son auteur, qui devraient ouvrir des voies de recherche aux chercheurs à venir.

Sandrine Bédouret-Larraburu, pose, elle aussi, des questions de réception de l'œuvre benvenistienne, dans son article « Émile Benveniste dans et au-delà de son temps ». Dans la pensée 68, Benveniste est perçu comme le linguiste de l'énonciation, alors que Jakobson est perçu comme le poéticien. Les recherches de Benveniste s'orientent vers *un autre* du poème, vers son intersubjectivité. Ce travail sur le poème invite à réinvestir l'idée de lecteur.

Michel Arrivé approfondit ces questions dans « Lettre, écriture et poésie dans la réflexion de Benveniste », à partir de l'examen d'une citation des *PLG* qui distingue énonciation parlée et énonciation écrite, soit écriture, à la lueur du *Baudelaire* et des *Dernières leçons au Collège de France*. Michel Arrivé précise la terminologie benvenistienne : le langage poétique relève de l'écriture, le sujet de l'énonciation écrite est « écrivain » par opposition au

---

langue. » (« Première conférence à l'université de Genève (novembre 1891) », cité par Simon Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages, 1997, p. 137, repris dans *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 143-156).

« locuteur ». Pour Benveniste, l'écriture c'est la littérature, voire la poésie. Enfin, l'écrivain se distingue du locuteur parce qu'il s'énonce lui-même. Ce dernier dit quelque chose de la réalité, des objets du monde. Cela passe par le langage intérieur, qui se trouve signifié par l'acte d'écrire, qui ne relève pas de la parole prononcée. Le langage intérieur et le langage poétique relèvent du global. La lettre a donc cessé d'être l'unité pertinente de l'énonciation écrite. C'est la première partie d'une critique du signe. Ensuite se pose la question de la référence. Le sujet du poème ne se démet pas de la réalité même si le langage poétique ne dénote pas de la même manière, il a une dénotation d'émotion. L'objet poétique se révèle rêve, rêverie, pathème, contre-monde, soit là où le modèle du signe fait problème. Benveniste remet ainsi en cause l'arbitraire du signe et la linéarité.

Bérenghère Moricheau-Airaud, dans « Benveniste, un (des) père(s) pour la stylistique », revient sur la théorie énonciative, qu'elle confronte au *Baudelaire*. Il s'agit de montrer que les théories de l'énonciation donnent au style la condition de sa possibilité, puisque la saisie des éléments extérieurs à la langue à partir du sujet et des conditions de l'acte d'énonciation oriente la linguistique de l'énonciation vers la spécification d'un discours. Ainsi, La « langue » de Baudelaire déplace le regard de Benveniste vers la stylistique, là où la conception de Benveniste est une conception du passage. Benveniste trouve le plus légitimement sa place dans les études stylistiques dans le rapport qu'il établit entre linguistique et littérature. L'approche pratique du manuscrit *Baudelaire* apparaît comme une approche stylistique, même si le terme n'apparaît pas ou peu, ce qui contribue à la maturation des études dans ce domaine.

Un des points forts de la réflexion d'Émile Benveniste reste la mise en évidence du sémiotique et du sémantique dans une réflexion sur la sémiologie de la langue, ouverte par Saussure. Plusieurs interventions ont creusé ce lien entre le sémantique et la poétique esquissée par Benveniste.

Jean-François Savang, dans son article « Rythme et signifiante dans la théorie du langage d'Émile Benveniste », propose une réflexion sur une théorie du système signifiant, à partir de l'émotion, qui est la marque du corps puis du rythme. Le système des œuvres d'art repose sur un assemblage. L'artiste doit « agencer », « composer »; et le rythme permet cela dans le mouvement. L'émotion du poète devient alors émotion du langage. Ce qui importe est l'émergence d'un corps qui n'est pas celui du poète, mais un corps d'altérité. L'article vise à montrer que l'important est peut-être moins chez le linguiste une théorie du système qu'une théorie des relations entre systèmes, à partir du modèle de la langue et pose alors la question de la signifiante dans l'œuvre d'art et de la manière dont elle fait système.

Alain Rabatel réfléchit à ce qui permet de passer « d'un mode de signifiante sémantique pathémique-iconique fréquent en poésie à un mode d'énonciation subjectif-empathique ». Il se demande si les caractéristiques de la construction de la référence, en poésie, sont propres à cette dernière ou peuvent être étendues à d'autres usages. Cette hypothèse est explorée à partir de la problématique du point de vue en tant qu'expérimentation empathique de façon de voir, d'agir, de penser, de parler. Les réflexions sur Baudelaire et sur le pathème sont ensuite interprétées à la lueur d'au moins deux distinctions : sémantique *vs* sémiotique, et plans d'énonciation embrayés *vs* non embrayés. La dimension pathémique conduit à penser l'existence d'une subjectivité distincte de l'énonciation personnelle. La dimension émotive repose sur la fonction expressive émotive dans laquelle la référence et les rapports entre les mots échappent au fonctionnement de la communication. Ainsi le lecteur est-il supposé reconstruire de son côté cette façon d'être au plus près des énonciateurs et des objets du discours, au plus près de l'objet langue aussi, dans un mode de présence immédiate et opacifiante, obligeant à des associations d'idées qui ne sont pas prévues.

Georges-Jean Pinault investit dans « Benveniste et la poétique indo-européenne », le champ de la grammaire comparée. Émile Benveniste a montré de l'intérêt pour la poétique et les textes iraniens. Cet article vise l'intersection entre la linguistique historique et comparative et la « poétique » des textes dans les langues indo-européennes anciennes. Benveniste était passionné de poésie, et dans les années 60, se mettent en place les prémices d'une poétique indo-européenne, qui repose sur l'étude des formules. La question que Benveniste a posée est celle du sens des formules en question pour les locuteurs (aède et public). Deux publications benvenistiennes sont significatives et exemplaires par la méthode utilisée. Le but de Benveniste a été de rendre compte de la signification des termes institutionnels et pas de leur désignation. L'article montre ainsi que la poétique benvenistienne n'a pas un but « esthétique », c'est une anthropologie poétique dont la vocation est de *signifier*.

Matthias Tauveron réfléchit enfin au « rôle du poète et du lecteur de poésie : construire le "sens" du poème pour Benveniste ». L'article vise à établir les convergences entre le *Baudelaire* et l'article « Sémiologie de la langue » sur la question du sens textuel et sur le fonctionnement pragmatique concernant la relation des locuteurs à la communauté linguistique. Benveniste cherchait à faire émerger de nouvelles catégories interprétatives. Pour cela, il examine d'abord les signes dans le corpus choisi pour s'interroger sur leur capacité ou puissance de représenter et d'évoquer. Dans le cadre du poème, le lecteur n'a pas à procéder à une reconstruction du message poétique ; l'activité que l'on attend de lui

consiste à recevoir ce que le poète lui transmet. De plus, il n'y a pas de dialogue entre l'auteur et le lecteur. Benveniste attend du lecteur de poésie qu'il laisse le poème agir en lui. L'activité interprétative se révèle autre, devant dépasser le modèle saussurien. L'individualité entraîne de nouveaux modes de lecture parce que le message n'est pas partagé. L'évocation met l'accent sur l'idiosyncrasie des relations. Chacun, que ce soit le poète ou le lecteur, construit ses propres associations.

Enfin, le travail inachevé de Benveniste ouvre de nouvelles perspectives, ce dernier posant un regard enthousiaste sur l'inconnu du langage.

Gérard Dessons analyse les termes empruntés à la territorialisation dans « D'étranges contrées du langage. Benveniste et l'aventure du *Baudelaire* ». Il appréhende d'abord, l'*univers* et le *cosmos*. La conception du langage à travers la notion d'*univers* permet de donner à la lecture d'un poème le sens de l'exploration d'une entité à part entière intrinsèque et Benveniste cherche à construire ce mode d'organisation. La notion d'*univers* implique celle de *cosmos*, soit un ensemble organisé. La dimension subjective du processus discursif appelle alors la notion de *monde* qui consiste à passer à une entité cohérente habitée. Enfin le *domaine* introduit une dimension institutionnelle. Ces termes métaphoriques des territoires sont des termes qui installent la dimension anthropologique au sein même de la recherche linguistique, ce qui est une façon de lier la recherche à la construction d'utopies. L'exploration des contrées inconnues du langage passe par l'invention de modèles où le chercheur est conduit à prendre des risques.

Vincent Capt, dans « L'autre du signe, "Problème de l'autre" à partir du *Baudelaire* de Benveniste » pose que « l'autre » correspond dans l'art à ce qui dans le langage échappe en partie à la langue pour valoir, il concerne la théorie du langage. Il recoupe chez Benveniste différentes conceptualités dont « évocation », « émotion », « intenté », etc. Le relevé des occurrences de « l'autre » chez Benveniste montre aussi que c'est une catégorie de pensée, antagoniste du « même ». Cependant l'autre est extérieur au signe et au système linguistique, de manière générale. Il crée une intersubjectivité et problématise la réception. En définitive, il débouche sur un inconnu. Pourtant, il apparaît indésignable a priori et la poétique permet alors de faire voir dans le langage l'inconscient du signe. L'exemple de Gaspard Corpataux permet de mettre en lumière que l'autre du signe n'est autre que du sujet ou plutôt un principe actif de subjectivation voire d'anthropomorphisation de ce signe.

Enfin, dans « Émile Benveniste, de l'Alaska à Baudelaire, d'inconnu en inconnu », Chloé Laplantine cherche à construire un itinéraire de l'Alaska à Baudelaire, un voyage qui va d'un inconnu vers un autre, parce que le travail de linguiste de Benveniste ne sépare pas l'approche des langues et l'approche

des cultures. De plus, le langage ne peut être séparé de la vie. En 52-53, lorsqu'il mène ses enquêtes sur les langues amérindiennes, Benveniste estime que la critique des valeurs linguistiques passera par l'étude de ces langues qui fonctionnent sur des catégories différentes. Il n'effectuera pas autre chose dans le cas du Baudelaire. Il s'attache ainsi à construire une culturologie, c'est-à-dire à montrer que la langue est l'interprétant de la culture. De la même manière, il veut comprendre dans l'expérience amérindienne comment la langue signifie et symbolise. Il ne cherche pas à construire un lexique de ces langues, mais il a le souci d'écrire une grammaire analytique, selon les modèles de Sapir et de Boas, illustrée par des discours, comme la fable du porc-épic. Benveniste approche la langue de Baudelaire avec la même curiosité « ethnographique » que cette fable pour mettre en lumière l'inconscient des catégories de langue-pensée.

Ce parcours dans la pensée de Benveniste nous invite à accorder au moins autant d'importance à la méthode qu'aux propositions. Le travail inachevé montre combien l'esprit du chercheur était toujours en éveil, et attentif à toujours remettre en cause un savoir sur le langage, d'une part si immédiat parce que toute réflexion se trouve dans le langage, et si complexe parce qu'il faut se dégager de ce que l'on croit savoir ou percevoir. Dans le travail de Benveniste se construit donc un projet, une direction, un « vers » quelque chose qui cherche à nous faire comprendre ce que le langage nous fait; à partir d'une linguistique générale mais aussi à partir du poème, qui est toujours un mode singulier de remise en cause de la langue. Il se tend « vers » le monde ouvert de la recherche en linguistique, en anthropologie, en poétique, en stylistique, où les nomenclatures, insatisfaisantes, restent encore à dépasser et à réinventer.

Enfin, nous remercions chaleureusement les membres du comité scientifique: Isabelle Chol, Jean-Claude Coquet, Julie Gallego, Marie-Françoise Marein, Rudolph Mahrer et Gisèle Prignitz, relecteurs attentifs et avisés, dont le travail nous a été précieux.

Nous remercions également vivement le laboratoire HTL, le Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, le Conseil régional d'Aquitaine, le Conseil général des Pyrénées-Atlantiques, le CRPHLL et la faculté pluridisciplinaire de Bayonne qui nous ont permis de mettre sur pied et d'organiser ces rencontres. Une gratitude particulière à l'égard de Marie-Antoinette Aillery, Muriel Guyonneau et Caroline de Charette sans l'aide de qui rien n'aurait pu se faire.

# Preliminaires

plus difficile - une très grande  
la langue poétique vient de ce  
de la specificité des catégories

## FONDEMENTS POUR UNE POÉTIQUE

propose un état de fait sur la voie  
R. Jakobson (ici préciser)  
- bien voir que les schémas  
en général et qui sont fait  
" ne concernent pas à t  
- la conversion du point





# De l'inachèvement de la poétique de Benveniste

Daniel Delas

Saussure et Benveniste ont eu une influence décisive sur l'évolution de la pensée du langage sans pour autant avoir synthétisé leur réflexion en des traités élaborés à la manière de Hegel ou de Humboldt. Il en est résulté une grande fragilisation de la transmission de leur pensée: le *Cours de Linguistique générale* publié sous le nom de Saussure par ses élèves déforme voire trahit la pensée de leur maître tandis que la pensée de Benveniste est mal comprise, considérée comme structuraliste aux États-Unis tandis qu'en France, la surexploitation faite des mécanismes de l'énonciation dans les ouvrages didactiques réduit à peu de choses le reste de son apport. À chacun son Saussure, à chacun son Benveniste.

S'agissant de Benveniste, la publication de son manuscrit sur *Baudelaire*<sup>1</sup> a suscité un grand intérêt chez les linguistes et poéticiens concernés. Le numéro 33 de la revue *Semen*<sup>2</sup> en donnant un état satisfaisant, on l'utilisera pour faire ressortir les enjeux du débat et le prolonger vers des interrogations sur l'achèvement d'une pensée scientifique (et donc d'un manuscrit scientifique). On s'efforcera de montrer, à l'aide d'Henri Meschonnic, que la pensée de Benveniste n'est pas « assurée » et reste en hésitation, en équilibre, sur des *Problèmes*. Toujours comme en avance sur elle-même. Son inachèvement est donc autant structurel que circonstanciel et c'est en quelque sorte aller à contre-courant du mouvement de sa pensée que de tenter de reconstituer une réflexion généralisante et synthétique.

---

1 - Émile Benveniste, *Baudelaire*, Présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.

2 - *Semen*, Revue de sémio-linguistique des textes et discours, n° 33, « Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire », coordonné par Jean-Michel Adam et Chloé Laplantine (avec des contributions de Jean-Michel Adam, Jean-Claude Coquet, Gérard Dessons, Irène Fenoglio, Chloé Laplantine, Jean-Marie Viprey), Presses universitaires de Franche-Comté, avril 2012.

Rappelons les données de base.

Victime en 1969 d'un Accident Vasculaire Cérébral qui le laisse paralysé et aphone, Émile Benveniste lègue en 1973 tous ses manuscrits à la Bibliothèque Nationale de France (BNF) avant de décéder en 1976. Son exécuteur testamentaire Georges Rédard remet 30 000 feuillets à la BNF mais conserve des inédits importants chez lui, notamment les notes relatives à la poétique de Baudelaire, sans doute dans l'idée de les publier lui-même. N'ayant pu le faire, il remet en 2004 un manuscrit *Baudelaire* que les responsables du Département des manuscrits de la BNF ont inclus dans 23 pochettes numérotées de 1 à 23, chaque feuillet étant ensuite numéroté dans l'ordre qu'il présentait en arrivant. Les six premières pochettes ne concernent pas Baudelaire, les dix-huit suivantes numérotées de 6 à 23 contiennent les 361 feuillets qu'a publiés Chloé Laplantine.

Comment convient-il de lire ce document ?

### Comme l'ébauche d'une recherche inachevée ?

C'est ce que suggère Irène Fenoglio<sup>3</sup> qui proteste contre la première de couverture de Chloé Laplantine : « il est très inexact de dire que Benveniste a écrit *un Baudelaire* » (122), d'autant plus inexact d'ailleurs que « le titre choisi par Laplantine, et qui fait édition sous le nom d'auteur Benveniste est : *Baudelaire*. Or le titre porté par le seul feuillet mis au net et dactylographié existant dans le dossier a pour titre *Le discours poétique* » (132). Quel que soit le titre choisi, il est donc dans les deux cas abusif de le mettre sous le nom de Benveniste, pense-t-elle, puisque « le dossier archivistique actuel ne représente certainement pas le rangement initial de Benveniste » (123).

Argumentaire certes bien fondé mais dont on peut toutefois limiter la puissance puisqu'il reste évident que le dossier tel qu'il nous a été transmis reflète clairement un certain processus et s'inscrit dans le temps. L'enveloppe<sup>22</sup> est assurément l'état le plus rédigé de l'article ou « essai » auquel s'attelle Émile Benveniste. On y trouve d'ailleurs des marqueurs de planification du genre « poursuivons d'abord notre propos général »... (22 f° 13/f° 265<sup>4</sup>), « donc » (22 f° 17/f° 269), « donc » (f° 32), « ai-je dit », « ai-je écrit plus haut » (f° 32). Émile Benveniste parle de l'« exergue de son article » (f° 67). L'ensemble est peu raturé et entièrement écrit sur le même

---

3 - « Benveniste auteur d'une recherche inachevée sur le discours poétique et non d'*un Baudelaire* », in *Semen, op.cit.*, p. 121-161. (La référence précise est donnée par le chiffre de la page).

4 - Où 22 donne le numéro de la pochette, 13 le numéro du folio de la pochette et 265 le numéro de folio dans l'ensemble du dossier manuscrit.

type de feuille à petits carreaux. Enfin son dernier folio est dactylographié, ce qui est exceptionnel et donne un statut textuel plus affirmé encore. Nul doute donc qu'il s'agisse d'un état relativement achevé de l'article.

Ce qui minimise la portée des autres réserves d'Irène Fenoglio : prendre des notes n'est pas écrire un texte : « La textualité n'est pas la scripturalité. L'écrit potentiel inféré à partir de notes doit être établi. Tant que l'auteur n'a pas stabilisé, au moins provisoirement, une inscription ou un ensemble d'inscriptions en un discours phrasé, il n'y a ni *texte* ni écrit référençable en tant que tel » (129), il n'y a pas de *corps du texte*. On peut en convenir mais en insistant sur le fait que, dans l'enveloppe<sup>22</sup> en particulier mais aussi dans d'autres endroits, il y a du texte continu. Si l'on met à part les notes qui ne sont que des relevés de données (p. 571 sur les *Correspondances* ou p. 491-493) en ne conservant que les notes réflexives (soit directement liées à Baudelaire, soit à une formulation d'un discours théorique général), on progresse vers l'hypothèse d'une continuité plus forte qu'on ne pourrait le penser a priori. Ces notes ont été écrites dans les années 67-68-69, années de grande activité intellectuelle pour Émile Benveniste, de sorte qu'elles ne sont pas séparables du travail qui émerge ailleurs, sous une forme *plus* achevée, notamment dans l'article « Sémiologie de la langue »<sup>5</sup>, nous mettant sur la piste d'un mode de pensée benvenistien spécifique. On va y revenir.

La distinction entre notes « relevés de données » et « notes réflexives » avancée par Irène Fenoglio permet de considérer attentivement les secondes comme des éléments textuels, pour tenter de les intégrer à la démarche « ruminative » de Benveniste : « une écriture hésitative, répétitive, pensante où la répétition est la marque à la fois de l'hésitation et de l'insistance. Hésitation pour continuer de rechercher la formulation la plus adéquate. Insistance car la pensée est là qui fraye dans le fil des mots son chemin » (147), « ruminative », intéressant adjectif proposé par Irène Fenoglio qu'on pourra compléter avec celui que Jérôme Roger avance dans son article intitulé : « Émile Benveniste contre la doxa : l'allure pensive de l'essai »<sup>6</sup>. Cette « démarche ruminative », cette « allure pensive », correspondent au « tempo de la pensée » (p. 54) benvenistienne qui refuse tout achèvement ou « exposé suivi » pour venir à bout de la question du langage, tout surplomb surmoïque.

L'emploi du futur intervient dans les textes rédigés de la pochette<sup>22</sup>, comme une bouffée optimiste pour dire l'enthousiasme d'Émile Benveniste pour tout le travail fécond désormais possible à partir du moment où on a

---

5 - Paru en 1969 dans la revue *Semiotica* et repris dans *Problèmes de linguistique générale* 2, Gallimard, 1974, p. 43-66.

6 - *Émile Benveniste – Pour vivre langage*, collection « Résonance générale : essais pour la poésie », Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétrás, 2009, p. 39-54.

ouvert une bonne porte. Par exemple (22 f° 25/277) lorsqu'il découvre sa conviction de l'avoir fait, son discours se charge d'une grande jubilation performative: « Nous éliminons de la poésie le concept de signe que nous jugeons entièrement inadéquat, puisque nous avons rejeté la notion de référent et de dénotation ». S'y entend un sentiment de joie à l'idée d'une nouvelle progression possible après toutes ces notes piétinantes des premières enveloppes revenant sur, butant sur, se heurtant à l'idée que la langue poétique est émotive mais ne parvenant pas à aller plus avant.

Je ne conclurai donc pas de manière aussi négative qu'Irène Fenoglio: « Benveniste était loin d'avoir bouclé son essai, encore moins la rédaction de son article. Des points forts sont repérables mais son argumentation n'est pas achevée » (157). J'ai tenté de montrer que la question de l'inachèvement ne peut s'apprécier sur des critères seulement techniques, relevant de la grammaire, mais doit être appréciée à partir d'une approche poétique du mouvement de la pensée<sup>7</sup>.

### **Comme un état aporétique de la recherche benvenistienne ?**

28 Gérard Dessons, dans sa contribution à *Semen* intitulée « Le Baudelaire de Benveniste entre stylistique et poétique », suggère qu'il y a inachèvement parce que ce travail est porteur d'une « recherche aporétique » (56), autrement dit qu'il est inachevé parce qu'*inachevable*. Pourquoi ? parce que Benveniste met d'un côté le style qu'il approche avec les procédures d'analyse de la stylistique et de l'autre ce que Meschonnic appellera le poème, la « langue poétique ». Or ces deux points de vue sont incompatibles. Ainsi, il met l'émotion au centre (58) mais n'en fait pas une théorisation critique de sorte qu'il reste du côté de l'individu, du style: « *Style* apparaît comme un mot vicair pour un terme que Benveniste n'a pas » (59). La visée de Benveniste est poétique mais elle est en avance sur sa méthodologie qui reste attachée aux protocoles de l'analyse stylistique (68). On peut établir un parallèle avec le Saussure des anagrammes postulant un secret de fabrication des poètes latins primitifs faute de disposer d'une théorisation qui nécessite l'intervention d'une instance conceptualisée comme l'*inconscient*.

Soit, il me semble toutefois que la raison profonde de l'inachèvement benvenisien est aussi à chercher du côté du titre « rêvé » de l'article de Jean-Michel Adam, « *Les problèmes du discours poétique* selon Benveniste. Un

---

7 - Ce que ne pouvaient admettre, évidemment, ni Culioli ni Martinet, pour ne citer que deux linguistes éminents de ce temps, auteurs de remarques très critiques sur l'œuvre de Benveniste.

parcours de lecture ». Adam choisit de délinéer le projet benvenistien dans toute son ampleur à partir du titre (en italiques) rêvé (25) et des formulations les plus novatrices. Il part d'une citation d'Henri Meschonnic...

C'est sur cette voie (celle de "Sémiologie de la langue") que je situe la poétique du rythme. Elle est seulement annoncée par Benveniste comme un avenir de la théorie. Mais, comme faisait Saussure, ce qui n'est pas encore découvert est prévu, sa place est là. (27)

... et poursuit en choisissant des extraits des notes novatrices. Par exemple, Benveniste distingue très clairement *discours poétique* et *langage poétique* (30, f° 253), de même qu'il insiste sur le faire, sur l'inventer (31, f° 183 et 40, f° 184). On lira le détail dans l'article de Jean-Michel Adam qui choisit pour finir les folios 300 à 315 (44) qui présentent « un état synthétique, rédigé, assez stabilisé et continu » et montrent qu'« une approche d'un corpus littéraire n'est pas une *application* de la linguistique mais un questionnement linguistique du discours poétique et d'une œuvre particulière qui en retour, questionne aussi les catégories de l'analyse linguistique. C'est toute la théorie du langage qui bouge avec les problèmes que soulève Benveniste » (51).

Pour illustrer cet inachèvement principal qui consonne bien avec la formulation de Gérard Dessons : « Le problème est un mode de penser »<sup>8</sup>, on lira avec Henri Meschonnic, le grand article contemporain du *Baudelaire*, « Sémiologie de la langue »<sup>9</sup>.

### **De l'inachèvement d'un article achevé**

Les notes pour un écrit sur Baudelaire ont été prises dans les mêmes années 67-68 au cours desquelles fut rédigé l'article « Sémiologie de la langue ». Les premières n'ont pas abouti à une production achevée, même si le désordre dans lequel elles nous sont parvenues est sans doute plus grand qu'à l'époque où le professeur au Collège de France gérait ce dossier Baudelaire tandis que pour tous les lecteurs l'affaire est entendue, l'article « Sémiologie de la langue » est bel et bien achevé. L'opposition de deux états supposés clairement contraires n'est-elle pas trop radicale ? On le pense, en appelant à regarder les faits de manière beaucoup plus circonstanciée.

---

8 - G. Dessons, *Émile Benveniste, L'invention du discours*, Paris, In Press, 2006, p. 11.

9 - Publié dans *Semiotica*, La Haye, Mouton et Cie, I (1969), I pp. 1-12 et 2, pp. 127-135 avant d'être repris dans les *Problèmes de linguistique générale* 2, Gallimard, 1974, chap. III, pp. 43-66.

À lire en effet l'analyse méticuleuse qu'Henri Meschonnic fait de l'article supposé « achevé » dans le chapitre 30 de *Dans le bois de la langue*<sup>10</sup> il apparaît que Benveniste pose plus de problèmes<sup>11</sup> qu'il n'apporte de solutions. Benveniste reprend et poursuit le grand problème que Saussure a laissé irrésolu : « un grand problème a surgi qui n'a pas encore reçu sa forme précise » (390). De même que Meschonnic dit reprendre le problème de la poétique là où Benveniste l'a laissé.

Les termes ou les expressions dont use Meschonnic dans sa lecture critique parlent d'eux-mêmes : « implicite » (403), « impensé » (403), « énigmatique » (403), « sans que Benveniste ait développé ce problème, la question du sujet de l'œuvre » (404), « nulle part, dans les textes que nous connaissons de lui, il ne met en rapport, pour la poétique, son article sur le rythme et l'œuvre, sémantique sans sémiotique » (405), ce qui sera pourtant la clé de la poétique élaborée à partir de Benveniste par Henri Meschonnic. Les éléments sont là mais ils ne sont pas rassemblés en un faisceau démonstratif. Ou encore telle expression « prépare au problème et nous oblige à penser » (408) mais il y a une « contradiction cachée » (408), un « heurt » (410), un « conflit » (410), telle difficulté « est montrée et cachée dans l'exposé de Benveniste » (410). Benveniste souvent, selon Meschonnic, ne dit pas clairement quel est le problème, il le sent si l'on peut dire, « il a tout fait pour qu'on soit contraint de l'affronter » (413). Son programme est « inachevé » (413), il faut le « reprendre », « continuer » (414) non pour le dépasser mais de sorte à avancer :

C'est sur cette voie que je situe la poétique du rythme. Elle est seulement annoncée par Benveniste comme un avenir de la théorie. Je n'ai pas vu, du moins dans les textes qu'on connaît de lui, qu'il y soit revenu. En 1969, son œuvre s'arrêtant, "Sémiologie de la langue" reste un programme futur.

Cependant, « l'appareil nouveau de concepts et de définitions n'est pas là. Il est encore presque entièrement inconnu » (415-416).

Dans ses incertitudes et cet emploi du futur, la fin de « Sémiologie de la langue » n'est pas une fin, mais l'inaccompli de la théorie répondant à l'inaccompli qui est le mode même d'activité des œuvres. Ce qui fait qu'elles continuent. Que seules les vraies continuent (417).

---

10 - Éditions Laurence Tepper, 2008, pp. 390-418.

11 - L'intitulé de ses deux volumes d'articles n'a pas été choisi au hasard par Benveniste et d'ailleurs il en voudra beaucoup à Martinet d'avoir donné à son travail le titre d'*Éléments de linguistique générale* qu'il trouvait dogmatique.

## **Lyrisme de la connaissance**

La faculté de voir dans l'objet du savoir quelque chose de plus grand, de plus vaste que soi-même est peut-être le nom de ce véritable lyrisme de la connaissance qui s'est perpétué bien au-delà du surréalisme, avant de devenir obsolète dans une université française qui ne croit plus à la poétique de la théorie

écrit Jérôme Roger<sup>12</sup> en insistant sur le lien physique, corporel entre cette pensée lyrique des profondeurs et le sujet du poème, lien qu'on ne trouvera guère évidemment dans l'exposé de surplomb. Qu'on écoute la sourde allégresse qui s'entend dans la conclusion de « L'homme dans la langue »<sup>13</sup>:

Au terme de cette réflexion, nous sommes ramenés à notre point de départ, à la notion de signification. Et voici que se ranime dans notre mémoire la parole limpide et mystérieuse du vieil Héraclite qui conférait au Seigneur de l'oracle de Delphes l'attribut que nous mettons au cœur le plus profond du langage: "*oute legei, oute kryptei alla semainei*".

On conçoit lisant pareil énoncé pourquoi Benveniste s'est *passionnément* intéressé au langage poétique de Baudelaire. Le langage poétique intéresse « immensément » la linguistique et seule sa prise en compte permet de jeter les bases d'une linguistique nouvelle, à tout le moins double, sémiotique (linguistique du système) et sémantique (linguistique du discours, ouvrant sur une métasémantique du discours).

Que cette aventure, cette découverte s'accompagne d'enthousiasme visionnaire qui pointe parfois ça et là n'a rien d'étonnant (par exemple lors de l'emploi des futurs ou lors de l'évocation du lien du corps avec la parole du poète). Parler de « rapidité expéditive », comme Culioli est proprement ridicule mais il est vrai que pour un universitaire l'intrication de l'enthousiasme lyrique et de l'inachèvement académique interroge. Ainsi Benveniste n'est-il pas seulement un penseur considérable par ce qu'il apporte au plan épistémologique mais aussi par la manière dont il nous l'apporte, par sa poétique de la pensée.

---

12 - *Émile Benveniste – Pour vivre langage, op. cit.*, p. 50.

13 - É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2*, Gallimard, 1974, p. 228.



## **Bibliographie**

ADAM J.-M. et LAPLANTINE C., 2012, *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire, Semen*, revue de sémio-linguistique des textes et discours, n° 33, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté.

BENVENISTE É., 2011, *Baudelaire*, présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas.

LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

MARTIN S. (dir.), 2009, *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, Atelier du Grand Tétras.

## Émile Benveniste dans et au-delà de son temps

Sandrine Bédouret-Larraburu

Émile Benveniste appartenait à la société linguistique de Paris, et il a toujours revendiqué sa filiation avec Ferdinand de Saussure, ce dès le début des *Problèmes de linguistique générale*<sup>1</sup>. De Saussure, il réaffirme la primauté du synchronique sur le diachronique, l'importance de la structure, qui conduira à tant de contresens sur Saussure et sur Benveniste, et la nature symbolique du langage<sup>2</sup>. É. Benveniste insiste sur les nécessaires relations entre les faits de langue, et leur nature oppositive ; de Saussure, et contre le structuralisme ambiant, il retient qu'il faut abandonner « l'idée que les données de la langue valent par elles-mêmes et sont des "faits" objectifs, des grandeurs absolues, susceptibles d'être considérées isolément »<sup>3</sup>.

Toutefois, si Saussure est « d'abord toujours l'homme des fondements », Benveniste est lui l'inventeur du discours :

Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit. Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité ; pour l'auditeur, il recrée cette réalité. Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective<sup>4</sup>.

---

1 - É. Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. Tel. É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, coll. Tel, abrégé en *PLG 1* et *PLG 2*.

2 - Voir *PLG 1*, p. 5.

3 - *PLG 1*, p. 21.

4 - *PLG 1*, p. 25.

Cette formule est d'autant plus remarquable qu'elle s'applique tout particulièrement au discours écrit, à celui de la littérature, réservoir inépuisable de discours que le linguiste peut observer. On peut s'étonner de la richesse des citations de Benveniste qui lisait beaucoup. La littérature est pour lui essentielle ; il le dit clairement dans les *PLG 2* :

Jusque vers 1900, on peut dire qu'il y a eu primat des langues indo-européennes. Nous en suivons l'histoire sur des millénaires ; elles ont des littératures très belles, très riches, qui nourrissent l'humanisme, aussi ont-elles été privilégiées<sup>5</sup>.

La liste des auteurs grecs antiques qu'il cite notamment dans *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*<sup>6</sup> témoigne de sa grande culture classique ; mais il s'intéressait aussi aux traductions (on pense aux *Cahiers de Malte* de Rilke), à la littérature de son temps puisqu'il cosigne le traité surréaliste de 1925. Il se réfère à Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Saint-John Perse, Mallarmé, Valéry, Bonnefoy, Gérard Manley Hopkins, William Carlos Williams, aux surréalistes, aux légendes<sup>7</sup>. Dans « L'eau virile »<sup>8</sup>, il évoque de nombreux poètes dont Lautréamont.

34

Passionné de littérature, Benveniste était tout autant passionné par les recherches contemporaines en linguistique et suivait avec beaucoup d'attention l'évolution de la matière dans un contexte d'autonomisation des disciplines. Benveniste y était très sensible. On se souvient de l'entretien avec Pierre Daix, daté de 1968 :

É. B. – Actuellement, cela me frappe beaucoup, on voit le xx<sup>e</sup> siècle se défaire, se défaire très vite.

P. D. – Oui, vous avez l'impression d'être déjà au-delà...

É. B. – Très nettement.<sup>9</sup>

Gérard Dessons commente justement le passage :

---

5 - *PLG 2*, p. 34.

6 - É. Benveniste, 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, tomes 1 et 2, Paris, éditions de Minuit, coll. Le sens commun.

7 - G. Dessons, 2006, *Émile Benveniste : l'invention du discours*, Paris, In Press, p. 192.

8 - *Pierre à feu*, 1, 1945, *Provence noire*, Cannes et Paris, Aimé Maeght Éditeur, p. 74-77, réédité, in C. Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 261-264.

9 - *PLG 2*, p. 28.

« les relations de Benveniste avec son siècle ne sont pas anecdotiques. Elles révèlent une attention aux formes historiques du savoir dans le domaine des sciences humaines et aux conditions de leurs transformations à partir d'une réflexion sur le langage.

Ce n'est pas sans une certaine ironie qu'il constate que la prise en compte de la question du langage par la philosophie et les sciences sociales est alors " 'un phénomène nouveau'. [...] Ce qui fait l'historicité de la pensée de Benveniste, c'est qu'en 1968 elle se situe au-delà du structuralisme et des philosophies qui ont fait l'image de la 'pensée 68'<sup>10</sup> ».

Je propose alors de réfléchir à l'historicité de Benveniste, alors que le manuscrit *Baudelaire* et les notes de ses derniers cours viennent d'être publiés. Je reviendrai sur cette pensée 68, pour voir les échos plus récents de la pensée benvenistienne, dans ses problématisations du poème, et de l'écriture.

### **La pensée 68 : Benveniste et le discours**

On peut peut-être essayer d'aborder « la pensée 68 » par le colloque de Cluny, « linguistique et littérature ». Je m'en tiendrai à l'article de Jean Peytard qui cherche à définir « les rapports et interférences de la linguistique et de la littérature »<sup>11</sup>. Ce dernier dresse alors un bilan du rayonnement de la linguistique dans les autres disciplines. Il publie alors un schéma ayant pour cœur la linguistique et il dresse le tableau des champs relationnels à partir de deux relations fondamentales, les domaines où la linguistique emprunte et ceux où elle s'applique. Ainsi elle emprunte aux statistiques, à la théorie de l'information, à la logique et aux mathématiques, à la cybernétique ; en bref, elle emprunte aux

---

10 - G. Dessons, *op. cit.*, p. 178. Entre crochets manque la citation de Benveniste : « Je suis très frappé de voir que de différents côtés on regarde vers la linguistique, il y a une curiosité très vive chez les jeunes pour les nouvelles sciences humaines. On constate aussi en philosophie, comme chez ceux qui ont conscience de la réalité des sciences sociales, de leur spécificité, une compréhension qui est un phénomène nouveau. De sorte que la langue n'apparaît plus ainsi qu'elle l'a été pendant longtemps comme une spécialité à côté d'autres, parallèle, mais pas plus importante. [...] Je ne sais pas comment les choses tourneront, mais l'important, c'est cette notion de science humaine qui, maintenant, est capable de devenir organisatrice, de rassembler des réflexions éparses, chez beaucoup d'hommes qui visent à découvrir leur foyer commun. C'est très important. » (*PLG 2*, p. 27).

11 - J. Peytard, « Rapports et interférences de la linguistique et de la littérature », colloque de Cluny 16 au 17 avril 1968, *La Nouvelle Critique* numéro spécial, p. 8-16.

sciences dites « dures » pour se constituer en science elle-même. Elle a des applications en psychologie, en neurolinguistique, dans l'enseignement des langues et dans la traduction mécanique. Ensuite apparaît un troisième volet : les disciplines que la linguistique « pénètre », pour reprendre l'expression du linguiste : la psychanalyse, la musicologie, l'anthropologie, la documentation esthétique. Je suppose qu'il faut comprendre que la linguistique influe sur ces disciplines sans qu'elle en soit l'application. Enfin la littérature apparaît dans une position bien à part, isolée : c'est le seul champ qui est en interaction. La linguistique s'applique à la littérature et lui fait des emprunts.

Dans cet article, Jean Peytard dresse un état de ces interactions dans les années 68. Deux noms s'imposent à côté d'autres aussi prestigieux, sur lesquels je vais m'arrêter. D'abord Roman Jakobson, maître à penser avec Troubetzkoï de l'école de Prague. Jakobson est convoqué comme le penseur de la poésie. Je reproduis alors cette citation de Jakobson :

Les membres du cercle étaient avant tout des linguistes, mais ils s'attachaient surtout à la poésie... Pourquoi la poésie ? Parce que le finalisme y est plus net... La question étant non plus le pourquoi, mais comment la langue sert-elle à certains buts et à certaines fins ?... Les poètes étaient là eux aussi<sup>12</sup>.

36

Jakobson s'impose comme le théoricien des fonctions du langage, y compris sa fonction « littéraire » ; ce qui fait conclure à Peytard « nourrie de poésie, la linguistique devient la conscience et la science de la poésie, en tant que l'acte d'écriture poétique est le plus subversif du code de la langue »<sup>13</sup>.

L'analyse structurale de la poésie étant portée par Jakobson, l'analyse structurale du récit est attribuée à Eichenbaum et à Propp, inspirés de Benveniste, à qui l'on rend hommage ainsi :

C'est dire la part capitale qu'il faut faire aux études de É. Benveniste, principalement à "structure des relations de personne dans le verbe", "la nature des pronoms", "De la subjectivité dans le langage", "les relations de temps dans le verbe français". [...]

Dans un récit, "histoire" et "discours" peuvent-ils s'équilibrer, quel jeu au niveau des pronoms personnels cette recherche ou ce refus d'équilibre vont-ils provoquer, ces tensions, dont la source est le code de la langue même, à quelles

---

12 - Citation extraite de *Questionner Jakobson*, cité dans l'article de J. Peytard, *ibid.*, p. 10.

13 - *Ibid.*, p. 11.

recherches d'écriture nouvelle entraînent-elles l'écrivain ? On mesure mieux à quelle profondeur s'insèrent les problèmes du style, celle où écrire devient subversion ou "déconstruction d'un code"<sup>14</sup>.

En effet, dans « Les relations de temps dans les verbes français », Benveniste entre dans des questions stylistiques de l'étude du récit. Pour définir l'énonciation historique qu'il décompose en trois temps : l'aoriste (= passé simple ou passé défini), l'imparfait (y compris la forme en *-rait* dite conditionnel), le plus-que-parfait, il s'appuie sur un corpus de romans balzacien<sup>15</sup>. À partir de réflexions sur *Situation I* de Sartre et de *L'Étranger* de Camus, il écrit : « il serait intéressant d'analyser les effets de style qui naissent de ce contraste entre le ton du récit, qui se veut objectif, et l'expression employée, le parfait à la 1<sup>re</sup> personne, forme autobiographique par excellence. Le parfait établit un lien vivant entre l'événement passé et le présent où son évocation trouve place »<sup>16</sup>. Mais Benveniste ouvre juste la voie à une stylistique. Entrer dans ces problèmes structuralistes ne l'intéresse pas ; en revanche, l'accès au littéraire, à la littérarité, entre dans une « anthropologie historique du langage ».

En 1968, Benveniste incarne donc le structuralisme du récit naissant. Aussi les hommages<sup>17</sup> qui lui sont rendus en 1975 témoignent de deux perceptions divergentes mais complémentaires du linguiste : les *Mélanges linguistiques* offerts à Émile Benveniste<sup>18</sup> rendent hommage au comparatiste de langues anciennes, alors que ceux de *Langue, discours, société*<sup>19</sup> s'appuient sur le travail de théorisation de linguistique générale de Benveniste. Dans ce recueil d'hommages, le contresens le plus révélateur de l'aporie du structuralisme se

---

14 - *Ibid.*, p. 13.

15 - *PLG I*, p. 239.

16 - *PLG I*, p. 244.

17 - « Quarante-sept ans après les *Étrennes* lui sont dédiés deux volumes d'hommages : les *Mélanges linguistiques* que lui remettent à Créteil, dans l'après-midi du 6 juin 1975, "au cours d'une cérémonie à la fois émouvante et empreinte de la plus grande simplicité", les membres du bureau de la Société de linguistique ; et l'ouvrage *Langue, discours, société* au sommaire duquel la présence, à côté de linguistes, de spécialistes de l'anthropologie, de la mythologie, de la psychanalyse et de la théorie littéraire, atteste l'étendue de son influence. » G. Redard, « Émile Benveniste (1902-1976) », in É. Benveniste, 2012, *Dernières leçons collègue de France 1968 et 1969*, Gallimard, Seuil, p. 169.

18 - *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, 1975, Paris, Société de linguistique de Paris, [diffusion Klincksieck].

19 - *Langue, discours, société : pour Émile Benveniste* (sous la direction de J. Kristeva, J.-C. Milner, N. Ruwet), 1975, Paris, Éditions du Seuil.

lit dans l'article de T. Todorov<sup>20</sup> : « la notion de littérature ». Il interroge ce que peut être la littérature, ce qui peut définir la littérarité. Il la définit comme une entité fonctionnelle, c'est-à-dire par ce qu'elle fait plus que par ce qu'elle est. Le texte littéraire est fictionnel, il imite la réalité, et cette imitation doit être artistique, « ce qui revient à reprendre le terme à définir à l'intérieur même de la définition ». La littérature se définit également par son côté esthétique : elle doit plaire. Mais ces deux définitions, si elles rendent compte d'un bon nombre d'œuvres littéraires, ne suffisent pas à poser des critères de séparation entre littérature et non littérature. En s'appuyant sur les travaux de Benveniste, Todorov impose le discours comme moyen d'appréhender la littérature :

entre cet ensemble de règles communes à tous les énoncés et la caractérisation précise d'un énoncé particulier, il y a un abîme d'indétermination. Cet abîme est comblé, par les règles propres à chaque discours : on n'écrit pas une lettre officielle de la même manière qu'une lettre intime et d'autre part par des contraintes nées du contexte d'énonciation : l'identité des deux locuteurs, le temps et le lieu de l'énonciation. Le discours se définit comme ce qui est au-delà de la langue mais en deçà de l'énonciation<sup>21</sup>.

Étudier les discours littéraires revient à analyser les règles formelles des genres littéraires, et « l'opposition entre littérature et non littérature cède la place à une typologie des discours ». La notion de discours permet alors d'évacuer la notion trop fuyante de littérature, trop fuyante car pour Todorov, la littérature n'a pas de « différence spécifique » du non littéraire, son fondement s'anéantissant<sup>22</sup>. Ou peut-être n'y a-t-il pas de différence structurale entre la littérature et la non-littérature ? Et c'est pour cela que d'autres ont essayé de construire une réflexion sur la littérature autrement, et notamment par la poésie ; Benveniste avait entrepris cette vaste réflexion sur le langage poétique dans le manuscrit Baudelaire.

---

20 - T. Todorov, « La notion de littérature », *Langue, discours, société, op. cit.*, p. 352-364.

21 - *Ibid.*, p. 362.

22 - « Croyant saisir la littérature, les poéticiens ont défini la notion logiquement supérieure, le "genre proche". Ce sont bien là ses deux aspects essentiels et complémentaires, quels que soient les noms qu'on leur donne : plaire et instruire, beauté et vérité, jeu et imitation, syntaxe et sémantique (bien que cette variation terminologique ne soit nullement indifférente : on se réfère à la même chose mais on ne la signifie pas pareillement). Ce qu'on a manqué de faire, cependant c'est d'indiquer la "différence spécifique" qui caractérise la littérature au sein de ce "genre proche". Ne serait-ce parce que la littérature n'en a pas une, autrement dit : n'existe pas ? » T. Todorov, « La notion de littérature », *op. cit.*, p. 364.

## Benveniste et le poème

On sait que Benveniste était un lecteur intéressé par tout, et notamment la littérature contemporaine. La période s'avère être aussi favorable à l'évolution des sciences humaines qu'à une richesse exploratoire en littérature. En 1968, J. Peytard concluait son article ainsi : « il est réconfortant de constater que cette mise en question de la linguistique [idéologique] vient du meilleur de notre littérature contemporaine »<sup>23</sup>. Benveniste, érudit, penseur de toutes les formes que prennent langage et discours, s'intéressait à la littérature de son temps. On peut s'en référer au témoignage très touchant de Julia Kristeva dans sa Préface<sup>24</sup>. Il avait signé le manifeste surréaliste « La Révolution d'abord et toujours »<sup>25</sup> en 1925, et s'il s'était détaché des polémiques littéraires et politiques, il n'en restait pas moins attentif à ce qui se passait, que ce soit les innovations de la revue *Tel Quel*, les *Lettres de Rodez* d'Antonin Artaud, les publications d'Aragon, d'Éluard...

C'est que le langage poétique est considéré comme un langage à part entière. Si Jakobson s'est imposé dans les années 60 comme son théoricien, d'autres ont achoppé sur la notion. Todorov classe à part la poésie : « pourtant la question ne se pose pas pour la poésie, elle formule une méditation, une impression. [...] La poésie n'évoque souvent aucune représentation extérieure, elle se suffit à elle-même »<sup>26</sup>. Peut-être que la littérature n'existe pas, en tout cas le langage poétique, disons simplement « le poème », pose problème.

Comme Jakobson d'ailleurs, ce qui intéresse Benveniste<sup>27</sup> est le point de contact, ou plutôt de divergence entre le langage ordinaire et le langage poétique :

La poésie est une langue *intérieure* à la langue. < ?? Plutôt/ *langue distincte* >  
Elle est dans le langage ordinaire. Elle est *dans* le langage ordinaire. Elle est vouée à s'en éloi-/gner complètement (Mallarmé, symbolistes, surréalistes) ou / à le réintégrer (récitatif).<sup>28</sup>

---

23 - J. Peytard, 1968, « Rapports et interférences de la linguistique et de la littérature », colloque de Cluny 16 au 17 avril *la nouvelle Critique*, p. 16.

24 - J. Kristeva, « Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie », É. Benveniste, *Dernières leçons collègue de France 1968 et 1969*, 2012, Gallimard, Seuil, p. 35-37.

25 - <http://inventin.lautre.net/livres/La-revolution-surrealiste-5.pdf>, consulté le 11 juillet 2012.

26 - T. Todorov, « La notion de littérature », *op. cit.*, p. 355.

27 - Cf. aussi C. Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, ch X, Lambert-Lucas, p. 149-192.

28 - Émile Benveniste, 2011, *Baudelaire*, Présentation et transcription de Chloé



Il me semble que cette question sous-tend toute la réflexion de Benveniste sur le poème, elle transcende également la question de la forme. Baudelaire est à la fois poète en vers et poète en prose, mais Benveniste ne cite pas ou très peu les poèmes en prose. De même, il ne s'intéresse pas à la versification des sonnets baudelairiens :

où commence exactement / la divergence entre la prose / et la poésie au p[oin]t de vue / linguistique ? Chez Baudelaire, le / code grammatical est entièrement celui de la prose (de *sa*/prose)<sup>29</sup>

L'intérêt de la poésie baudelairienne est qu'elle reste « prosaïque », au sens, où elle puise dans le langage ordinaire et constitue un véritable discours :

Situation fondamentale et décisive de Baudelaire. Il est / le dernier à tenir un véritable / discours.

Après lui cette notion s'abolit / dans la tendance Mallarmé -/ vers l'évanouissement profond / de toute message et de l'orga-/nisation syntaxique du / discours.<sup>30</sup>

Pourtant quelques pages en amont, Benveniste s'interrogeait sur ce que pouvait être le discours poétique, qu'il différencie du discours tel qu'il est défini dans les *Problèmes de linguistique générale*. Le manuscrit révèle aussi toutes les hésitations liées au choix du lexique : *discours* vient remplacer *langue*, et se situe donc à un niveau d'organisation supérieur à la langue :

*Langue* < *Discours* > poétique

La < e > langue < discours > poétique est une ~~langue~~ < discours > / d'émotion, ~~elle~~ < i > procède de l'émotion / et tend à la susciter.

De là plusieurs caractères fondamentaux :

I Discours qui ne s'adresse effectivement à ~~aucun~~ / aucun partenaire, mais à des entités. / Dieu, la nature, le lecteur, l'aimée etc.

II L'auteur du discours ~~n'attend au~~ / pose des questions qui n'attendent / aucune réponse, sauf de / lui-même, et qui doivent mettre / le lecteur dans l'~~état~~ le même état / d'interrogation et d'attente.<sup>31</sup>

---

Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, p. 132, 12, f° 2/f° 54. L'ouvrage est ensuite abrégé en *MB*.

29 - É. Benveniste, *Baudelaire, MB*, p. 36, 7, f° 1/f° 6.

30 - *MB*, p. 250, 15, f° 7/f° 113.

31 - *MB*, p. 246, 15, f° 5/f° 111.

Cette ambiguïté entre langue et discours est d'ailleurs posée comme un paradoxe. À propos du langage poétique, il écrit :

C'est une langue sans dénotation, et qui néanmoins garde l'allure d'une langue, et prend la forme d'un discours. Comment / comprendre ce paradoxe ?

Que la langue poétique n'a pas de dénotation situe le problème / au niveau non du signe mais du discours entier ou mieux / ~~de la fonction~~ du poème en tant que réalisation d'un / certain *exercice* de la langue poétique. C'est le discours entier / qui révèle la nature de la langue dans laquelle il est construit.

Dans la langue ordinaire la dénotation est le renvoi à la "réalité" du monde. La langue poétique *imite* la / dénotation, mais la "réalité" renvoie à une "réalité" / entièrement fictive, qui est créée par la sensibilité et / l'émotion. ~~Un art~~ La poésie est un "art consacré aux fictions." < (Mallarmé < p. 169 >) ><sup>32</sup>

Le discours poétique ne se constitue pas dans la réalité du monde, il est véhiculé par l'émotion qu'il faut comprendre étymologiquement comme une mise en mouvement du discours du poète qui ne cherche pas à rendre compte de ce qui a provoqué cette émotion, mais à rendre compte de l'état qui conditionne l'écriture et qui doit agir sur le lecteur. Il n'est pas alors étonnant que l'image constitue un des outils majeurs du discours poétique, parce qu'elle véhicule des sonorités et fait du langage poétique un langage iconique<sup>33</sup>.

### **Une réflexion sur la lecture, par l'écriture**

La théorie de Benveniste est bien une culturologie qui essaie de penser le fonctionnement de la langue en discours, c'est-à-dire qui réfléchit à ses mécanismes de symbolisation. L'étude de l'écriture corrélée à la lecture est un autre moyen d'accéder à la symbolisation.

Chez Benveniste se posent essentiellement deux questions :

– la question de ce que représente l'écriture.

– le lien entre pensée et écriture « car l'acte d'écrire ne procède pas de la parole prononcée, du langage en action, mais du langage intérieur, mémorisé. L'écriture est une transposition du langage intérieur, et il faut d'abord accéder à cette conscience du langage intérieur ou de la "langue" pour assimiler le mécanisme de la conversion en écrit »<sup>34</sup>.

---

32 - MB, p. 540, 22, f<sup>o</sup> 1/f<sup>o</sup> 253.

33 - MB, p. 32, 6, f<sup>o</sup> 4/f<sup>o</sup> 4.

34 - É. Benveniste, 2012, *Dernières leçons collège de France 1968 et 1969*, Paris, Gallimard, Seuil, p. 94.

Pour qu'il y ait écriture, conclut Benveniste, il faut une prise de conscience du système linguistique si bien qu'il « y a une relation étroite entre les types d'écriture et les types de langues, entre un type de culture (le développement économique) et un type d'écriture ». L'écriture est donc à la fois pensée comme signes graphiques et dans l'opposition entre langue écrite et langue orale. Si l'on envisage la littérature comme écriture, comme écrit par rapport à l'oral, le linguiste incite à réfléchir à un troisième problème. Le discours littéraire n'a pas pour unique fonction de permettre une communication ; il se réalise dans l'exhibition du rapport à la langue, de la dichotomie entre l'écrit et l'oral, voire dans la littérature moderne, du problème d'un écrit qui calquerait l'oral. La question de la ponctuation<sup>35</sup> relève de ce souci de réfléchir à l'opposition oral/écrit, et la littérature permet de mieux appréhender dans un même mouvement l'utilisation de la langue et une réflexion métalinguistique sur son fonctionnement (le texte littéraire ayant pour vocation non pas de renouveler un thème mais les moyens de le mettre en discours).

L'histoire des écritures des langues que construit aussi Benveniste permet de revenir sur la formalisation, c'est-à-dire la manière que l'on a de concevoir sa langue, notamment dans les écritures alphabétiques (du sémitique – où il n'y a que la consonne – au grec).

42

l'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est *l'instrument de l'auto-sémiotisation* de la langue. Comment ? En vertu des propositions suivantes :

- 1) la langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même dans ses propres termes. La propriété métalinguistique est bien propre à la langue du fait qu'elle est l'interprétant des autres systèmes ;
- 2) mais pour que la langue se sémiotise, elle doit *procéder à une objectivation de sa propre substance*. L'écriture *devient* progressivement l'instrument de cette objectivation formelle.<sup>36</sup>

L'histoire de l'écriture permet à Benveniste de conclure à une subordination de l'écriture à la langue.

---

35 - « La parole primaire est un flux de mots, un continu. La parole secondaire (l'écriture) est aussi en maint cas un continu (les textes épigraphiques se présentent sans séparation de mots). Elle peut être aussi affectée de séparations. La ponctuation est l'expression en langage secondaire des divisions et intonations syntaxiques du langage primaire : fin d'énoncé. », *ibid.*, p. 110-111.

36 - É. Benveniste, *ibid.*, p. 113.

On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle de la langue.<sup>37</sup>

Il faut bien sûr comprendre le néologisme « littéralisé »<sup>38</sup>, comme dérivé de « littéral », du latin *litteralis*, de *littera*, lettre. L'écriture s'est faite littérale, c'est-à-dire combinaison de lettres. Mais *littéral*, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, a qualifié un état de langue caractérisé par des textes écrits en s'opposant à *parlé, vulgaire*. La parole *littérale* s'oppose donc à la parole *orale*, dans le rapport à la langue, ce qui la rapproche du littéraire, de « *litterarius* », « relatif à la lecture, à l'écriture ». Le lien entre lecture et écriture est d'ailleurs clairement explicité :

tout est là : lire est le critère de l'écriture. "Lire" et "écrire", c'est le même processus chez l'homme ; l'un ne va jamais sans l'autre, ce sont deux opérations complémentaires si étroitement et nécessairement associées que l'une est comme l'envers de l'autre.

Cherchons plus précisément leur rapport à la parole. Il nous apparaît, si nous les considérons ensemble comme liés à la parole, que le rapport de la lecture à l'écriture est symétrique de celui de la parole entendue à la parole énoncée. "Lire" c'est "entendre" ; "écrire", c'est "énoncer".<sup>39</sup>

Alors le parallèle, construit dans un schéma de la communication, paraît plus évident : *parler* ou *écrire*, correspondent à *communiquer*, donc énoncer. En revanche, plus subtile est la notion d'« entendre ». On peut poursuivre l'analogie, *lire* revient à *recevoir* le message, mais *entendre* introduit des subtilités qui méritent que l'on s'y attarde quelques instants : *entendre* provient du latin classique *intendere* « tendre vers », d'où « porter son attention vers », « comprendre », et par extension « ouïr ». Historiquement le sens de « percevoir par le sens de l'ouïe » est le dernier sens d'*entendre*, sens qui s'est développé au XVII<sup>e</sup> siècle. Lire signifie d'abord « porter son attention vers », pour comprendre le message. En choisissant « entendre », Benveniste souligne le fonctionnement intersubjectif de la parole, mais aussi du message écrit. Le mécanisme de décodage est différent entre l'écrit et l'oral, l'écrit permet l'absence des interlocuteurs, et doit être entendu dans

---

37 - É. Benveniste, *ibid.*, p. 114.

38 - A. Rey, 1998, article « littéral », Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue*, Tome 2, Paris, p. 2040.

39 - É. Benveniste, 2012, *op. cit.*, leçon 15, p. 133.

cette absence. Alors que doit-on *entendre* dans le processus de l'écriture ? Il faut certes décoder les signes, mais aussi en saisir la subjectivité, l'individualisation. Le message écrit doit permettre de faire entendre une parole, tout en opérant dans des codes qui opposent l'oral et l'écrit. La littérature apparaît comme l'individualisation maximale de la parole d'un auteur, dans un système qui se pose contre l'oralité.

La question de la littéralité par rapport à la littérarité prend tout son sens par rapport à la traduction : « d'un point de vue historique, une première phase est celle où l'écriture a servi à fixer un message oral conçu dans la langue ; une seconde phase est celle de l'invention de l'écriture en tant qu'elle procède du désir de fixer par écrit un livre, c'est-à-dire une composition écrite, et non plus un message parlé »<sup>40</sup>. Dans ces dernières leçons, Benveniste évacue la question de la littérature, mais le livre, « la composition écrite » nous ramène à cette question-là. Aussi, le linguiste évoque-t-il les trois systèmes d'écriture : arménienne, gotique et slave ; le passage d'un alphabet à l'autre se justifiant par la nécessité de traduire la Bible, texte au statut ambigu puisqu'il s'agit à la fois d'un texte sacré et d'un texte littéraire. Les notes de J.-C. Coquet et de Jacqueline Authier-Revuz apportent ce complément :

44

la création d'un système graphique pour des langues qui n'en possédaient pas a ceci de particulier qu'elles sont nées indépendamment, mais avec le même dessein : traduire un texte. Il fallait faire passer tout un monde de notions nouvelles à partir d'un texte lu, écrit (et non pas seulement d'un texte parlé). Le procès de traduction est double : convertir une langue en une autre et convertir en même temps un système graphique en un autre. C'est tout à fait autre chose que la transmission d'un édit royal, d'un contrat, d'une lettre.<sup>41</sup>

Pourtant la conversion d'un système graphique en un autre pose les mêmes problèmes pour la lettre que le texte écrit en livre, pour le texte littéraire. À moins que la graphie, la dimension iconique du mot, sa dimension visuelle apportent autre chose au texte littéraire. En effet, s'il y a davantage de « notions » lorsqu'il s'agit de faire passer un texte lu, écrit, il s'agit de faire passer la littérarité d'un texte que l'on n'a pas dans le contrat, dans l'édit ou dans la lettre. S'ajoute également une dimension visuelle de l'alphabet, de l'iconisation de la langue, qu'il faut certainement mettre en parallèle avec une théorie des correspondances. Or, pour définir les systèmes de signes, Benveniste pose les relations d'engendrement, d'interprétance et la relation d'homologie :

---

40 - É. Benveniste, 2012, *op. cit.*, leçon 12, p. 115. Il s'agit ici d'un texte d'étudiant, non plus du manuscrit de Benveniste, selon la typographie adoptée par les éditeurs.

41 - É. Benveniste, *ibid.*, p. 115.

entre deux systèmes complètement différents, il y a des corrélations terme à terme. Baudelaire a eu l'intuition de cette relation d'homologie dans son poème *Correspondances*. De même Panofsky cherche à établir une relation d'homologie entre les formes architecturales du gothique et des catégories de la pensée scolastique. Autre homologie, les équivalences entre l'écriture et les gestes rituels en Chine.<sup>42</sup>

C'est donc par les correspondances, que nous pourrions comprendre les systèmes de signes.

En réalité, le problème du sens est le problème de la langue même, et comme la langue m'apparaît comme un paysage mouvant (elle est le lieu de *transformations*) et qu'elle se compose d'éléments différents (verbes, noms, etc.) le sens se ramène à rechercher la manière de signifier propre à chacun des éléments en question.

« La manière de signifier propre » revient à la question de la littérarité et c'est à Baudelaire que Benveniste s'est confronté. Pourquoi Baudelaire ? reste une question fascinante, même si Chloé Laplantine a apporté un certain nombre de réponses dans le *Semen*. Bien sûr, Baudelaire est « devenu un classique, et il y a dans la connaissance qu'il a sur le bout des doigts des poèmes de Baudelaire l'indice de cette situation »<sup>43</sup> et que « Baudelaire a d'une certaine manière toujours été un classique, classique cette fois dans le sens où sa modernité échappe au regard »<sup>44</sup>. La tentative de Benveniste aurait été de chercher à voir ce qui achoppe à l'analyse textuelle, à chercher la littérarité, la subjectivité poétique là où elle est universellement ressentie. Benveniste choisit certes également un poète où le langage poétique est aussi « prosaïque », selon les propres termes du linguiste<sup>45</sup>. Mais Benveniste choisit de travailler sur une sélection poétique validée, par l'histoire. Ce n'est pas la question de ce qu'est le poème, mais ce qu'il fait qui parcourt sa réflexion.

Ainsi, menant une réflexion longue et patiente sur la littérature, Émile Benveniste s'est inscrit dans les préoccupations des années 1970, où littérature et linguistique attendaient beaucoup l'une de l'autre. Pourtant ses contemporains ont parfois réduit la portée d'une théorie qui a cherché à poser les problèmes par des entrées précises. En cherchant à montrer les problèmes que pose le langage, que pose le poème, il a voulu déplacer des

---

42 - É. Benveniste, *ibid.*, p. 143.

43 - C. Laplantine, « "La langue de Baudelaire", une culturologie » *Semen* 33, 2012, « les notes manuscrites de Benveniste », p. 71-90.

44 - *Ibid.*

45 - Je reprends là certains éléments de réflexion évoqués en débats lors du colloque, voir aussi l'article de C. Laplantine dans ce recueil.

points de vue. Par l'étude des différentes langues, par un jeu de focalisations, il n'a pas cherché à systématiser mais à scruter le particulier. En ce sens, la littérature était fondamentale. La linguistique de Benveniste a enfin ouvert la voie à une poétique, on sait en quoi l'article « rythme » a été fondateur ; sa manière de poser les problèmes continue à nous interroger parce que le théorique, le conceptuel et la mise en application restent aussi en interactivité constante. Langue, écriture, discours, littérature, sont bien perçus comme des terres mouvantes, des *terrae incognitae*, prises dans la subjectivité et l'historicité de l'énonciation. La manière dont les problèmes se rejoignent autour d'hésitations conceptuelles, toujours en mouvement, montre combien les prises sur le langage sont fragiles, le regard sur la littérature instable, combien le chercheur doit se mettre en écoute permanente de ces faiblesses qui construisent et la littérature et la linguistique.

## Bibliographie

ABLALI D. & KASTBERG SJÖBLÖM M. (éds.), 2010, *Linguistique et littérature, Cluny, 40 après*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

ADAM J.-M. et LAPLANTINE C. (éds), 2012, *Semen 33, Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire*, Besançon.

BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. Tel.

—, 1969, *Le vocabulaire des institutions européennes*, tomes 1 et 2, Paris, éditions de Minuit, coll. Le sens commun.

—, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, coll. Tel.

—, 2011, *Baudelaire*, Présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas.

—, 2012, *Dernières leçons collège de France 1968 et 1969*, Paris, Gallimard, Seuil.

DESSONS G., 2006, *Émile Benveniste : l'invention du discours*, Paris, In Press.

KRISTEVA J., MILNER J.-C., RUWET N. (éds), 1975, *Langue, discours, société : pour Émile Benveniste*, Paris, Éditions du Seuil.

KRISTEVA J., 2012, « Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie », É. Benveniste, *Dernières leçons collège de France 1968 et 1969*, Gallimard, Seuil, p. 13-40.

LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

—, 2012 « "La langue de Baudelaire", une culturologie », *Semen 33*, « les notes manuscrites de Benveniste », Besançon, p. 71-90.

—, *Acta Fabula*, « Faire entendre Benveniste », <http://www.fabula.org/revue/document7280.php>, consulté le 18 juin 2013.

PEYTARD J., 1968, « Rapports et interférences de la linguistique et de la littérature », colloque de Cluny 16 au 17 avril 1968, *La Nouvelle Critique* numéro spécial.

*Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, 1975, Paris, Société de linguistique de Paris, [diffusion Klincksieck].

REDARD G., « Émile Benveniste (1902-1976) », in É. Benveniste, 2012, *Dernières leçons collègue de France 1968 et 1969*, Gallimard, Seuil, p. 149-174.

MARTIN S. (dir.), 2009, *Émile Benveniste pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'atelier du Grand Tétras, coll. *Résonance générale, Essais pour la poétique 1*.

TODOROV T., 1975, « La notion de littérature », *Langue, discours, société : pour Émile Benveniste*, Paris, Éditions du Seuil, p. 352-364.





## Lettre, écriture et poésie dans la réflexion de Benveniste

Michel Arrivé

*Les allitérations, les rimes, les assonances et les rythmes  
révèlent des parentés profondes entre les mots.  
Alfred Jarry, « Ceux pour qui il n'y eut point de Babel »,  
La Plume, 15/05/1903, in Œuvres complètes, II, p. 443.*

Benveniste lecteur de Baudelaire? C'est déjà un beau sujet de réflexion. Mais dès qu'on s'y est engagé, on constate que, au-delà des deux auteurs, ce sont les problèmes du « langage poétique », ou du « discours poétique » qui sont posés. Benveniste nous le répète à tout instant dans ses notes sur Baudelaire<sup>1</sup>. La seconde formule, « Le discours poétique », donne même son titre au seul passage de ses notes qui ait passé la frontière du manuscrit au dactylogramme (2011 : 681).

On l'a compris : les textes de Benveniste que je m'autoriserai à citer et à commenter, sont, à une exception près, des textes qui n'ont pas reçu de sa part l'aval d'une publication autorisée par lui. Il s'agit en effet, outre les notes sur Baudelaire, des *Dernières leçons*, publication posthume des cours qu'il donna au Collège de France en 1968 et 1969. Elles sont citées selon la référence Benveniste 2012.

Les travaux qui ont donné lieu à ces deux ensembles de textes ne sont, à ce qu'il semble, pas très loin d'être contemporains. Il y a, certes, une antériorité apparente d'une bonne année pour les notes relatives à Baudelaire : celles qui sont datées le sont de septembre et octobre 1967 (2011 : 428), alors

---

1 - Je les cite selon l'édition qui en a été donnée en 2011 par Chloé Laplantine, signalée par la référence Benveniste 2011. Pour les citations je ne donne que le numéro de la page qui fournit la transcription, sans fournir le numéro du feuillet manuscrit.

que les dernières leçons ont été prononcées au Collège de France de décembre 1968 à décembre 1969. Mais ces leçons du Collège peuvent avoir été préparées quelque temps à l'avance. Et rien n'empêche, à ce qu'il semble, que les travaux sur Baudelaire se soient poursuivis pendant au moins les derniers mois de 1967, voire les premiers de 1968. Quoi qu'il en soit de ces détails chronologiques, le climat de la réflexion reste, à mes yeux, à peu près inchangé entre les deux ensembles, même si l'objet directement visé n'est pas le même. Un témoignage patent de cette parenté: le fait que dans les leçons du Collège de France apparaît une référence à Baudelaire, qui informe et infléchit la réflexion de l'auteur sur les « systèmes sémiotiques ». L'événement, unique, se produit dans la dernière leçon, celle du 1<sup>er</sup> décembre 1969: Benveniste fait appel au sonnet « Correspondances » – le texte baudelairien qui est le plus souvent allégué dans les notes<sup>2</sup> – pour poser le problème de la « relation d'homologie » entre des systèmes sémiotiques distincts (2012 : 143).

Les notes sur Baudelaire relèvent, de façon absolument évidente, de l'inachevé. Je n'apprends rien à ceux qui les ont lues. Visiblement l'auteur n'a pas cherché l'homogénéité et la cohérence absolues qu'il aurait sans doute visées pour la rédaction ultime de l'article auquel il pensait<sup>3</sup>. Et certaines des contradictions que l'objet de la réflexion – le langage poétique – fait apparaître ne sont pas signalées explicitement. Elles peuvent de ce fait déterminer chez le lecteur un certain étonnement. Étonnement bénéfique: il peut l'inciter à approfondir sa réflexion pour trouver l'origine des contradictions qui subsistent. Et peut-être même à se demander si ce sont d'authentiques contradictions.

Les dernières leçons, de leur côté, ont, certes, donné lieu à la mise en forme plus soignée qui était nécessaire à un enseignement efficace. Ces textes n'ont cependant pas à mes yeux le même statut qu'un ouvrage ou un article publiés: préparer un cours, puis le professer, c'est toujours, pour qui que ce soit, y compris Benveniste, autre chose qu'écrire un livre. Qu'ils proviennent des écrits du professeur ou qu'ils reproduisent les notes prises par ses auditeurs, les textes ainsi publiés ont souvent l'aspect d'un projet

---

2 - Sans viser l'exhaustivité, j'ai trouvé des références à « Correspondances » aux pages 252, 254, 282, 384, 388, 396, 536, 570, 572, 576, 694.

3 - Une indication de Benveniste (2011 : 7-8, puis 762) laisse en effet entendre que ces notes constituaient la préparation d'un article sur « La langue de Baudelaire » destiné à la revue *Langages*. Le numéro 12, consacré, sans indication de directeur, mais avec un article inaugural de Roland Barthes, à *Linguistique et littérature*, paraîtra en décembre 1968, sans que Benveniste y ait contribué. Si j'ai bien lu, aucun des dix articles de ce recueil ne cite Benveniste.

propre à être amendé ou celui d'un résumé, destiné à être développé et précisé dans des propos plus abondants et plus détaillés. Peuvent-ils être considérés comme définitifs? Le problème se pose. Les débats qui se tiennent depuis pas mal de temps autour de textes du même ordre – je pense notamment à Saussure, à Lacan et à Foucault – illustrent les questions que posent ces éditions. Elles se sont déjà posées autour des *Dernières leçons*, de façon à la fois discrète et judicieuse<sup>4</sup>.

Le résultat est que le travail d'analyse du lecteur est rendu particulièrement difficile. Il se révèle délicat de trouver une cohérence absolue entre les deux ensembles de textes et même à l'intérieur de chacun d'entre eux, notamment dans les notes sur Baudelaire. Pour ma part, malgré des lectures assidues, je n'y suis pas toujours parvenu. Dois-je m'en lamenter? Peut-être pas. D'une certaine façon, mes propos à l'égard de ces textes auront un aspect mimétique. Dans mes intentions, ce sera un hommage supplémentaire à leur auteur.

Je commence par la seule citation de Benveniste qui soit extraite d'un texte publié de son vivant et sous sa responsabilité. Citation à la fois conclusive et programmatique. Ce sont les trois phrases sur lesquelles se clôt « L'appareil formel de l'énonciation », l'un des derniers textes, sans doute, à avoir été publié sous son contrôle effectif :

Il faudrait aussi distinguer l'énonciation parlée de l'énonciation écrite. Celle-ci se meut sur deux plans: l'écrivain s'énonce en écrivant et, à l'intérieur de son écriture, il fait des individus s'énoncer. De longues perspectives s'ouvrent à l'analyse des formes complexes du discours, à partir du cadre formel esquissé ici.<sup>5</sup>

J'insiste sur trois spécificités de ce fragment de texte:

1. La rigueur extrême de la distinction opérée entre *l'énonciation parlée* et *l'énonciation écrite*, autrement appelée, dès la phrase suivante, « écriture ». De *l'énonciation parlée* il n'est plus rien dit. Mais les traits qui sont affectés à *l'énonciation écrite* en font une opération absolument spécifique. Dans son *Baudelaire*, Benveniste revient sur cette spécificité. Il pose que « les catégories du langage poétique et en particulier les catégories temporelles doivent être définies à partir de cette propriété [« l'usage suggestif de la langue »] et non dans la structure du langage parlé » (2011 : 310; de nombreux autres passages reprennent cette idée). On a remarqué que dans ce segment

---

4 - C. Laplantine, « Faire entendre Benveniste », *Acta Fabula*, Éditions, rééditions, traductions, URL.<http://www.fabula.org/revue/document7280.php>.

5 - É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 88.

Benveniste parle du « langage poétique ». Mais il le fait en des termes très voisins de ceux qu'il emploie en 1970 pour « l'énonciation écrite », autrement dite « écriture », au moment où il l'oppose à « l'énonciation parlée ». Opposées de la même façon au même objet, les deux notions sont, au moins, parentes. C'est que le *langage poétique* au sens de Benveniste relève de l'écriture telle qu'il la conçoit<sup>6</sup>. Et cette écriture en vient même, en un point, à se trouver opposée au *langage* comme si les deux notions étaient totalement séparées et obéissaient à des règles entièrement différentes :

Mais alors ce n'est plus le langage, c'est l'écriture (2011 : 714).

Paradoxe, n'est-ce pas, cette opposition entre *langage* et *écriture*? Il conviendra, naturellement, de revenir, dans la suite, sur la rigueur de ces oppositions que pose Benveniste, d'une part entre énonciation parlée et énonciation écrite ou écriture, d'autre part entre *langage* et *écriture*.

2. Dans le texte de 1970-1974, Benveniste désigne le sujet de l'énonciation écrite comme « écrivain ». L'écrivain s'oppose au « locuteur » : ce terme, que Benveniste emprunte à Damourette et Pichon, est celui qu'il utilise, à tout instant dans le texte de 1970-1974<sup>7</sup> et, plus rarement, dans les notes sur Baudelaire (2011 : 596 et 604) pour le sujet de l'énonciation orale, qui relève du « langage ordinaire », comme il dit en différentes occasions. Mais quel est le sens donné par Benveniste au terme *écrivain*? Il est infiniment probable, pour ne pas dire certain, qu'il donne à « écrivain » le sens qu'a généralement ce mot au moment – 1968 ou 1969 – où il écrit ce texte. Je rappelle la définition du *TLF*, dans son tome 7, qui date de 1979, car ces précisions chronologiques ne sont pas inutiles : depuis ces temps déjà anciens, le sens du mot *écrivain* a évolué de façon considérable, je n'insiste pas : « Celui, celle qui compose des ouvrages littéraires ». Suivent deux citations, et deux seulement, l'une de 1821 (chez de Latouche et l'Héritier), l'autre de 1922 (chez Proust) qui attestent la spécialisation littéraire du terme écrivain. En somme, Benveniste ne fait pas, au moins dans les travaux de cette époque, l'opposition mise en place par Barthes en 1960 entre *écrivains*

---

6 - Je donne ces précisions peut-être excessives simplement pour la raison que les positions prises ici par Benveniste n'ont rien d'universel : le *langage poétique* est fréquemment reçu comme relevant de l'oralité. Et l'*écriture* n'est pas toujours considérée comme un mode spécifique d'énonciation.

7 - Il est intéressant de remarquer que ce terme central est absent non seulement des index des deux volumes des *Problèmes*, mais aussi du *Lexique* (1971) de Coquet et Derycke. Il en va de même des termes *écrivain* et *écriture*.

et *écrivants*<sup>8</sup>. Je n'ai pas l'impression – je me hasarde imprudemment à une spéculation négative – que, nulle part, ni dans les travaux publiés de son vivant, ni dans les dernières leçons, ni dans les notes relatives à Baudelaire il s'intéresse fortement à l'énonciation écrite quotidienne, celle de *l'écrivain* dans le lexique barthésien. Pour Benveniste, l'écriture, c'est la littérature. Je n'hésite pas à faire un pas de plus, même si, peut-être, il est quelque peu aventureux : c'est sans doute même, plus restrictivement, la poésie. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que dans le *Baudelaire* le terme *écrivain* disparaît, sauf erreur ou oubli, à peu près complètement, et cède la place au terme *poète*. C'est, en tout cas, le poète, et non plus l'écrivain, qui est opposé au locuteur dans cette remarque :

Le mot est pour le poète tout autre chose que pour le locuteur (2011 : 596).

De même la *littérature* cède le plus souvent le pas à la *poésie*<sup>9</sup>. Comme Jakobson, avec qui il n'est pas toujours en désaccord, Benveniste pense le plus souvent, dirai-je toujours ? la littérature sous la forme de la poésie. La distinction entre *littérature* et *poésie* n'est au centre des préoccupations d'aucun des deux linguistes (voir Jakobson 1960-1963 et, pour le désaccord sur un point de méthode, Benveniste 2011 : 184 et 186). Ici il est nécessaire de donner une précision : il y a au contraire, chez Benveniste au moins, une opposition qui est posée et souvent examinée : c'est celle de la *prose* à la *poésie* (voir par exemple pp. 36, 42, etc.), même si naturellement la prose peut être poétique. Comme le manifeste l'attention de Benveniste pour les *Petits poèmes en prose* de Baudelaire.

3. Troisième, et ultime trait, à retenir des derniers mots de l'article de 1970-1974 : après le sujet, quel est l'objet de l'énonciation de l'écrivain ? C'est, d'abord, l'objet d'un verbe réfléchi : « L'écrivain *s'énonce* en écrivant ». Oui, c'est lui qu'il énonce, et non pas, comme on pourrait se hasarder à le penser, un référent extérieur : des objets ou des événements du monde, par exemple. Mieux encore : quand, à l'intérieur de son « écriture », apparaît un second plan, ce sont de nouveau des « individus qui *s'énoncent* ». Qui *s'énoncent* au sein de l'énonciation première de l'écrivain.

Ainsi *l'écrivain* se distingue du *locuteur* : il « *s'énonce* lui-même ». C'est son être même qui est son référent essentiel. Et les autres sujets que son écriture fait surgir suivent son exemple : ils *s'énoncent* par le fait de l'écrivain.

---

8 - R. Barthes, 1960-1964, « Écrivains et écrivants », in *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, p. 152-159.

9 - C'est la raison pour laquelle j'ai remplacé, dans le titre de ma contribution, le mot *littérature*, originellement prévu, par le terme *poésie*.

Est-ce à dire que le *réfèrent* habituel, oui, le référent proprement dit, les objets du monde, la « réalité » en somme, sont évacués? Le problème se pose, de façon centrale. C'est l'un de ceux auxquels Benveniste s'attaquera, à propos de Baudelaire, avec obstination et hésitation, parfois même en frôlant la contradiction. Mais dans l'article de 1970, qui ne vise l'énonciation écrite que dans ses derniers mots, il n'a pas jugé utile de marquer les éventuelles spécificités des modes de visée qui l'affectent. Il en ira de tout autre façon dans les notes sur Baudelaire.

Il convient maintenant de s'engager dans la première voie qui s'offre à nous : celle de l'écriture. Dans l'opinion commune, qui se trouve être aussi l'opinion générale des linguistes, elle a une unité : la lettre. Qu'en est-il de cette unité dans la réflexion de Benveniste quand elle vise, dans sa spécificité, l'énonciation écrite? Il convient ici de progresser avec précaution.

Dans les *Dernières leçons*, il s'intéresse, de très près, à la notion même de *lettre* et lui consacre une longue partie d'une de ses leçons, celle du 17 mars 1969. Mais on constate que ce qui l'intéresse le plus, ce n'est pas la lettre telle qu'elle est réalisée, mais le geste qui l'a produite : je me contente de renvoyer aux longs passages étymologiques sur les noms des lettres dans plusieurs langues et surtout sur les verbes signifiant le geste scriptural, par exemple le grec *grapho*, d'où dérivera *gramma*. « Chez Homère, [il] ne signifie que "gratter", "érafler", "entailler la chair" ». « En latin, de même : *scribo* signifie "érafler", "gratter" »<sup>10</sup> (2012 : 124). Deux mots de plus, deux seulement, d'abord pour signaler que les propos qu'il tient sur l'allemand *Buchstabe* et sur le nom des runes (2012 : 125) ne font pas allusion aux spéculations de Saussure<sup>11</sup> sur le même sujet. Et pour remarquer ensuite que le nom latin, *littera*, de la lettre, qui est aussi celui de la *littérature*, est celui qui donne lieu au commentaire le plus bref. Contrairement à *gramma* dérivé de *grapho*, il est dépourvu de toute relation historique avec le verbe qui lui correspond du point de vue du sens, *scribo*. Benveniste orthographie le nom à l'ancienne, *litera*, avec un seul *t*, ce qui n'est pas dépourvu de sens pour les historiens

---

10 - É. Benveniste, 2012, *Dernières leçons*, Collège de France 1968 et 1969, Édition établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, p. 124.

11 - Il a pu en prendre connaissance. Il cite dans ses notes sur Baudelaire (2011 : 622) l'article de Starobinski de 1964. Et c'est précisément dans cette toute première révélation de la recherche de Saussure sur les Anagrammes que Starobinski cite, p. 252-253, la célèbre spéculation. Voir « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure. Textes inédits », *Le Mercure de France*, 2, 1964, p. 252-253, texte repris dans 1971, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, p. 39-40.

de la langue latine, et il le donne comme « d'origine encore inconnue ». Le renseignement, décevant, vient d'Ernout et Meillet, que Benveniste connaît bien pour avoir rendu compte en 1939 de la deuxième édition de leur célèbre *Dictionnaire étymologique de la langue latine*.

Mais la fonction proprement linguistique de la lettre semble l'intéresser beaucoup moins dans les *Dernières leçons*. Un seul exemple: quand il pose le processus, sur lequel il faudra nécessairement revenir, car il apparaît, sous ce nom et sous d'autres, dans le *Baudelaire*, d'*iconisation de la pensée*, il en vient à envisager « une relation *moins littérale* – c'est moi qui souligne – entre la pensée et la parole » (2012 : 95). Propos qui peut, au premier abord, surprendre: la lettre aurait donc dans certains discours une fonction « moins » importante que dans d'autres? La surprise subsiste, et s'accroît, quand on constate que cette marginalisation de la lettre s'accompagne d'une critique sévère de la conception de l'écriture chez Saussure. Selon Benveniste, Saussure « défend l'idée banale de l'écriture comme système subordonné à la langue » (*ibid.*). Ce n'est à mes yeux<sup>12</sup> que l'une des deux conceptions saussuriennes de l'écriture. On voit qu'on entre ici dans une sémiologie de l'écriture, qui, on l'a aperçu tout à l'heure, va jusqu'à s'opposer au langage.

Mais restons à la lettre. Est-il possible d'aller plus loin, en jouant sur l'étymologie de l'adjectif *grammatical*? Quelques instants avant le passage cité, Benveniste a prononcé dans sa leçon les paroles suivantes :

Le langage intérieur a un caractère global, schématique, non construit, *non grammatical* (souligné par M.A.). C'est un langage allusif (2012 : 94).

Le « langage intérieur » posé par Benveniste dans cette leçon, c'est celui qui se trouve signifié par l'« acte d'écrire », qui « ne relève pas de la parole prononcée ». On repère aisément le parallélisme entre la relation « moins littérale » qui est posée entre la pensée et la parole, et le caractère « non grammatical » du langage intérieur. Le « langage intérieur » des *Dernières leçons*, le « langage poétique » du *Baudelaire* relèvent l'un et l'autre du « global » – l'adjectif apparaît dans les deux textes – et de ce fait prennent *moins* en compte, marginalisent, voire neutralisent, ce qui relève de la lettre, et dans la foulée ce qui relève du *gramma*. On se souvient évidemment que ce nom grec de la lettre est générateur de la *grammatikè*, étymon de la *grammaire* et, par là, de la *grammaticalité*. La grammaire subirait-elle le même sort que la lettre? Elle est en tout cas affectée par le « non », ce qui, à vrai dire, est pire encore que le « moins » qui touche la lettre.

---

12 - M. Arrivé, 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.



On commence à l'apercevoir, si étonnant que ce soit peut-être pour le lecteur rapide du Benveniste des temps plus anciens : la lettre, à laquelle il s'est, dans le passé, tant intéressé<sup>13</sup>, la grammaire, qui a fait l'objet de tant de ses travaux (inutile, bien sûr, de rappeler les références tant elles sont nombreuses), se trouvent l'une et l'autre marginalisées dans le processus de signifiante qui est mis en œuvre dans l'énonciation écrite et dans le langage poétique.

Mais qu'est-ce, à vrai dire, que la lettre dans la réflexion du Benveniste de cette dernière période ? On vient d'apercevoir qu'elle a cessé d'être l'unité pertinente de l'« énonciation écrite ». Elle est tout simplement, si paradoxal que ce soit de nouveau, ramenée à son statut d'élément premier du « signe » au sens saussurien du terme. La critique dont elle est l'objet n'est donc que l'un des aspects de la mise en question du signe qui est entreprise dans les *Dernières leçons* et dans le *Baudelaire*. C'est à cette mise en question qu'il faut maintenant venir.

Par où commencer ? Peut-être par le référent. Ou la réalité, même si ce n'est pas la même chose. On se souvient que chez Saussure l'un et l'autre sont tenus à l'écart de la définition même du signe. Non pas, certes, que Saussure en dénie la présence : il va même, dans un passage souvent occulté du *CLG* (p. 97), jusqu'à ébaucher une théorie de la référence. Mais il tient ferme sur son exclusion de la théorie du signe. L'attitude de Benveniste est différente. C'est surtout dans les notes sur Baudelaire que se développe le problème de la relation entre le poème et la réalité. Car la réalité est à tout instant présente dans le poème, même si elle ne se présente pas toujours sous la forme du *réfèrent* visé par la dénotation. Y a-t-il contradiction entre ce point de vue et celui qui a été mis en place plus haut, qui donne pour objet à l'énonciation de l'écrivain le sujet qu'il constitue ? Que non pas : car le sujet ne se sépare pas de la réalité telle qu'il la saisit. C'est un thème constant de la réflexion de Benveniste dans ses notes. En voici un exemple particulièrement explicite, dans un fragment précisément intitulé *La Poésie et la "réalité"* :

Le poète est un homme qui fait un effort désespéré pour atteindre et communiquer la *réalité* des choses. Les poètes sont les plus grands réalistes. Le langage dont ils se servent doit reproduire cette réalité, qu'ils perçoivent intensément et qu'ils tâchent de transposer en mots pour la communiquer.

---

13 - On se souvient en effet qu'il a consacré de nombreux travaux à des inscriptions, notamment sogdiennes. Son article « Écritures méditerranéennes » (1932) est une recension critique parfaitement informée de différents travaux relatifs aux alphabets de plusieurs langues anciennes.

La réalité à laquelle leur langue se réfère est donc leur expérience *vécue* (le mot a été rayé, M. A.) émotive de la réalité (2011 : 142, je n'ai signalé que la rature portant sur *vécue*, les autres étant peu pertinentes).

On voit clairement dans ce passage la façon dont s'articule pour Benveniste la présence du sujet (il s'énonce lui-même) et la non moins prégnante présence de la « réalité des choses » : c'est que cette réalité ne surgit dans l'écriture du poète que dans la mesure où elle est « vécue » – Benveniste a hésité sur le mot, et y a finalement renoncé – par le poète. Dénotation ? Benveniste hésite. Il va parfois jusqu'à avancer que « *le langage poétique n'a pas de dénotation* au sens où le langage ordinaire a fonction de dénoter » (2011 : 540). Et il met en place, dans une autre note qu'on peut croire à peu près contemporaine de la première, la notion de « dénotation d'émotion » (2011 : 542), où le terme émotion fait écho à l'adjectif *émotive* qu'on a vu, plus haut, se substituer à *vécue*. On retrouve en plusieurs points cette alliance du vécu et de l'émotion :

Il faut que son langage [celui du poète] représente < le vécu > [cette fois, le terme a été ajouté dans l'interligne], re-produise l'émotion (2011 : 32).

Cette combinaison du réel et du vécu émotif donne lieu à des recherches terminologiques. Parfois Benveniste cherche un néologisme. Même si, on le verra plus bas, il ne semble pas avoir toujours le talent terminologique d'un Roland Barthes, il hasarde en un point un terme qui me paraît assez bien venu : le *pathème*, qui se trouve défini, p. 152, comme le « référent » – le terme est « guillemeté », pour marquer sa spécificité dans le langage poétique – de l'iconie. Autre néologisme plutôt bien venu : le *contre-monde* (2011 : 564-566). Il s'agit de « l'ensemble des images sensibles » qui « convertissent l'émotion » du poète. Ces « images sensibles » se prêtent « à l'inventaire et à la description ». D'où l'intérêt constant de Benveniste pour ceux des éléments du lexique baudelairien qui lui paraissent le mieux caractériser le « contre-monde » décrit (ou construit ?) par le poète. Avec toute l'attention du professeur, Benveniste utilise pour cette description l'une ou l'autre – je n'ai pas réussi à trouver le moyen de repérer celle qu'il a utilisée – des deux *Concordances* baudelairiennes<sup>14</sup> qui venaient de paraître. D'où les très nombreuses listes de mots munis de leur fréquence qui émaillent les notes, notamment celles des pages 110

---

14 - R. T. Cargo, 1965, *A concordance to Baudelaire's Les Fleurs du mal*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press Cargo, et B. Quemada [ed.], 1966, *Baudelaire, Les Fleurs du mal, Concordances, Index et Relevés Statistiques*, Paris, Librairie Larousse.

à 122. On remarque avec intérêt l'attention portée par Benveniste à l'interjection *ô*, particulièrement chargée de « vécu » et d'« émotion » : il en donne, p. 232, un « *Relevé que je crois complet* » : les 15 occurrences énumérées se trouvent, à une exception près, répétées dans le même vers. Il complète cet inventaire p. 298 en repérant, sans doute grâce à celle des *Concordances* qu'il utilise, les « 90 entrées, dont plusieurs l'ont deux fois, plus de cent exemples sûrement ».

Les notes de Benveniste ne concernent pas seulement les termes présents : les absences sont, elles aussi, parfois remarquées et commentées. *Diurne* (p. 260) est totalement absent, au contraire de *nocturne*, très insistant. *Saleté*, *laideur*, *abjection* sont absents (p. 158 et 168), tout autant que *nauffrage*, *couler*, *sombrer* (p. 144) ainsi que *durée*, le nom et *durer*, le verbe (p. 72). C'est que la durée n'intéresse pas Baudelaire : ce qu'il cherche, c'est « une éternité retrouvée dans le souvenir »<sup>15</sup> (p. 74). D'où l'insistance chez Baudelaire du temps présent, sur lequel Benveniste revient à de très nombreuses reprises. On le voit aussi s'interroger, à propos de l'absence, sur « la haute fréquence de *sans* (114 exemples < sur 62 textes > ) » (p. 102), introducteur des évocations négatives.

Je reviens à la terminologie. Benveniste renonce souvent au néologisme. Il recourt alors au lexique commun pour désigner les productions du langage poétique : ainsi il fait appel en plusieurs points aux bons vieux noms de *rêverie* (2011 : 292 et 712) et parfois de *rêve*. Et je me hasarde à supposer un jeu de mots, peut-être plus ou moins inconscient, entre le verbe *révéler* et le nom *rêve* dans le passage suivant :

La mission poétique de Baudelaire a été de *révéler* l'homme de son temps, et lui-même comme plongé dans son temps, souffrant de son temps, essayant de s'évader de son temps.

*Révéler quoi?* Révéler ce que les prêches, l'instruction, les bons sentiments masquent ou taisent ou déforment; sa vérité intime.

Cette révélation prend la forme d'un rêve (2011 : 660).

C'est sans doute cette « révélation » en forme de « rêve » – effet chez Benveniste de l'iconisation du langage? – qui donne lieu à la formulation d'un « principe poétique » :

---

15 - Allusion possible, intentionnelle ou non, au poème « L'Éternité » de Rimbaud : « Elle est retrouvée. Quoi? – L'éternité ». Rimbaud est après Mallarmé le poète le plus souvent cité par Benveniste, notamment pp. 74, 118, 144, 170.

Poser ce principe poétique.

Le principe est celui de l'identification multiple, qui lève le principe de contradiction (citer 83 « je suis *la plaie et le couteau* ») (2011 : 198).

« Je suis la plaie et le couteau » est l'un des vers de « L'héautontimoroumenos »<sup>16</sup>. « Image de la sensibilité double, attirée par ses contraires » (p. 66), il se retrouve encore cité au moins en deux autres points, pp. 704 et 758. La levée du « principe de contradiction » qui se trouve illustrée par cette « identification » donne à Benveniste l'occasion d'oublier les critiques qu'il a portées, en d'autres temps<sup>17</sup>, contre Freud et Abel. Et de reprendre « la voie de la comparaison » que, à la fin du même article, il engageait « entre la symbolique de l'inconscient et certains procédés typiques de la subjectivité marquée dans le discours »<sup>18</sup> – le discours visé, gouverné par le « style », est visiblement surtout celui du texte littéraire, notamment poétique<sup>19</sup>.

L'objet poétique est donc, selon les moments de la longue méditation de Benveniste, *rêve, rêverie, pathème, contre-monde*. Le modèle du signe, avec son signifiant et son signifié, fait problème pour cet objet spécifique. Non certes qu'il soit entièrement récusé. C'est précisément sur le problème de la persistance du signe dans le langage poétique que se manifestent au long des 361 pages de la réflexion les apparentes contradictions auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure. Il lui arrive parfois d'être totalement rejeté. C'est ce rejet qui s'observe dans le passage suivant :

Nous éliminons de la poésie le concept de signe que nous jugeons entièrement inadéquat, puisque nous avons rejeté la notion de référent et de dénotation (2011 : 588).

Ou encore :

Le principe premier me semble être que, en poésie, les mots ne sont pas des signes au sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire (2011 : 644).

---

16 - Ce poème porte le numéro 83 dans l'édition des *Fleurs du mal* utilisée par Benveniste.

17 - É. Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, p. 75-87.

18 - *Ibid.*, p. 86.

19 - M. Arrivé, 1994-2005, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF, puis Limoges, Lambert-Lucas, p. 173-190.

Le geste le plus fréquent semble bien être cependant d'accepter le modèle du signe, mais en commun, parfois sans doute en conflit, avec un autre modèle :

Voilà le nœud du problème : la relation du *représenté* au *signifié* (2011 : 62).

Car la langue comme système de signes et le discours auquel elle donne lieu subsistent, en tout cas chez Baudelaire, dont s'éloignera Mallarmé<sup>20</sup> :

Au-delà de la "signification", qui demeure (aucun terme n'est chez Baudelaire détourné de son "sens" habituel) il y a la capacité ou puissance de "représenter" et d'"évoquer" (2011 : 130; remarques de même sens p. 34 et en plusieurs autres points).

Cette « puissance de "représenter" et d'"évoquer" » est celle du couple *iconisant/iconisé*. Ce nouveau couple est visiblement calqué – marque à la fois de révérence et de contestation – sur le couple saussurien *signifiant/signifié*. En un point, on le voit même hésiter entre la terminologie saussurienne, qu'il veut récuser, et celle qu'il souhaite lui substituer :

60

Le *signifiant* < l'icônisant > *ne* sera – paradoxalement mais en accord avec la vérité iconique distincte de la vérité signifique – lié à l'icônisant *luit* (2011 : 134).

Correction significative, si j'ose dire : l'*iconie* ou *iconisme* recouvre l'*iconisant* et l'*iconisé*. Le triplet ainsi constitué prend la place du triplet saussurien *signe, signifiant, signifié* (2011 : 152). Ce nouveau triplet trouve-t-il son origine chez Peirce ? Dans les *Dernières leçons*, Benveniste, comme l'a bien repéré Coquet<sup>21</sup>, prend ses distances avec l'étymon peircien du concept d'icône (Benveniste écrit ce mot sans accent, sur le modèle de ses dérivés) : après avoir un moment hésité entre « signe iconique » et « signe symbolique », il précise que « Le choix des termes est tout à fait indépendant de la terminologie de Peirce » (Benveniste 2012 : 95). Quoi qu'il en soit, c'est

---

20 - Car chez Mallarmé, tel du moins que se le représente Benveniste, langue et discours, au sens habituel de ces termes, finiront par s'estomper complètement : « Baudelaire est le dernier à tenir un véritable discours. Après lui cette notion s'abolit dans la tendance Mallarmé – vers l'évanouissement profond de tout message et de l'organisation syntaxique du discours » (2011 : 250). Mallarmé, loin devant Rimbaud, Valéry et Hugo, est le poète le plus souvent allégué par Benveniste (voir pp. 170, 352, 426, 444, 540, 548, 566, 588, 616, 670).

21 - J.-C. Coquet, 2012, « Quelques remarques sur le langage iconique », *Semen*, 33, p. 92.

le couple iconisant/iconisé qui est favorisé, même s'il fait place parfois à un autre couple, plus pédantesque encore: l'*eicasant* et l'*eicasé*, qui s'intègrent à l'*eicasme* pour constituer un nouveau triplet (2011 : 138). C'est là, peut-être, que le talent terminologique de Benveniste fait défaut. Dieu merci, les deux emprunts *eicasant* et *eicasé* sont judicieusement commentés par *évoquant* (*sic*) et *évoqué*. L'évoqué, ou, si on y tient, l'iconisé, voire l'eicasé, est défini comme global, s'étendant au-delà du syntagme, éventuellement jusqu'à la rime. Et l'on retrouve en ce point le rejet, ou, au moins, les réserves aperçues plus haut à l'égard du « grammatical ». Car que deviennent, dans cette nouvelle conception, le paradigme et le syntagme? Pour ne parler que du second, il se trouve livré à une considérable extension, sur le double plan de l'iconisé (le représenté vécu) et de l'iconisant (le représentant spatio-temporel):

En poésie le syntagme s'étend plus loin que / ses ~~dimensions~~ < limites > grammaticales; il embrasse la comparaison, l'entourage très large, parfois la rime. On proposerait pour le nommer < sympathème > ou *symphronie* (2011 : 140).

On voit en ce point le sens que prennent les mises en cause de la lettre et de la grammaire: c'est que la *symphronie*, nouveau terme qu'il a bien fallu forger pour un nouveau concept, fait éclater, dans le modèle de l'iconie, les limites à la fois spatio-temporelles (celles de la lettre) et conceptuelles (celles de la grammaire) de l'unité, le *syntagme*, qui lui correspond dans le modèle du signe.

S'en trouvent atteints du même coup les deux « caractères primordiaux » du signe saussurien. Mais ils ne le sont pas de la même façon. L'arbitraire? Il est par définition même radicalement mis en cause dans le langage poétique:

La poésie est identification de la matière linguistique à la signification des mots. Il faut que le son suggère ou imite le sens, mais le sens pris comme suggestion émotive, non comme signifié lexical (2011 : 546; voir aussi 592 et *passim*).

En somme, « le mot, de signe, devient symbole », dans le sens saussurien, et non peircien, que Benveniste confère à ce terme. C'est ce que montre de la façon la plus explicite le commentaire de cette transformation du *signe* en *symbole*:

Il [le mot] s'identifie à la chose dénommée au point d'en prendre l'apparence et les propriétés physiques. Comment peut-il s'identifier ainsi aux choses? *Par le son*. La sonorité en poésie devient évocatrice de la chose parce qu'elle en émane (2011 : 588).

On ne saurait aller plus loin, par ce choix du symbole, dans la mise en cause de l'arbitraire du signe. À vrai dire, même dans sa recherche proprement linguistique, Benveniste n'en a jamais été un très chaud partisan. Qu'on se reporte à ce qu'il en dit, à la suite d'Édouard Pichon, dans « Nature du signe linguistique » (1939-1966 : 50-51). Mais les choses sont différentes dans le poème : l'« identification » s'établit non entre un signifiant et un signifié, mais entre le son et « la chose » telle qu'elle est ressentie par le vécu émotif du poète.

Le second caractère du signe, la linéarité – on sait que Saussure la fait porter alternativement sur le signifiant et sur la langue – résiste mieux. Certes, Benveniste va, en un point, jusqu'à poser la « non-linéarité ». Mais on le voit hésiter sur l'objet affecté par ce caractère non-linéaire : dans une note intitulée « Rapport de coordination », il procède par ratures successives :

L'importance de ce rapport – elle échappe en général – tient à ce que la relation coordination ~~< ve >~~ fait obstacle à la ~~non-linéarité du signifiant-signé~~ [les deux mots sont rayés, M. A.] < de la signification > [le mot est ajouté dans l'interligne, M. A.]. Il faut que les termes unis par la relation coordinative soient enregistrés successivement pour que la signification soit réalisée. Comparer Pierre est venu à Pierre, Paul et Jean sont venus (2011 : 268).

62

C'est finalement la « signification » qui est donnée comme non-linéaire : position compatible avec l'une des interprétations de la linéarité saussurienne.

Et c'est encore le « représenté » qui est donné comme non-linéaire dans cette belle analyse des images « en *torsades* ou en *touffes* » dans « La Chevelure » :

La successivité des images fait leur co-existence : l'être décrit poétiquement est plusieurs choses à la fois (2011 : 198).

Au sein du discours pour l'essentiel théorique de ses notes sur Baudelaire, Benveniste ose, dans le passage que je viens de citer, une admirable métaphore : celle « des torsades et des touffes ». C'est cette métaphore qui me fournira ma conclusion. On vient d'apercevoir qu'elle décrit, mieux : qu'elle imite l'imbrication des images dans le poème. Rien de moins linéaire, à coup sûr, qu'une torsade ou une touffe. Les objets évoqués par la « rêverie » s'y trouvent mêlés au point de s'y confondre, d'être, littéralement, « plusieurs choses à la fois ». Cependant, c'est leur « successivité » – c'est-à-dire leur manifestation spatio-temporelle dans la linéarité du discours – qui rend possible leur fusion. Ainsi, ce sont les propriétés du signe linguistique, ici

la linéarité, dénommée en ce point « successivité », qui sont à l'œuvre pour faire surgir, par évocation, les images qui s'imposent au poète au point de se confondre, en un vaste jeu de « Correspondances ». Et pour les « révéler » au lecteur du poème. Il y a donc une dialectique complexe du *signe* et de cet autre mode de « signifiante » qu'est celui de l'*icone*. C'est cette dialectique des deux modes qui court tout au long des notes sur Baudelaire. Atteint-elle une parfaite cohérence? Sans doute pas : on l'a aperçu en plusieurs points. C'est peut-être que les propriétés du langage poétique sont telles qu'elles interdisent, par leur nature même, tout accès définitif à une parfaite cohérence du discours théorique qui cherche à en rendre compte.

## **Bibliographie**

ARRIVÉ M., 1994-2005, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF, puis Limoges, Lambert-Lucas.

—, 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.

BARTHES R., 1960-1964, « Écrivains et écrivants », in *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, p. 152-159.

BENVENISTE É., 1932, « Écritures méditerranéennes », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes*, 6, p. 382-390.

—, 1966, « Nature du signe linguistique », 1939-1966, in *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, p. 49-55.

—, 1966, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », 1956-1966, in *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, p. 75-87.

—, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard.

—, 1974, « L'appareil formel de l'énonciation », 1970-1974, in *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 79-88.

—, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.

—, 2011, *Baudelaire*, Présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas.

—, 2012, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, Édition établie par COQUET J.-C. et FENOGLIO I., Paris, EHESS, Gallimard, Seuil.

CARGO R. T., 1965, *A concordance to Baudelaire's Les Fleurs du mal*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

COQUET J.-C. et DERYCKE M., 1971, *Le lexique d'É. Benveniste (I), Documents de travail et pré-publications*, 8, octobre, série A. Urbino, Università di Urbino.

COQUET J.-C., 2012, « Quelques remarques sur le langage iconique », *Semen*, 33, p. 91-98.



ERNOUT A. et MEILLET A., 1932-1939, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.

JAKOBSON R., 1960-1963, « Linguistique et poétique », in *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit.

JARRY A., 1903-1987, « Ceux pour qui il n'y eut point de Babel », in *Œuvres complètes*, II, p. 441-443.

LAPLANTINE C., « Faire entendre Benveniste », *Acta Fabula*, Éditions, rééditions, traductions, 2012. URL. <http://www.fabula.org/revue/document7280.php> consulté le 11 juillet 2013.

QUEMADA B. (éd.), 1966, *Baudelaire, Les Fleurs du mal, Concordances, Index et Relevés Statistiques*, Paris, Librairie Larousse.

SAUSSURE F., de 1916-1922-1985, *Cours de linguistique générale*, Lausanne et Paris, puis Paris.

STAROBINSKI J., 1964, « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure. Textes inédits », *Le Mercure de France*, 2, p. 243-262.

—, 1971, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.

## Benveniste, un (des) père(s) pour la stylistique

Bérengère Moricheau-Airaud

Les publications de Saussure de son vivant sont assez peu nombreuses : outre des articles, il s'agit de son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, ainsi que de sa thèse *De l'emploi du génitif absolu en sanskrit*. Après cet ouvrage de linguistique indo-européenne, Saussure n'a plus publié de livre. Le *Cours de linguistique générale* n'a été rédigé et publié qu'après sa mort, par des collègues et anciens étudiants, C. Bally et A. Sechehaye, depuis des notes prises aux cours de linguistique générale qu'il a assurés à l'Université de Genève. Et en 1971, J. Starobinski publie son livre sur *Les mots sous les mots*. Or ces publications posthumes ont donné une perception autre des travaux de Saussure déjà connus.

Voir une telle évolution entre des publications initiales et la diffusion de travaux demeurés jusqu'alors inédits paraît être un point commun entre Saussure et Benveniste. La découverte des feuillets portant sur l'écriture poétique des *Fleurs du mal* décale en effet la perception que l'on a du fondateur de la linguistique de l'énonciation des *Problèmes de linguistique générale*. Ce manuscrit manifeste le déplacement de son intérêt linguistique vers la littérature, prise comme corpus et comme problème : l'écriture poétique y est au cœur de ses réflexions. De quels liens entre les perspectives linguistiques et littéraires témoigne le passage de la linguistique de l'énonciation à la recherche de caractérisation littéraire qu'exemplifie le discours poétique de Baudelaire<sup>1</sup> ? Notre propos sera de tenter de montrer que le rapprochement entre l'orientation énonciative fondée par Benveniste, et l'intérêt qu'il porte à l'écriture poétique

---

1 - « L'étude consacrée au discours poétique est inséparable des deux derniers grands articles de Benveniste : "Sémiologie de la langue" (1969) et "L'appareil formel de l'énonciation" (1970). », J.-M. Adam, « Les problèmes du discours poétique selon Benveniste. Un parcours de lecture », in J.-M. Adam, C. Laplantine, (dir.), 2012, *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue poétique de Baudelaire*, Semen, 33, p. 25-54, p. 26.

de Baudelaire, fait apparaître entre les deux perspectives ce qui ressemble à un cheminement vers la stylistique. La linguistique de l'énonciation paraît rendre possibles et nécessaires les observations qu'il déploie face à l'écriture des *Fleurs du mal*, et sa tentative de saisie de sa spécificité initie la conversion de son point de vue vers l'étude de style, tel que nous le définirons.

### **Les théories de l'énonciation de Benveniste rendent possible l'approche stylistique**

La définition de l'énonciation proposée par Benveniste résout plusieurs des difficultés que pose la notion du style, et c'est une première filiation entre ses travaux et la stylistique.

#### *La difficulté à penser le style en dehors de théories énonciatives*

De manière symptomatique, la sur-sémantisation qui affecte cet objet signale les aléas de sa théorisation. Les articles de dictionnaires manifestent la difficulté de voir précisée l'articulation des nombreuses notions mobilisées, spécifiquement celles de personnalité, d'originalité et de norme. L'excès sémantique est aussi celui du surplus de mots qui ont pu être utilisés pour évoquer la « chose », d'autant que toute modification terminologique change la circonscription du référent. Ainsi, H. Meschonnic conceptualise le « rythme », G. Dessons défend la « manière »<sup>2</sup> comme répondant mieux que « style » à la réalité désignée, et R. Barthes, l'« écriture ». Autour de ce « je-ne-sais-quoi », tous disent la difficulté à approcher la relation entre la langue et la spécificité d'un discours.

La recherche de cette précision a aussi imposé à la conceptualisation du style de traverser la problématique de l'articulation du style à la norme. L'« originalité » que retiennent du style les définitions des dictionnaires suppose d'une part sa relativité (l'original l'est toujours en relation avec autre chose), d'autre part sa perception comme écart (l'original repose sur une différence qualitative par rapport à une « norme »). C. Bally, fondateur de la stylistique française au début du xx<sup>e</sup> siècle, est un des critiques à essayer de décrire ce rapport. En réalité, il se concentre sur ce qu'il nomme les moyens d'expression dans le « langage naturel » : ce qu'il désigne, lui, comme stylistique<sup>3</sup>. Ses théories précisent :

---

2 - *L'art et la manière: art, littérature, langage*, 2004, Paris-Genève, Champion-Slatkine (diff.), Collection Bibliothèque de littérature générale et comparée, p. 107.

3 - Par la suite, nous maintiendrons les termes de Bally entre guillemets pour bien les différencier de « notre » langue— le « trésor de signes » de Saussure que Bally

[L]angue littéraire et style: voilà une définition qui mérite d'être faite soigneusement. La langue littéraire est une forme d'expression devenue traditionnelle; c'est un résidu, une résultante de tous les styles accumulés à travers les générations successives, l'ensemble des éléments littéraires digérés par la communauté linguistique, et qui font partie d'un fonds commun tout en restant distincts de la langue spontanée.<sup>4</sup>

Cette « belle langue » – le bon usage, le style soutenu, tels qu'ils se devinent derrière ses définitions – a certes en commun avec le « langage naturel » un même effort d'expression. Mais la « belle langue » est évaluée différemment, comme « norme haute », et prescrite à ce titre. Ce que Bally désigne comme la stylistique est alors tourné vers un enjeu social. Une telle orientation du style est encore ce que produit une autre approche, celle qui l'envisage comme s'écartant de la norme: d'une « belle langue » idéalisée par les grammaires comme modèle à suivre pour des raisons extralinguistiques. R. Barthes justifie la préférence qu'il accorde au terme « écriture » sur celui de « style » entre autres par le fait que ce dernier renvoie à une compréhension physiologique et psychologique alors que l'écriture est ce qui cristallise l'historicité qui traverse le sujet<sup>5</sup>. Pourtant,

---

désigne pour sa part comme « langage naturel » avec ses moyens expressifs –, de « notre » langage – l'« aptitude à parler » de Saussure – et de « notre » style. Nous garderons l'expression désormais habituelle de « "langue" de Baudelaire », mais les guillemets autour de « langue » rappellent que nous y voyons le « discours ».

4 - C. Bally, *Le langage et la vie*, 1926, Paris, Payot, p. 23-29, cité par P. Guiraud, P. Kuentz, *La stylistique: lectures*, Paris, Klincksieck, Collection Initiation à la linguistique: lectures, 1970 (autre éd. 1994), p. 108.

5 - G. Dessons décrit cette mise en regard du style et de l'écriture par R. Barthes: « Dans *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), un des livres qui a le plus assuré la promotion de la notion d'écriture, Roland Barthes organise la sortie du style "hors de l'art" [Éditions du Seuil, p. 22], en le décrivant comme l'émanation de la physiologie et de la psychologie individuelle. Cantonné à la mythologie personnelle de l'écrivain, le style est du côté du tic, et donc "indifférent et transparent à la société" (p. 20) et à l'histoire. Cette radicalisation de l'idiosyncrasie stylistique permet, en regard, de placer l'écriture en situation d'être la bouée de sauvetage de la socialité et de l'historicité. C'est, symptomatiquement, la notion de valeur qui a motivé la conceptualisation de la notion d'écriture: "Toute Forme est aussi Valeur; c'est pourquoi entre la langue et le style, il y a place pour une autre réalité formelle: l'écriture" (p. 25). Ce système conceptuel ternaire est copié sur le modèle linguistique constitué de la *langue*, ensemble abstrait de lois, de la *parole*, réalisation individuelle de la langue, et du *discours*, référant à la situation de parole. Les deux premiers formant un couple rapporté à la théorie du langage de Saussure; le dernier étant ajouté par les linguistiques de l'énonciation. En face du style, pulsionnel et solipsiste, l'écriture, définie comme "la morale de la forme"

entre le style et la norme, le rapport n'est pas celui d'une opposition mais d'une différence de valorisation<sup>6</sup>.

La recherche de la relation entre langue et style a encore rencontré la problématique de l'« utilisation »<sup>7</sup> du style. Quand C. Bally l'envisage comme le produit d'un travail sur l'expressivité du « langage naturel », sa définition suppose qu'un sujet manie en pleine conscience et maîtrise les éléments prêts à l'emploi dans le « langage naturel » pour créer un style. Cette utilisation consciente et esthétique des ressources de la langue se reçoit comme cause de l'écart avec la « langue littéraire » (la « belle langue ») constituée depuis une somme de « styles », c'est-à-dire de réalisations du « langage naturel ». La pensée de C. Bally a ainsi donné lieu à une stylistique dite de l'écart: un catalogage de procédés stylistiques qui restreint la compréhension de la rhétorique. La synonymie supposée entre les éléments au sein desquels s'opère la sélection pose pourtant problème: le sens varie avec la forme. Également, le principe du choix est compromis par l'impossibilité qu'a le sujet de l'énonciation de maîtriser la langue, du fait du travail de l'inconscient ou du dialogisme. Enfin, la transposition de la langue – dans les termes de C. Bally – en une actualisation spécifique se fait à l'échelle de l'englobant de l'œuvre – ou du genre ou de l'époque: tout phénomène stylistique ne se reçoit comme tel qu'en raison de son intégration dans l'œuvre.

---

(p. 24), a pour horizon l'historique et l'anthropologique.», 2004, *op. cit.*, p. 107.

6 - « Benveniste [lui-même] invalide cette approche en disant que la norme linguistique et donc l'écart ne permettent pas de penser l'originalité de Baudelaire, puisque de ce point de vue, la langue de Baudelaire n'est pas particulièrement différente de la langue commune. », C. Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 186.

7 - Nous dérivons ce mot-valise de certaines formules de J.-P. Saint-Gérard: « [p]our conférer aux *bricolages* les qualités d'objectivité de la science expérimentale, la bibliométrie, les éditions génétiques, la critique psychanalytique, les biographies sous les diverses formes de leurs instruments, au même titre que la néo-stylistique, ont manifesté concrètement – et souvent pesamment – ce renversement de tendance, qui consiste à vouloir interroger les textes avec des “outils” auxquels, par créance aveugle et abandon de toute responsabilité critique, on concède tout pouvoir explicatif. La réédition récente des anciens ouvrages d'Antoine Albalat, en conjonction avec l'impulsion des études de génétique textuelle elles-mêmes désireuses de redonner place au style, manifeste pleinement ce besoin de sécurisation qui caractérise l'enfant égaré dans l'obscur angoisse des questions sans réponse immédiate. La pseudo rigueur de l'analyse se limite alors à l'exhibition d'un modèle “*outilitaire*”; et elle s'affirme d'autant plus exclusive d'autres analyses que son “appareillage” scientifique donne l'impression d'être maîtrisé. », 1995, « Style, apories et impostures », *Langages* n° 118, p. 8 à 30, p. 27 et 28.

*L'aide apportée à l'approche du style par les théories énonciatives*

Cette pensée de la transposition de la langue, nous la devons justement aux théories de Saussure et de Benveniste, aux couples langue/parole et langue/discours qu'ils développent, et à leur différence discrète. J.-M. Adam précise cette dernière :

Benveniste se sépare toutefois de Saussure en instaurant dans la langue “une division fondamentale, toute différente de celle que Saussure a tentée entre langue et parole” (1974 : 224), entre domaine “sémiotique” et domaine “sémantique” de la linguistique de l'énonciation. “[...] Du signe à la phrase il n'y a pas transition, ni par syntagmation ni autrement. Un hiatus les sépare. Il faut alors admettre que la langue comporte deux domaines distincts, dont chacun demande son propre appareil conceptuel. Pour celui que nous appelons sémiotique, la théorie saussurienne du signe linguistique servira de base à la recherche. Le domaine sémantique, par contre, doit être reconnu comme séparé.” (1974 : 65)<sup>8</sup>

La première manière d'« être langue » correspond au point de vue d'une linguistique qui s'intéresse à la langue-système et qui a pour domaine le mot. Cet « être langue » est le mode « sémiotique ». Langue et parole sont deux modes d'existence, conjoints et différents, de la langue chez l'individu.

Or Benveniste remodèle la frontière entre ces deux modes distincts d'être langue.

En distinguant une linguistique du système et une linguistique du discours (1974 : 63-66 & 215-229), Benveniste sépare le système de la langue (plan de la signifiante des signes isolés qu'il nomme “sémiotique”) et la mise en discours (plan “sémantique” de la signifiante qu'il articule avec les paramètres interpersonnels et spatio-temporels de la situation d'énonciation). [...] Il s'agit clairement d'“une autre manière de voir les mêmes choses, une autre manière de les décrire et de les interpréter” (1974 : 79).<sup>9</sup>

---

8 - J.-M. Adam, 2005, *La linguistique textuelle: Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Armand Colin, Cursus, p. 13 et 14. Il cite Benveniste. Nous retenons son schéma.



9 - J.-M. Adam, 2002, « Le style dans la langue et dans les textes », *Langue française*, 135, p. 71-94, p. 73. Il cite à nouveau Benveniste.

L'analyse du cadre formel de l'acte d'énonciation par Benveniste caractérise ce dernier par la prise en compte, par différence avec le plan de la langue, d'un locuteur et de son allocataire – et du processus de référence qu'ils partagent. C'est dans cette articulation entre langue et discours que s'origine la pensée du style comme caractéristique d'un dire.

L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole. C'est là une donnée constitutive de l'énonciation.<sup>10</sup>

Ce sont les théories énonciatives de Benveniste qui permettent de penser l'articulation entre la langue et le discours : elles donnent au style sa condition de possibilité.

Cette approche de l'énonciation induit la prise en compte de ce qui est extérieur à la langue : le sujet de l'énonciation, locuteur, co-locuteur, et la référence au monde. Notamment, l'hétérogénéité du sujet de l'énonciation appelle à considérer le *dialogisme* interne au discours – aucun mot ne vient neutre du dictionnaire – et le travail de l'inconscient – d'autres choses s'entendent sous les mots. La saisie des extérieurs à la langue à partir du sujet et des conditions de l'acte d'énonciation oriente *indirectement*, certes, mais *inévitablement*, la linguistique de l'énonciation *vers* la spécification du discours. Benveniste parle à ce propos d'une « *translinguistique* »<sup>11</sup>. Il est repris par Bakhtine.

70

À [la] linguistique abstraite, Bakhtine oppose la « *translinguistique* » ou « *métalinguistique* » qui élargit son objet à l'« *énoncé* », c'est-à-dire au texte en situation. Or l'énoncé, et l'acte d'« *énonciation* », pour Bakhtine, est de nature dialogique, polyphonique. C'est dire qu'il fait intervenir des éléments extra-verbaux, sociologiques notamment, que la linguistique exclut arbitrairement de son champ au nom d'une réduction.<sup>12</sup>

Certes, la « *translinguistique* » peut s'assimiler à la linguistique des discours, mais M. Bakhtine appelle à dégager de cette « *translinguistique* » la perception de « l'individualité de l'énonciateur » : du style. Il est possible d'en conclure, comme D. Combe, que

---

10 - É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, p. 82.

11 - J.-M. Adam, 2002, *op. cit.*, p. 83 et 84. Benveniste en parle dès les *Problèmes de linguistique générale 2, op. cit.*, p. 66.

12 - D. Combe, 1991, *La pensée et le style*, Paris, Éditions universitaires, Collection Langage, p. 27.

[c]’est précisément parce qu’elle est une linguistique élargie à la situation dialogique— en une pragmatique, dirions-nous aujourd’hui— et par-là une sociolinguistique— que cette métalinguistique tend à absorber la “poétique” ou la stylistique. [...].

Chez Bakhtine, la stylistique, ou la poétique— cette hésitation terminologique, certes bien compréhensible dans une œuvre échelonnée sur un demi-siècle, est en soi révélatrice—, se dissout dans la “métalinguistique” à cause de l’extension de celle-ci [...].<sup>13</sup>

Retenons déjà la nécessité et l’existence d’une conversion de point de vue dans et par l’énonciation, que soulignent les préfixes « trans » et « méta ». Ainsi, les théories de l’énonciation développées par Benveniste permettent de penser la transposition de la langue en un mode *stylistique* d’être langue. En ce sens, Benveniste intéresse la littérature.

### **Les théories de l’énonciation de Benveniste ouvrent la voie à la perspective stylistique**

H. Meschonnic souligne justement que la linguistique de l’énonciation semble conduire vers une « terre Promise ».

71

Incapable de sortir complètement du domaine sémiotique dans lequel F. de Saussure avait enfermé la *langue*, objet d’étude du linguiste, É. Benveniste s’arrête donc au seuil du nouvel espace théorique qu’il a ouvert avec la mise au jour du système linguistique de l’énonciation. Mais n’est-ce pas le lot de bien des chercheurs de ne pas pouvoir, comme Moïse, entrer dans la terre Promise jusqu’à laquelle ils ont réussi à nous conduire?<sup>14</sup>

La subjectivation en jeu dans et par l’acte d’énonciation, par ses multiples facteurs, induit une exploration de l’au-delà de la sémantique de l’énonciation à partir, déjà, des *Problèmes de linguistique générale*, et continuée, ensuite, dans le manuscrit Baudelaire. H. Meschonnic distingue ainsi un domaine spécifique, celui d’une translinguistique, consacré à cette troisième manière d’être langue.

Partant de Benveniste, on peut mieux distinguer l’opposition et l’interaction entre écriture et littérature. Car l’écriture est plus proche du sémantique que du

---

13 - D. Combe, *op. cit.*, p. 28.

14 - H. Meschonnic, 1995, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », *Langages*, 118, p. 31-55, p. 34.



sémiotique, mais elle crée à son tour du sémiotique, en produisant ce qui devient littérature— elle ne l'a pas toujours été. Ce qui s'ouvre pour la connaissance de l'écriture, c'est un domaine spécifique, « translinguistique », qui ressortit à « l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation » (Meschonnic 1973 : 174-175).<sup>15</sup>

*Ce qui, dans l'acte d'énonciation,  
conduit à la perspective stylistique*

C'est d'abord parce que la linguistique de l'énonciation prend en compte le sujet de l'énonciation qu'elle ouvre la voie de la stylistique. Certes, que ce sujet soit pensé comme linguistique, constitué dans et par l'énonciation, ne va pas sans poser la difficulté de son rapport au réel, en l'éloignant de toute problématique d'expression de sentiments (un sens de « subjectivité » ici écarté). Et le problème demeure encore des modalités réelles de cette mise en présence. Mais cette subjectivation qui se joue dans et par l'acte d'énonciation, perceptible dans l'énoncé qui en résulte, au sens de mise en présence du sujet dans un discours, engage sur la voie du style.

72

Également, ce qui se réalise dans et par un acte d'énonciation, c'est tout autant le sujet de l'énonciation que l'historicité qui définit à la fois ce sujet, le « matériau » mis en œuvre par l'énonciation— la langue— ou enfin ce procès lui-même. Le style peut se conformer, surjouer ou s'éloigner de la langue collective d'une époque. Une autre historicité compte encore : celle de l'analyste lui-même.

Enfin, la considération du caractère historicisé de l'énonciation entraîne celle des caractéristiques inhérentes à une temporalité donnée, au nombre desquelles la situation sociale. La théorie du genre développée par M. Bakhtine considère ainsi que toute appropriation de la langue par un sujet d'énonciation s'effectue dans le cadre collectif du genre qui concrétise le syncrétisme unique des conditions historiques et sociologiques dans lesquelles l'énonciation a lieu, et qui conditionnent l'émergence du style. Examiner les rapports à chaque fois inédits et singuliers du style d'une œuvre avec le genre précise la question des rapports du collectif et du singulier— du genre et de l'œuvre. Cette approche au plus près de l'identité de l'écriture, c'est la définition de l'acte d'énonciation donnée par Benveniste qui l'impulse.

---

15 - J.-M. Adam, 2005, *op.cit.*, p. 15.

*Ce qui, dans la « métasémantique »,  
emprunte une voie stylistique*

La question qui se pose alors est celle du passage du sémantique à ce qui se construira sur ces acquis. J.-M. Adam signale que

[t]andis que le domaine “sémiotique” de la langue peut s’appuyer sur la théorie saussurienne du signe, le domaine “sémantique” de la phrase-discours est appelé à se fonder sur la théorie de l’énonciation.<sup>16</sup>

C’est le discours poétique des *Fleurs du mal* qui paraît engager Benveniste à construire cette sémantique qui passe par le plan de l’énonciation : cette « métasémantique ».

Il faudra se demander justement si ces notes sur Baudelaire n’aboutissent pas de manière silencieuse dans l’écriture des quelques textes que Benveniste produira ensuite, notamment l’un des derniers, “Sémiologie de la langue”, où l’art devient le point de vue critique pour repenser la théorie du langage.<sup>17</sup>

La prise en compte de l’expérience humaine est un premier aspect des réflexions de Benveniste sur le discours poétique de Baudelaire qui semble mettre en œuvre cette « métasémantique ». Cette attention reconduit la considération accordée au sujet de l’énonciation. La pensée de l’inconscient d’un discours inclut de fait, dans une perspective anthropologique, les structures infralinguistiques du temps, de l’histoire, de la société, de la culture : ce que le discours a de plus intimement humain. L’inconscient est dans les motivations du discours : il participe de la signature la plus étroite du texte. La place reconnue à l’émotion dans son analyse du discours poétique de Baudelaire fait de même écho au facteur du sujet de l’énonciation induit dans ses théories énonciatives.

Il faut que son langage / re-présente < le vécu >, re-produise l’émotion : l’image est le truchement nécessaire de l’émotion, et en tant qu’elle est sonorité, / la langue doit retrouver les sons qui l’évoquent.<sup>18</sup>

---

16 - J.-M. Adam, 2012, *op. cit.*, p. 29.

17 - C. Laplantine, « “La langue de Baudelaire”, une culturologie », in J.-M. Adam, C. Laplantine, *op. cit.*, p. 71-90, p. 71.

18 - *Baudelaire*, 6, f° 4/f° 4.

Ainsi, la « re-présentation » du vécu, la « re-production » de l'émotion – que réalise un discours poétique – sont autant de présences du sujet de l'énonciation.

De manière générale, on peut aussi noter avec G. Dessons l'importance que revêt le sujet dans l'approche de la « langue » poétique de Baudelaire. Le sujet est au centre de cette articulation de la langue au discours que conceptualise l'acte d'énonciation. Certes Benveniste, dans ses feuillets, ne cesse d'associer la considération de l'homme, et le point de vue esthétique, voire psychologique adopté pour envisager ce sujet, surtout quand il s'agit de voir comment l'émotion se manifeste dans le discours, présente le risque souligné par G. Dessons de réactiver le souvenir d'une conception instrumentaliste qui dépoétise la figure de l'auteur pour n'y voir qu'un fabricant<sup>19</sup>. Mais dans les propos de Benveniste, le discours tient sa valeur de la relation entre le discours et l'identité du sujet. Or cette notion de valeur se retrouve dans la pensée de la forme-sens que développe H. Meschonnic :

La rhétorique [...] doit [...] être “traversée”, et non purement et simplement écartée, par la poétique nouvelle appelée par Meschonnic, pourvu qu'on la débarrasse de son postulat ornamental: “Seule une conception de l'œuvre comme écriture, non ornement, peut se garder du vieux dualisme du ‘fond’ et de la ‘forme’, et montrer l'œuvre comme forme-sens – rhétorique traversée prenant le nouveau visage d'un style. [...] Le propre des œuvres fortes est la transfiguration de figures. Elles doivent être transformées en vision, ou elles demeurent la rhétorique, la figure des autres.” [ *ibid.*, p. 21 ]<sup>20</sup>

Ainsi, parce que la conception du passage de la langue de tous vers le discours d'un seul par la mise en œuvre de l'acte d'énonciation pose l'inséparabilité du sujet et du discours, cette conception ouvre la voie à la pensée de la valeur du discours: l'un et l'autre se caractérisent réciproquement.

L'attention portée au lecteur est un autre aspect encore pour lequel le manuscrit Baudelaire (paraît) continue(r) la réflexion engagée vers un troisième mode d'être langue par la conceptualisation de l'acte d'énonciation. Benveniste y ouvre en effet la voie à la prise en compte d'un autre actant dans toute énonciation: le récepteur. Or le discours poétique des *Fleurs du mal* met en évidence l'importance du rôle du lecteur :

---

19 - G. Dessons, « Le Baudelaire de Benveniste entre stylistique et poétique », in J.-M. Adam, C. Laplantine, (dir.), *op. cit.*, p. 55-70, p. 57-59.

20 - D. Combe, *op. cit.*, p. 13 et 14.

< Le poète > recrée donc une sémiologie nouvelle, / par des assemblages nouveaux et *libres* de mots. / À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence / d'un langage qui échappe à la convention essentielle / du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour / son compte les normes et le "sens".<sup>21</sup>

Aussi l'observation des textes de Baudelaire amène-t-elle Benveniste à n'envisager le sens d'une œuvre que dans la transaction à laquelle correspond la lecture, ce qui engage une esthétique de la réception. Ces éléments induits dans les *Problèmes de linguistique générale* sont continués par le manuscrit Baudelaire.

La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, brefs inaptes à se fixer en une institution. La signifiante de la langue, au contraire, est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par-là de toute culture.<sup>22</sup>

C'est un autre sens que l'on peut lire dans le préfixe de « *translinguistique* » : ce mode d'être langue repose sur le lien *entre* les actants de la lecture. Elle apparaît comme le lieu de la projection d'un autre sujet, le récepteur de cette dernière, le lecteur, le critique, l'analyste *a fortiori*, avec ses déterminations propres, faisant de ce discours un objet toujours renouvelé, et du mode métasémantique d'être langue une perpétuelle dynamique<sup>23</sup>.

Le manuscrit sur le discours poétique de Baudelaire témoigne de l'intérêt de Benveniste pour la littérature : il (é)preuve combien la linguistique de l'énonciation qu'il initie porte *à travers* elle son ouverture sur le style.

### **La « langue » de Baudelaire déplace le regard de Benveniste vers la stylistique**

Cette continuation entre ces deux temps du cheminement de Benveniste, déjà à verser au compte de la liaison entre linguistique et stylistique, donne même l'impression d'assister à une pratique stylistique de la part de Benveniste.

---

21 - Baudelaire, 22, f° 53/P 305.

22 - É. Benveniste, 1974, *op. cit.*, p. 59 et 60.

23 - « Les marques de style susceptibles d'être dégagées par un lecteur ne coïncident pas nécessairement avec celles que dégage un autre lecteur, ou avec celles que le créateur a consciemment ou involontairement déposées dans son œuvre. », J.-P. Saint-Gérard, *op. cit.*, p. 21.

*Les échos théoriques entre le manuscrit Baudelaire  
et la conceptualisation du style*

Benveniste croise plusieurs centres névralgiques de la théorisation du champ stylistique. De fait, il travaille sur la notion d'inconscient, contre-argument à la conceptualisation instrumentaliste du style. Et même si l'inconscient désigne, de son point de vue, les structures infra-linguistiques, Benveniste l'articule au domaine freudien :

[...] en faisant de l'*inconscient*, de la *motivation* et de l'*intention* des propriétés du *langage poétique*, c'est-à-dire d'une subjectivation dans le discours qui fait la transformation du langage en même temps que de celui qui parle: "Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière, s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela." (Benveniste [1956] 1966 : 87)<sup>24</sup>

Ces approches de l'inconscient, certes différentes, portent toutes deux « [sur] l'histoire, [sur les] dynamiques de transformation, [sur] l'invisible »<sup>25</sup>. Un autre pan notionnel que Benveniste croise dans son manuscrit sur le discours poétique de Baudelaire est la tension matière-manière :

"Chaque poète utilise à sa manière ce matériau" (B22, f° 57/f° 309). Ici et là, Benveniste parle évidemment de la langue comme matière commune, et la manière, c'est la sémantique propre à chaque énonciation. La matière est commune par le dialogue.<sup>26</sup>

La comparaison diachronique du style et de la manière menée par G. Dessons a déjà montré combien ces notions sont proches.

Le style et la manière sont deux notions sémantiquement proches, que leurs histoires respectives ont placées en situation de concurrence, de complémentarité ou d'équivalence. Pour aller vite sur ce point d'histoire, on peut schématiser l'évolution des deux notions sous la forme d'un chassé-croisé.<sup>27</sup>

---

24 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 15.

25 - C. Laplantine, *ibid.*, p. 27.

26 - C. Laplantine, *ibid.*, p. 127.

27 - G. Dessons, « Les enjeux de la manière », *Langages*, 118, 1995, p. 56-63, p. 56-57.

Mais surtout, G. Dessons caractérise la manière comme une sémantique des discours, ce qui paraît être la définition du style, et donc le cœur de la concurrence des deux notions.

Ce que la manière vise dans le langage, ce n'est pas la sémiotique de la langue, mais la sémantique des discours, au sens où Benveniste définit cette signification comme l'instanciation d'un sujet dans et par son acte de parole. Ce que dit la manière, c'est que la signification du langage est inséparablement sens, sujet et histoire. [...] <sup>28</sup>

La réflexion que Benveniste mène dans sa recherche des liens entre le « langage ordinaire » et la « grammaire originale » croise la notion de manière et donc, même indirectement, celle de style, au travers des sèmes que ces deux termes en commun. Enfin, Benveniste approche l'articulation des plans de la sémantique et de la translinguistique comme portée par une dynamique: comme un passage. C. Laplantine s'arrête sur le « méta- » qui exprime ce rapport, et pour laquelle elle met en avant la pertinence du « par ».

*Méta* n'est pas un "discours sur" mais un "discours par", puisque la sémiologie de la langue est le déplacement du sujet et du langage, l'invention d'un regard nouveau par un dire nouveau. La métasémantique que Benveniste projette, celle qu'il écrit par Baudelaire, avec Baudelaire, c'est le renouvellement d'un regard, d'une sémantique, d'une poétique, par la découverte d'une poétique particulière, *la langue de Baudelaire*. <sup>29</sup>

Et le style est en effet foncièrement et multiplement en mouvement <sup>30</sup>. Il doit être pensé comme « work in progress », depuis la genèse jusqu'à la lecture de l'œuvre. Le style est le procès d'une signification, et c'est un argument supplémentaire à toute dichotomie entre fond et forme, entre norme et écart. Le style s'approche comme un rythme, au sens où l'entend H. Meschonnic: l'inscription du sujet et de son historicité dans et par l'énonciation est bien une organisation mouvante, imprédictible et non reproductible de ces données. Enfin, il est porté par la transaction de la lecture, moment de la projection du sujet récepteur du texte. Les réflexions de Benveniste à partir des *Fleurs du mal* croisent ces points névralgiques de la théorisation du style.

---

28 - G. Dessons, *ibid.*, p. 60.

29 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 146-148.

30 - A. Herschberg-Pierrot, *Le style en mouvement, Littérature et art*, 2005, Paris, Belin Sup, Lettres.

De surcroît, l'examen par Benveniste des poèmes de Baudelaire rejoint le cheminement de la conceptualisation du style. On se souvient d'abord de la façon dont il prend en compte l'inconscient. Quand il évoque « la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière, s'y délivre »<sup>31</sup>, il pense forcément au jeu de l'inconscient dans son approche de la « langue » poétique de Baudelaire. Or les théories du style ont eu à affronter cette même question de la mise en œuvre des « ressources expressives » de la langue, et à considérer pareillement le travail de l'inconscient. D'une manière assez comparable, quand Benveniste cherche la « structure profonde de l'univers poétique » de Baudelaire, on sait qu'il cherche à définir « l'originalité de [sa] grammaire poétique »<sup>32</sup>. Or la question de la spécificité de cette « utilisation » du matériau – et « matériau » peut faire penser à l'exécution qui décrit le passage du plan de la langue à celui de la parole – se formule presque à l'identique chez C. Bally, quand il tente justement d'approcher la spécificité d'un discours face à la langue: le caractère « original » se retrouve dans la mention du « spécial » de la transposition. J.-M. Adam commente cette transposition :

[Il] aboutit à la définition du style comme “transposition spéciale de la langue de tous”: “Il est temps de ne plus considérer la langue littéraire comme une chose à part, une sorte de création *ex nihilo*; elle est avant tout une transposition spéciale de la langue de tous; seulement les motifs biologiques et sociaux de cette langue deviennent motifs esthétiques.” (1965 62)<sup>33</sup>

De la même manière, encore, c'est Benveniste<sup>34</sup> qui, quand il réintroduit dans la notion de rythme la disposition d'un ensemble, renvoie aux modalités d'organisation, de configuration, du dire, du discours donc, qui se jouent lors de l'énonciation. S'y voit donc à bon droit l'origine de la spécificité du dire. Or c'est cette organisation que Meschonnic désigne par la notion de rythme – où peut se voir une caractérisation du style.

Le rythme est alors la manifestation de l'empirique dans le discours, qui fait que ce qui arrive aux sujets engagés dans un acte de langage n'est jamais la répétition d'un état antérieur, mais un événement toujours nouveau et singulier;

---

31 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 48.

32 - Baudelaire, 22, f° 67/f° 319.

33 - J.-M. Adam, 1997, *Le style dans la langue: une reconception de la stylistique*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 49 et 50.

34 - « La notion de rythme dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale 1*, 1966, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences humaines », p. 327-335.

c'est pourquoi "son omniprésence, et son mode d'activité, le font échapper à l'intention, à la conscience, au subjectivisme, au délibéré." (p. 137)<sup>35</sup>

Mais là où Benveniste trouve le plus légitimement sa place dans le domaine des réflexions stylistiques, c'est dans le rapport qu'il établit entre linguistique et littérature.

Davantage, la littérature est un observatoire critique pour le linguiste, parce que la littérature remet en question les catégories mises en œuvre pour l'approche du "langage ordinaire".<sup>36</sup>

Quand il écrit que « [L]a poésie est une langue *intérieure* à la langue »<sup>37</sup>, on pense à la « variation ramifiée de la langue » dont parle le philosophe G. Deleuze, à la « langue étrangère » qu'évoque M. Proust.

Dans sa réflexion sur "le problème d'écrire" [*Critique et clinique* (1993)], le philosophe souligne que l'écrivain "met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques" (9). Si, comme le disait Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*: "Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère", c'est parce que l'écriture trace dans la langue "une sorte de langue étrangère, qui n'est pas une autre langue, ni un patois retrouvé, mais *un devenir-autre de la langue*" (Deleuze 1993 : 15 ; je souligne). Deleuze parle plus loin d'une "*variation ramifiée de la langue*" (140) et il ajoute: "Ce n'est plus la syntaxe formelle ou superficielle qui règle les équilibres de la langue, mais une syntaxe qui fait naître la langue étrangère dans la langue, une grammaire du déséquilibre. Mais en ce sens elle est inséparable d'une fin, elle tend vers une limite qui n'est plus elle-même syntaxique ou grammaticale, même quand elle semble encore l'être formellement." (1993 : 141)<sup>38</sup>

Pour Proust et Deleuze, cette différenciation interne à la langue, c'est le style. Aussi, quand Benveniste pense à une remise en question du pouvoir signifiant traditionnel du langage, il se pose certes la question du *quoi*— de ce qui en résulte— mais encore celle du *comment*— de la manière dont cette signifiante se réalise.

---

35 - G. Dessons, 1995, *op. cit.*, p. 251.

36 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 153 et 154.

37 - *Baudelaire*, 12, f° 2/f° 54.

38 - J.-M. Adam, 1997, *op. cit.*, p. 34.



[Benveniste] ne recherche pas seulement à décrire un univers, une vision, [...] mais se pose aussi la question de la *signifiance*, de ce qu'il appelle la "grammaire sémantique (ou poétique?)": il se demande *comment* cette vision s'invente et non plus seulement *quelle* vision? Son questionnement est linguistique, poétique. Pour lui, il n'y a pas d'invention du regard sans invention d'une grammaire, c'est-à-dire d'une langue nouvelle. Il n'y a pas, pour reprendre des expressions de Meschonnic [...], d'invention d'une *forme de vie* qui ne soit en même temps l'invention d'une *forme de langage*: "Baudelaire ne veut pas voir le monde; il veut l'étreindre, / il veut le posséder." (B6, f° 1/f° 6)<sup>39</sup>

Le cheminement théorique de Benveniste emprunte les voies de la stylistique: ses centres d'intérêt, sa manière de les aborder et le principe de ses analyses sont ceux d'une étude du style. Il est redoublé, sur le plan concret, d'une mise en œuvre de cette approche.

*Les similitudes concrètes entre le manuscrit Baudelaire et l'approche stylistique*

G. Dessons donne des exemples de protocoles stylistiques suivis par Benveniste.

80

Une bonne partie des analyses relève en effet de protocoles stylistiques, comme il est affirmé dans ce projet: "Style. Étudier la fonction stylistique du couplement de l'interrogation et de l'interjection" (40). [...]

Également, des termes sont retenus en fonction de leur nature et de leur valeur grammaticales, comme les formes verbales – "participes" (95), "verbes transitifs-actifs avec des sujets inanimés" (92), etc. [...]

L'expressivité des phonèmes signale aussi son origine stylisticienne: "les combinaisons sonores suggèrent la même impression que le sens de ce qu'il dit" (193); [...]

Appartient également aux procédures de l'analyse stylistique le relevé des "schémas syntaxiques" (102) comme les "binômes d'adjectifs" (101), ou "*l'alternative interrogatoire: es-tu ceci ou cela? Qu'importe!*" (295)<sup>40</sup>

... Et d'autres encore: « l'assimilation < des parties > du corps aimé à des parties du monde < à l'inverse de celui qui cherche dans le monde l'image d'un être > »<sup>41</sup>, l'analyse de l'imparfait comme « temps de l'évocation, / de

39 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 163.

40 - G. Dessons, 2012, *op. cit.*, p. 59 et 60.

41 - Baudelaire, 16, f° 3/f° 120.

la surrection du passé en / une présence recréée, du souvenir / revécu.»<sup>42</sup>, l'intérêt porté sur « la structure consonantique »<sup>43</sup>...

Mais pourquoi ni le mot ni même la conceptualisation du style ne s'imposent alors que tant d'aspects des analyses les mettent en œuvre? Benveniste voit-il un autre enjeu et/ou bien délaisse-t-il le terme de style en ce que trop associé avec un point de vue instrumental? Le caractère inachevé compromet l'établissement du degré de parenté entre Benveniste et le champ des études stylistiques: l'état des manuscrits ne permet pas de dire si Benveniste se serait arrêté à cette perspective, ou aurait dépassé cette approche en lui proposant un autre terme, la poétique. Et pourtant, la filiation est incontestable: le manuscrit Baudelaire réalise l'avancée vers le domaine des études stylistiques que promettent ses théories de l'énonciation.

Benveniste [...] emploie [le mot style] – “une des caractéristiques du style de Baudelaire est l'assimilation des parties du corps aimé à des parties du monde” (120); “son style vise à décrire l'intériorité” (193) – faute d'un terme adéquat: “Il faut chez Baudelaire distinguer le code grammatical, qui est le code reçu (jamais il ne semble avoir souffert de cette sujétion), et le code linguistique [ ? terme à trouver ] de la poésie” (53). *Style* apparaît comme un mot vicair pour un terme que Benveniste n'a pas. On peut s'interroger sur cette absence de terme spécifique et se demander si le mot manque parce que l'approche reste de nature stylisticienne ou si l'approche reste stylisticienne parce que la notion de style, avec son archive et son socle double, grammatical et stylistique, masque la visée de la recherche.<sup>44</sup>

Le parcours suivi par Benveniste entre les *Problèmes de linguistique générale* et son manuscrit Baudelaire est, quoi qu'il en soit, une preuve supplémentaire de l'intrication des perspectives linguistique et littéraire. Seules les théories de l'acte d'énonciation développées par Benveniste annulent les risques de perversion du concept de style par celui de norme, et de dévoisement vers une « utilisation ». Benveniste a rendu possibles les études stylistiques car il leur a permis d'approcher avec pertinence leur objet, le style. La subjectivation en jeu dans et par l'acte d'énonciation, par ses facteurs historiques, sociologiques, génériques, notamment, appelle comme nécessaire l'exploration d'une autre manière d'être langue au travers de la sémantique de l'énonciation. La perspective anthropologique de ses analyses de l'écriture des *Fleurs du mal* fait ainsi écho à sa prise

---

42 - Baudelaire, 17, f° 14 / f° 135.

43 - Baudelaire, 17, f° 26 bis / f° 147 bis.

44 - G. Dessons, *ibid.*, p. 59.

en compte du sujet dans l'acte d'énonciation. Son souci de penser la transposition de la langue vers le discours se perpétue dans sa recherche de la spécificité du dire baudelairien. Enfin, le cadre de la communication qui définit l'acte d'énonciation se retrouve dans le rôle qu'il reconnaît au lecteur. Le manuscrit Baudelaire paraît lui-même emprunter les voies de la stylistique. Les recherches de Benveniste, parce qu'elles contribuent à la maturation des études stylistiques, disent ainsi de lui combien il est un père pour la stylistique, aux côtés d'autres théoriciens, dont ceux rencontrés ici.

Et pourtant, il reste délicat d'affirmer pleinement que Benveniste est lui-même un stylisticien, un analyste de style. Son manuscrit Baudelaire a tout du basculement de Benveniste vers le champ stylistique... sauf la reconnaissance de ce statut par ce dernier. Sans doute Benveniste n'y voyait-il justement pas le style, du moins pas le style tel qu'il a été ici envisagé. La conversion stylistique de Benveniste ne peut demeurer qu'une hypothèse aussi provisoire que l'est le texte du manuscrit Baudelaire. Mais cette prudence ne diminue pas l'intérêt de ces feuillets : leur réflexion tisse les liens entre son approche énonciative et la littérature en s'intéressant à la « langue » de Baudelaire, et le statut suspendu de ce texte a cette qualité de souligner combien l'étude d'une écriture est un perpétuel questionnement. Ce sont finalement ces deux raisons qui imposent Benveniste comme un (des) père(s) pour la stylistique : il garde en point de mire son intérêt pour la subjectivité mise en discours, et il tente de l'articuler avec le caractère littéraire identificatoire d'un texte.

## Bibliographie

ADAM J.-M., 1997, *Le style dans la langue: une reconception de la stylistique*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

—, 2002, « Le style dans la langue et dans les textes », *Langue française*, 135, p. 71-94.

—, 2005, *La linguistique textuelle: Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, Cursus.

—, 2012, « Les problèmes du discours poétique selon Benveniste. Un parcours de lecture », in ADAM J.-M., LAPLANTINE C. (dir.), *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue poétique de Baudelaire*, *Semen*, 33, p. 25-54.

BAKTHINE M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel ».

BALLY C., 1926, *Le langage et la vie*, Paris, Payot.

BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines.

- , 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines.
- , 2011, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, — désigné comme « Baudelaire » dans les notes de bas de page.
- COMBE D., 1991, *La pensée et le style*, Paris, Éditions universitaires, Collection Langage.
- DESSONS G., 1993, *Émile Benveniste*, Paris, Bertrand-Lacoste, Collection Références.
- , 1995, « Les enjeux de la manière », *Langages*, 118, p. 56-63.
- , 1995, *Introduction à la poétique. Approche des théories de la littérature*, Paris, Dunod.
- , 2004, *L'art et la manière: art, littérature, langage*, Paris-Genève, Champion-Slatkine (diff.), Collection Bibliothèque de littérature générale et comparée.
- , 2012, « Le Baudelaire de Benveniste entre stylistique et poétique », in ADAM J.-M., LAPLANTINE C. (dir.), *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue poétique de Baudelaire*, *Semen*, 33, p. 55-70.
- GUIRAUD P., KUENTZ P., *La stylistique: lectures*, Paris, Klincksieck, Collection Initiation à la linguistique: lectures, 1970 (autre éd. 1994).
- HERSCHBERG-PIERROT A., 2005, *Le style en mouvement, Littérature et art*, Paris, Belin sup., Lettres.
- LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- , 2012, « “La langue de Baudelaire”, une culturologie », in ADAM J.-M., LAPLANTINE C. (dir.), *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue poétique de Baudelaire*, *Semen*, 33, p. 71-90.
- MESCHONNIC H., 1995, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », *Langages*, 118, p. 31-55.
- SAINT-GÉRAND J.-P., 1995, « Style, apories et impostures », *Littérature*, 118, p. 8-30.



# Preliminaires

grande difficulté - une très grande  
la langue poétique vient de ce  
de la specificité des catégories

## SÉMANTIQUE ET POÉTIQUE

---

propres ont été fait sur la voie  
R. Jakobson (ici préciser)  
- bien voir que les schémas  
en général et qui sont fait  
" ne concernent pas à t  
- la conversion du point



## Rythme et signifiante dans la théorie du langage d'Émile Benveniste

Jean-François Savang

Analysant le *ῥυθμός* grec (*rhuthmos*) depuis l'historicité de ses emplois, Benveniste a ouvert la voie à une théorie de la forme « dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide » faisant du rythme une « "configuration" sans fixité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer »<sup>1</sup>. Meschonnic, à la suite de Benveniste, intégrera cette approche du rythme à l'organisation du mouvement du sujet dans le langage. Cependant, la manière dont l'analyse de *rhuthmos* transformait le sens du rythme ne montrait pas, explicitement, à l'échelle de l'article de Benveniste, l'enjeu d'une conception du rythme continu du langage. Henri Meschonnic, dans *Critique du rythme*, rappelait à cet égard que « Benveniste n'a pas formulé la théorie du rythme que pourtant seul il a rendu possible »<sup>2</sup>. Les notes sur la poétique de Benveniste éclairent ce qui paraissait à l'état d'intuition dans la lecture de Meschonnic, confirmant par là même l'esquisse d'une formulation du continu entre rythme et signifiante dans le langage.

Les notes de Benveniste sur la poétique modifient le rapport strictement linguistique que nous pourrions avoir du système de la langue, en posant la question d'un continu du corps dans l'activité du langage, l'implication du rythme dans l'organisation de la signifiante poétique. Elles font de la poétique une situation critique de l'invention de la théorie linguistique. Par ailleurs, elles confirment, de la part de Benveniste, la recherche d'une théorie du système dont le modèle anthropologique serait dans

---

1 - Émile Benveniste, 1966, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 333. L'ouvrage sera ensuite abrégé en *PLG*.

2 - Henri Meschonnic, 2009, *Critique du rythme: anthropologie historique du langage* [1982], Lagrasse, Verdier poche, p. 29.



l'activité du langage; la recherche d'une théorie de la signifiante et des manières de signifier au-delà de la langue. C'est dans la perspective d'une conception élargie du langage entre signifiante de la langue et émotion que nous analyserons chez Benveniste une théorie du système impliquant non seulement la théorie linguistique, mais aussi une poétique, voire une signifiante artistique.

Les notes sur la poétique participent du *système de discours* que la théorie du langage de Benveniste modèle dans l'ensemble des *PLG*. Ce continu entre linguistique et poétique suppose d'appréhender le langage dans son fonctionnement et détermine la notion de système comme une « anti-origine »<sup>3</sup> de la théorie du langage.

## La signifiante du corps dans le poème

### *L'émotion : une théorie du corps poétique*

La grande force de Benveniste, dans les notes sur la poétique, est d'impliquer le corps dans la théorie du langage. La question du corporel s'y déploie à travers l'émotion dans l'activité poétique. Avec l'émotion, Benveniste nous fait découvrir les enjeux du corps dans le langage. Cette situation est inédite avant les notes sur Baudelaire: Meschonnic, dans son article « Benveniste: sémantique sans sémiotique », rappelle l'absence d'une théorie du corps dans la théorie du langage de Benveniste: « pour le corps, sauf erreur, Benveniste n'en parle pas », dit-il en 1997; et Meschonnic précise, dans la foulée, ce qu'il entend par l'implication du corps dans le langage:

Je dis *le corps*, je veux dire la physique du plaisir ou de la douleur, la physique du sentir et du comprendre, faisant ou ne faisant pas la physique du langage. Et c'est là spécifiquement l'activité de l'art, et l'activité des œuvres. [...] Le problème classique de l'hétérogénéité radicale entre le continu de la vie et le discontinu du langage [...] Problème inclus, mais non *posé*, quand Benveniste dit: "le langage sert à vivre" (II, p. 217). Or ce problème passe par donner du *corps* au langage<sup>4</sup>.

---

3 - Henri Meschonnic, 1975, *Le Signe et le poème*, Paris, Gallimard, p. 209.

4 - Henri Meschonnic, 1997, « Benveniste: sémantique sans sémiotique », *Émile Benveniste vingt ans après*, Colloque de Cerisy sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, Université Paris X-Nanterre, *Lynx*, numéro spécial, p. 314-315.

Pas plus que la « livre de chair »<sup>5</sup> de Meschonnic, la pensée du corps dans les notes de Benveniste ne concerne le corps anatomique. Il s'agit d'interroger plutôt ce qui fait corps dans le langage. C'est du corps dans sa réalisation signifiante; une corporalité intégrée à l'activité du langage et dont les enjeux poétiques suggèrent la formation d'un sujet de l'écriture. Le corps, en effet, n'est jamais corps lui-même qu'à travers son invention dans le langage: d'où le rôle particulier de l'émotion dans la solidarité poétique du corps et du langage comme manifestation du sujet dans l'écriture.

S'interrogeant sur la langue poétique, Benveniste cherche à découvrir, par ses interrogations sur l'interaction du sujet et de la langue dans le poème, ce qui fait l'implication du corps dans le langage. Construisant cette idée, il mentionne que « Toute la poésie lyrique procède du *corps* du poète. / Ce sont ses impressions musculaires, tactiles, olfactives / qui constituent le noyau et le centre *noyau* / vivant de sa poésie. Tout se diffuse sur le monde, / l'anime, l'éclaire, à partir de la personne du poète »<sup>6</sup>. Car dans le poème tout le corps est impliqué dans l'acte de subjectivation; l'invention du sujet prend sa corporalité de la rencontre de la vie et du langage qui se transforment mutuellement. Dans l'analyse poétique de Benveniste, la vie du corps n'est pas séparable de la vie dans le langage. L'émotion suggère une matérialité du sujet, une signifiante extralinguistique indissociable de sa formation dans le langage.

Ce glissement d'une conception psychologique de l'émotion vers une conception sémantique est rendu possible dès lors que l'activité du langage nécessite des modes de signifiante non linguistiques pour se réaliser. L'émotion poétique joue alors un rôle qui précise l'idée de corps dans le langage poétique. Car du corporel, nous n'avons que l'utopie et la métaphore dans le langage, le corps dans l'activité du langage, jamais le corps lui-même.

On pourrait pousser la logique d'une relation nécessaire entre le linguistique et l'extralinguistique en considérant que, d'une certaine façon, c'est le corps qui fait système dans le langage, lorsque l'émotion y est tellement forte qu'elle donne aux mots puissance de sentiment et de vie. L'émotion passant par le langage fait système dans le continu qu'elle

---

5 - « Il n'y a pas dans un poème la livre de chair que réclamait le marchand de Venise » (Henri Meschonnic, 2005, « La voix-poème comme intime extérieur », dans *Au commencement était la voix*, sous la direction de Marie-France Castarède et Gabrielle Konopczynski, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, p. 63.).

6 - Émile Benveniste, 2011, *Baudelaire*, présentation et transcription de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert Lucas, (6, f° 4/f° 4), p. 32.

implique de l'individu et du social. La relation de corps participe de la relation de sens. La signifiante n'est plus seulement linguistique: elle est image-corps dans la matière des mots, provocation du corps dans le mouvement des mots, rythme-système du corps dans le langage. Ainsi, la poésie organiserait le langage différemment de la raison, dans d'autres degrés du sujet et suivant d'autres formes de corporalisation. Pour Benveniste, en effet, l'émotion est la matière première dans le poème, et en fait la matière signifiante: « La poésie est un / langage chargé d'émotion. / C'est l'émotion qui la fait / naître et c'est l'émotion / qu'elle suscite. Tout / doit être défini, évalué, / classifié d'après le critère émotionnel.<sup>7</sup> » L'émotion transcende le langage et, à plus forte raison, le système de la langue dans l'activité du poème. Pour autant, l'inconnu du sujet qu'elle suggère n'est pas un hors-langage. Car le corps n'est pas simplement présence dans le poème, il en est le transformateur. L'ambiguïté de la langue, entre une signifiante interne à la sémiotique et une signifiante du sémantique, montre, dans les notes, cette dynamique du corps, transformant dans la bifurcation ce qui est de l'ordre de la langue au profit du discours: « La < e > langue < discours > poétique est une langue < discours > / d'émotion, elle < il > procède de l'émotion / et tend à la susciter »<sup>8</sup>. Passant de la langue au discours, Benveniste met en avant l'activité du sujet dans le langage, et « l'intenté émotif », c'est-à-dire l'expérience signifiante de l'émotion qui travaille dans le langage et qui contribue à la signifiante discursive dans le poème.

Pour Benveniste, l'émotion, le sujet dans la vie mutuelle du sens et du corps, est la matière du poème et de l'invention des mots dans le langage.

L'émotion est donc émotion de langage; la vie corporalisée dans les affects et dont la formulation tient autant à la signifiante du corps qu'à l'inconnu du langage dans l'expérience affective du sujet. C'est le poème, devenant œuvre, qui constitue le système d'une signifiante particulière de cette empiricité du sujet corps-langage. C'est-à-dire qu'il n'y a de sujet que d'être système et de faire système avec d'autres sujets. Et c'est bien cette pluralité interne qui organise la pensée en langage et qui fait le sujet social. Elle constitue la signifiante de la société comme activité relationnelle du sujet. Cet enjeu dynamique de la relation entre sujets fait système dans tout le langage et implique la question du rythme dans l'articulation entre corps et langage.

---

7 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, (11, f° 1/f° 50), p. 124.

8 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, (15, f° 5/f° 111), p. 246 [(William Carlos Williams, *Paterson*)/Cité dans *Critique* n° 235, déc 1966, p. 1008-9.].

*Le rythme du corps dans le langage*

Les notes sur la poétique introduisent, avec la question de l'émotion dans l'invention du langage poétique, l'implication du corps dans le langage et le questionnement d'une signifiante du rythme – c'est-à-dire de ce qui passe du corps dans le langage et qui constitue une matière du sens et du sujet.

Le caractère dynamique du rythme, tel qu'il est porté par l'interaction du corps et du langage dans l'émotion, joue un rôle dans le glissement de la signifiante du linguistique dans le poétique.

Dans les notes, Benveniste mentionne clairement le rapport entre le langage et le rythme dans l'activité poétique. Partant de la phrase de William Carlos Williams, « la poésie est un langage / chargé d'émotion. Des / mots organisés rythmiquement / », Benveniste établit la relation entre rythme et sémantique: l'émotion organisée en langage suggère ici un caractère spécifique de la subjectivation poétique. L'émotion participe dans le poème d'une forme de corps laquelle, transformée en langage, provoque du corps dans l'écriture, suppose la transformation du corps en rythme dans l'écriture. Précisément, Benveniste déduit du rapport entre langage et rythme l'implication suivante pour la langue poétique: « En effet ce sont là deux critères / essentiels: 1)° organisation rythmique, cadre / formel préalable – 2)° langage chargé / d'émotion – ordre sémantique spécifique »<sup>9</sup>. Le rythme apparaît comme une condition première dans l'invention poétique; il suggère un inconnu du corps dans le langage. Il préside le rapport entre corps et langage que signifie « l'émotion poétique ». La poésie y est appréhendée à la fois dans l'organisation du langage, et dans l'émotion qui n'est plus strictement celle individuelle du poète; l'émotion ressortit à une transsubjectivation du corps dans le poème. La poésie serait alors pleine de l'activité du sujet; non de l'individu-poète, mais d'un quelque chose de la subjectivité qui anime la relation de sujet à sujet. La notion de rythme forme, dans cette relation, une signifiante du corps dans le langage; une manière particulière de faire système dans la relation au langage.

Rappelons à cet effet que c'est le sens que nous donnons à la théorie du corps qui constitue la théorie traditionnelle des systèmes: « la théorie générale des systèmes prend ses racines dans la conception organique de la biologie »<sup>10</sup>. Le sens que nous donnons à la notion de vie et à la signifiante du corps détermine ainsi une théorie de l'organisation et des unités qui font son activité d'ensemble: « on ne trouve les phénomènes de la vie que

---

9 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, « Poésie » (17, f° 17/f° 138), p. 300.

10 - Ludwig von Bertalanffy, 1973, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod, p. 213. Notons au passage que Bertalanffy est biologiste.

dans des entités individuelles appelées organismes. Un organisme est un système c'est-à-dire un ordre dynamique de parties et de processus en interaction mutuelle »<sup>11</sup>. Une théorie organique du corps impliquera la notion de système différemment d'une théorie du corps continu de l'activité du langage.

Repenser la notion de système suppose non seulement de repenser les enjeux signifiants qui déterminent l'activité symbolique, mais aussi de rethéoriser le corps: non pas comme objectivation biologique et comme organisme, mais comme la conception d'une activité corporelle-langagière – autrement dit pour reprendre la formule d'Henri Meschonnic à travers les « échanges corporels-langagiers ».

La manière dont on organise la signifiante du langage a des répercussions sur les systèmes sociaux en général. Ainsi, la conception du système de la langue est-elle à la fois une théorie du langage, une théorie du système; un modèle théorique – non de la société elle-même ou d'un individu-sujet – mais des conditions d'organisation de leur signifiante.

La caractéristique du rythme que propose Benveniste a trait à l'arrangement et à l'organisation. On retrouve en substance, l'idée de la conception du rythme qu'il propose dans l'article sur « La notion linguistique de rythme »; plus précisément, le point de vue démocratien qui fait du rythme un arrangement formel selon une dynamique particulière.

## **Une théorie du système entre linguistique et poétique**

### *L'œuvre-système*

La notion de rythme, au sens de « matière du sens » organisée dans un système corporel-langagier, permet peut-être de pousser un peu plus loin la question du rapport entre écriture poétique et théorie du langage. Le rythme renverrait ici à un mode d'organisation du langage avec le sujet, à une sémantique particulière, qui n'est plus seulement celle de la langue, mais celle de son fonctionnement porté par un discours dans l'activité poétique.

L'écriture poétique se déploierait selon une signifiante du corps dans le discours; non plus dans le « monde » exclusif du sémiotique mais dans celui de son ouverture sémantique. Il constituerait en cela une signifiante particulière, faisant passer le corps du sujet dans le corps du langage, signifiante dont le modèle anthropologique, lié au mouvement dans le temps et dans l'espace, aurait son modèle spécifique dans le « rythme ».

---

11 - Ludwig von Bertalanffy, *Théorie générale des systèmes*, *ibid.*, p. 213.

La signifiante du corps prendrait son activité dans le langage à travers le continu du rythme. La signifiante du corps ferait donc système avec la signifiante de la langue. Elle constituerait l'ouverture du système de la langue à l'empirique d'une sémantique intégrant le corporel comme manière de signifier l'activité de l'extralinguistique dans le linguistique. Dans le discours, en effet, le linguistique passe au second plan de l'activité de signifiante. Et dans le poème, c'est alors l'œuvre qui implique le discours comme système particulier de l'invention mutuelle d'un sujet et d'une historicité. En effet,

L'œuvre est discours, [...] et elle doit donc être étudiée dans son rapport au sujet, comme système, dans son historicité et non comme structure. [...] C'est le sujet qui s'incorpore à l'œuvre, dans le rythme, la prosodie et c'est ce qui la constitue comme système, c'est-à-dire "*une forme fermée sur une vie*" [...] L'œuvre-système est une œuvre vivante capable d'engendrer en elle-même ses propres transformations. C'est pourquoi elle s'ouvre à de nouvelles lectures tout en conservant son unité. [...] L'œuvre est système comme la langue est système, c'est-à-dire que les différences ne sont pas établies par rapport à ce qui est extérieur au système mais au sein de ce système<sup>12</sup>.

L'œuvre est système, pour Véronique Fabbri, dans le sens où elle est l'aventure de son propre fonctionnement. Ce fonctionnement interne entre les éléments qui composent et signifient l'œuvre se poursuit dans le discours, dans l'empiricité d'autres sujets et d'autres types de signifiants.

Nous l'avons évoqué, la notion de « fonctionnement » participe de la dynamique qui fait des œuvres, à l'image de la langue, non pas des structures mais des systèmes; des configurations mouvantes et non des formes fixes. De même une œuvre produit-elle des valeurs et non des unités et constitue-t-elle, en tant que sujet, un arbitraire radical du langage par rapport au monde. Les œuvres, en tant que système, signifient et situent leur expérience dans des systèmes de discours à la fois linguistiques et extralinguistiques.

C'est en effet dans l'historicité du discours d'un sujet comme expérience que les œuvres d'art prennent une valeur systématique; par le sens qu'elles suscitent, mais aussi par la situation dynamique dans laquelle nous les faisons vivre au sein des autres systèmes.

---

12 - Véronique Fabbri, 1997, *La Valeur de l'œuvre d'art*, Paris, L'Harmattan, p. 260-261.

### Assemblage

L'idée d'assemblage occupe une place importante dans la conception du langage poétique de Benveniste. Cette idée est d'autant plus forte, pour une poétique, qu'elle implique la notion de rythme comme configuration mouvante dans le langage, comme dynamique du sens entre les systèmes à unités signifiantes et les systèmes à unités non signifiantes. En référence au rythme de Démocrite, cette idée a une valeur historique particulière dans le discours de Heinz Wismann. Elle fait converger le modèle rythmique d'une dynamique de système et la composition en art.

[...] l'habileté principale de l'« artiste » consiste à agencer. Dans l'*Iliade*, le charpentier est le prototype de cette habileté, puisqu'il agence les planches qui forment la coque d'un navire et empêchent l'eau de passer. Mieux l'agencement est fait, plus le bateau est étanche, pour la plus grande sécurité de ceux qui naviguent. Cette idée peut se traduire par la notion familière de composition. L'art, du terme *arariskô*, c'est-à-dire "adjoindre", est essentiellement composition. Or cette composition comme agencement, lorsqu'elle est habilement réalisée, constitue ce que le grec ancien appelle un cosmos, autrement dit une belle ordonnance. [...] Pour les Grecs, le cosmos n'est rien d'autre que la totalité des phénomènes bien agencés dans le champ de leur visibilité. Aussi chaque œuvre particulière, pourvu qu'elle soit bien agencée, figure-t-elle le cosmos entier. Autrement dit, la totalité cosmique se retrouve dans un élément particulier dont on a réussi la composition<sup>13</sup>...

94

Assembler, adjoindre, organiser ensemble est l'enjeu même de l'art et du caractère particulier d'une œuvre, comme le précise déjà Benveniste dans « La subjectivité dans le langage ». L'œuvre comme ensemble systémique constitue son propre ordre signifiant; l'ensemble de ses unités constitue l'œuvre comme système signifiant. L'œuvre fait système dans le modèle du rythme comme organisation dynamique du sujet dans le langage: « Le rythme est non seulement l'arrangement qui distingue, mais l'arrangement distinctif de ce qui se meut.<sup>14</sup> »

La composition artistique, issue du rapport entre un sujet et l'ordonnement général du monde, s'apparente à un système ouvert: elle suscite l'infini, l'inachèvement, l'inconnu, le continu et la transformation par d'autres sujets. Toute organisation systémique est ainsi transcendée dans l'expérience particulière de l'œuvre, qui n'est plus le poète lui-même, ni le

---

13 - Heinz Wismann, 2012, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, p. 276.

14 - Lucie Bourassa, 1993, *Rythme et sens - des processus rythmiques en poésie contemporaine*, Montréal, Les Éditions Balzac, p. 26.

monde en soi, ni le langage défini par les unités de la langue, mais bien quelque chose qui prend les propriétés d'un système. Les « unités » d'une œuvre n'ont plus pour vocation première d'être signifiantes, mais elles signifient le système particulier qu'elles composent par leur agencement. Ainsi, de même que pour la composition artistique, « La poésie consiste, pour Benveniste, d'abord à assembler des mots »<sup>15</sup>.

Dans les mots assemblés, l'émotion du poète devient émotion de langage dans la relation aux autres sujets, du corps qui passe dans le langage; du corps au sens du sujet, du corps transformant le langage: « Dans le langage poétique, l'émotion est / première, et il faut alors agencer les mots et / les phrases *sans égard à leur fonction sémantique* / ~~qui~~ < pourvu que >, choisis et joints d'une certaine manière, ils / fassent ressentir au lecteur l'émotion. L'art du »<sup>16</sup>.

Le sens est ici secondaire à la mise en langage de l'émotion. Ce qui importe, c'est l'émergence du corps dans le langage; mais ce n'est plus seulement un corps d'écriture. C'est un corps transitoire, un corps d'altérité qui fait le poème toujours différent dans la lecture. C'est le langage systématisé en poème qui constitue l'émotion comme ce qui passe entre les mots et qui en transcende l'arrangement.

La notion d'agencement est donc corollaire aux conditions d'organisation du système pour Benveniste:

Qui dit système dit agencement et convenance des parties en une structure qui transcende et explique ses éléments. Tout y est si *nécessaire* que les modifications de l'ensemble et du détail s'y conditionnent réciproquement. La relativité des valeurs est la meilleure preuve qu'elles dépendent étroitement l'une de l'autre dans la synchronie d'un système toujours menacé, toujours restauré.<sup>17</sup>

La notion d'agencement concerne donc l'écriture poétique dans le continu de la théorie du langage et du système de la langue en particulier.

*La poésie, « langue de sentiment »*

Le problème du passage entre corps et langage reste entier dans la poétique de Benveniste: « En réalité le poète part d'une sensation vive, / d'une perception aiguë, parfois même d'un / schéma vide rempli seulement d'un désir / de rythme [...] instance intérieure qui ne se formule pas encore [...] le

---

15 - Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, (22, f° 42/f° 294), p. 622.

16 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, (22, f° 34/f° 286), p. 606.

17 - Émile Benveniste, « Nature du signe linguistique », *PLG 1, op. cit.*, p. 54.



poète traduit en mots une impulsion qui, individuelle n'est pas verbalisée... »<sup>18</sup>. C'est de faire système dans l'activité du langage qui situe le poème comme une forme-de-vie. L'émotion transformée en mots agit dans le langage. C'est du sujet qui continue, de l'inconnu dans l'altérité du rythme d'autres sujets, faisant système dans le langage, produisant socialement une signifiante théorique transformatrice des enjeux du langage du point de vue du sujet. Par l'ouverture de la linguistique au questionnement poétique, Benveniste suppose de nouvelles déterminations du rapport entre langue et discours.

C'est toute une nouvelle / théorie à constituer ; celle de / la langue de sentiment / distincte de la langue / d'utilité et de communication / sur laquelle est fondée / notre linguistique actuelle.

Dans la langue de sentiment / ce n'est plus le *signe* qui est / l'unité admise.<sup>19</sup>

La poétique implique ici un enjeu problématique de la théorie du langage. Elle n'est plus l'interprétée d'un système de signes, mais système signifiant à son tour d'une organisation du sujet dans la « langue de sentiment ». La langue poétique – la langue de sentiment – constitue en ce sens la question d'un mode de signifier qui n'est pas exclusivement linguistique, mais qu'on ne peut pour autant exclure de la recherche dans une théorie générale de la signifiante. Une des hypothèses qui renforce cet argument tient au fait que le langage – le système de la langue en activité – n'a de sens que de s'extraire de lui-même, y compris dans la perspective d'un métalangage : le langage vit d'avoir un sens dans l'expérience d'un sujet, de se transformer ; il est forme-de-vie, non pas pris en lui-même, mais déterminé dans l'interaction du monde et de la vie d'un sujet.

À l'image de la pensée qui n'est jamais en elle-même mais transformation de la pensée (Meschonnic), la réalité est transitoire dans la vie d'un sujet qui en fait l'expérience dans la relation du corps et du langage. De même, un système ne se définit pas par l'inventaire de ses unités, mais par la signifiante qui les informe depuis les autres systèmes, par la dynamique signifiante entre systèmes : « le système et les pratiques sont en inter-relations dynamiques »<sup>20</sup>. C'est parce que cette *transformation* est la transformation de l'homme qui change dans l'empiricité du langage et que la seule condition de cette transformation passe par le langage, qu'elle est l'implication du rythme comme valeur de ce qui change dans le langage.

---

18 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, (22, p 33/p 285), p. 604.

19 - Émile Benveniste, *Baudelaire, ibid.*, (23, p 32/p 355), p. 746.

20 - Anne Decrosse, 1995, *L'Esprit de société. Vers une anthropologie sociale du sens*, Paris, Mardaga, p. 197.

*Le système de la langue comme modèle des autres systèmes :  
le « modelage sémiotique »*

Les conditions théoriques qui organisent la pensée du système dans les *PLG* prennent une valeur différente avec l'ouverture des enjeux linguistiques à la poétique. Certes, les arts plastiques et la musique sont évoqués dans les *PLG*; mais leur évocation ne permet pas de conclure que, pour Benveniste, l'activité artistique est impliquée dans une théorie du système. La lecture des notes sur Baudelaire met en évidence la dimension poétique déjà en germination dans les Problèmes linguistiques de Benveniste.

En effet, indirectement, le système de la langue continue d'être interrogé dans les notes sur la poétique; la théorie des systèmes y évolue; notamment, par le fait de considérer le langage comme une activité liée à l'homme réellement en train de parler et, donc, s'inventant dans une dynamique systématique d'ensemble, toujours ouverte au devenir et à l'expérience historique. J'insiste sur le fait qu'il s'agit moins d'une théorie du système, que d'une théorie des rapports entre systèmes; c'est ce qui participe, je crois, à la perspective d'une métalinguistique basée sur l'ouverture du sémiotique par le sémantique.

À cet égard, la théorie métalinguistique de Benveniste nous fournit dans les *PLG* une théorie du système qui ne s'applique pas seulement au modèle sémiotique de la langue mais qui a aussi des conséquences sur la conception des systèmes sociaux et dans une théorie générale des rapports entre systèmes.

*Le système de la langue*

Ce qu'on appelle depuis Saussure le « système de la langue » est en réalité un ensemble de systèmes. La langue n'étant saisissable que dans la dynamique du discours qui l'actualise, elle ne peut être, dans sa théorie, que prise elle-même dans les relations transformatrices d'autres systèmes et d'autres discours. Le continu entre les systèmes s'organise dans la manière dont les systèmes signifient les uns par rapport aux autres; d'où la situation particulière du système de la langue par rapport aux autres systèmes et l'hypothèse qu'il pourrait y avoir, dans une théorie de la signifiante du continu entre systèmes, un système de discours, des œuvres-systèmes, un rythme-système.

Le système de la langue se déploie selon différentes modalités sémiologiques, selon différents systèmes de relations et d'organisations; il est lié à l'activité d'un sujet: « D'abord nous parlons: c'est un premier système. Nous lisons et nous écrivons: c'est un système distinct,

graphique »<sup>21</sup>. Si le premier système est celui de la parole portée par un sujet, la langue, dans sa détermination élémentaire, est à la fois relationnelle et empirique. La parole, le corps, le sujet passent aussi dans l'écriture ; car la langue est engendrée par la parole. Sans doute faudrait-il distinguer le corps dans la parole du corps dans l'écriture, le continu des transformations du corps entre parole et écriture. Que la langue serve d'abord à vivre est une condition de l'implication du corps dans le langage et du continu de la parole dans l'écriture : c'est dans la relation de système que corps et langage impliquent la parole ; que la société prend une valeur empirique et historique dans l'écriture.

La langue comme système ne peut se définir seulement comme système clos ; elle doit être aussi un système ouvert, apte à perdre sa spécificité sémiotique, au profit d'autres niveaux de valeur dans d'autres systèmes.

Les systèmes ne sont pas des univers clos, isolés les uns des autres. La relation entre eux se fait par génération : un système générateur, un système généré. C'est d'un rapport de dérivation qu'il s'agit. *A priori* c'est le système à champ étroit qui dérive du système à champ large. De l'écriture de la langue dérivent l'écriture musicale [...] et l'écriture chorégraphique.<sup>22</sup>

Du système de discours, pourrait-on ajouter, découle le système de la langue.

En tant que point de vue systémique particulier, la langue prend son activité dans le fonctionnement d'autres systèmes : « la langue est un système où rien ne signifie en soi et par vocation naturelle, mais où tout signifie en fonction de l'ensemble ; [...] Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre »<sup>23</sup>. La relation entre les unités d'un même système ne peut en effet être déterminée par le système lui-même. Il y a un niveau supérieur du système qui fait que chaque unité n'est plus une unité mais une relation, un continu, une activité, un rythme. Autrement dit la langue se définit dans la transcendance de son propre système, lui-même organisé dans le rapport à d'autres systèmes. Il y a une fonction organisatrice de la pensée qui passe par l'organisation du langage comme système.

Ainsi, la langue est « organisée » ou encore « informée » ou encore « reçue », « dynamique de système puisque la langue est structure

---

21 - Émile Benveniste, 2012, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, édition publiée par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, EHESS, Gallimard/Seuil, p. 61.

22 - Émile Benveniste, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969, ibid.*, p. 75.

23 - Émile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *PLG 1, op. cit.*, p. 23.

socialisée »<sup>24</sup>: ce qui veut dire que chaque unité de la langue signifie, avant tout, dans sa relation à l'ensemble; c'est-à-dire en tant que dynamique particulière d'unités signifiantes qui ne prennent leur valeur qu'avec l'ensemble qu'elles constituent.

*De la signifiante de la langue à la signifiante du discours*

La signifiante de la langue agit dans l'ensemble des systèmes de discours qui organisent la société. « La nature essentielle de la langue, qui commande toutes les fonctions qu'elle peut assumer, est sa nature *signifiante*. Elle est *informée de signifiante*, même considérée en dehors de tout emploi, de toute utilisation particulière ou générale »<sup>25</sup>. La langue est informée de signifiante parce que son invention est déjà dans le discours; elle appartient déjà au monde, parce que, pour chacun, elle implique l'activité du sens, une capacité à donner un sens. La capacité de signifiante de la langue contamine ainsi les autres systèmes à travers l'activité du discours.

La signifiante est le sens en transformation, la forme-sens dans le mouvement d'un discours porté par un sujet. Elle n'est pas la production de la langue mais l'activité du signifiant portée par un sujet réellement en train de parler. C'est un « faire » du sens, une activité. Nous ne sommes plus avec la signifiante dans la référence lexicale, mais dans « une sémantique spécifique; distincte du sens lexical, et qu'il [Meschonnic] appelle la signifiante: c'est-à-dire les valeurs propres à un discours et à un seul. La signifiante c'est la manière de signifier dans le continu. [...] C'est pourquoi, en prenant le terme "signifiant" comme participe présent du verbe "signifier", Meschonnic avance que le rythme annule le rôle ancillaire du signifiant, car il n'y a que des signifiants et de la signifiante – c'est-à-dire une signification produite par les signifiants – et il n'y a plus de signifiés. »<sup>26</sup> Dans le régime de la signifiante, la forme n'est plus séparée du sens. Sortie de l'organisation du signe, la dynamique du signifié et du signifiant n'est plus lue d'un point de vue sémiotique mais dans l'activité sémantique dont Benveniste met en évidence qu'elle s'inscrit d'abord comme enjeu d'un rapport.

Découle de la transformation de la signifiante dans le discours la conséquence suivante pour une théorie du système: ce n'est pas le signe

---

24 - Émile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », *PLG 1*, *ibid.*, p. 64.

25 - Émile Benveniste, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, [première leçon], *op. cit.*, p. 60.

26 - Marcella Leopizzi, 2009, *Parler poème: Henri Meschonnic dans sa voix*, Fasano (Italia) Schena Editore, p. 27.

lui-même que nous donne l'organisation sémiotique mais la « relation de signe ». C'est une distinction importante par rapport à la sémiotique de Peirce<sup>27</sup> dans la mesure où, dit Benveniste, « l'édifice sémiotique que construit Peirce ne peut s'inclure lui-même dans sa définition. [...] Il faut donc que tout signe soit pris et compris dans un SYSTÈME de signes. Là est la condition de la SIGNIFIANCE<sup>28</sup> ». C'est la notion de système qui autorise la notion de signifiante et non la notion de signe prise en elle-même. La signifiante sémiologique doit en effet avoir une dynamique qui fasse sa capacité de signifier, c'est-à-dire sa capacité de passer du plan de la langue au plan du discours, et de constituer une dynamique signifiante propre à l'activité du langage.

La théorie de la relation entre systèmes, développée depuis les *PLG*, suppose donc les deux points suivants: 1 – en tant que système, la langue prend sa valeur dans la signifiante du discours; 2 – ce sont les relations entre signes qui constituent le système de la langue et le modèle des relations sémiologiques dans leur ensemble. Un troisième point contribue à établir l'ouverture d'une linguistique à une poétique des systèmes: 3 – la relation d'interprétance, informée de la signifiante de la langue, organise la relation entre systèmes.

Il y aurait alors un statut sémiologique non pas des systèmes appréhendés comme structure, mais de la relation qui les organise; un modelage sémiotique de la langue sur les autres systèmes. En effet, la notion d'interprétance suppose non pas une sémiotique généralisée des représentations sociales mais une relation sémiologique conférant aux autres systèmes la capacité d'avoir une signifiante, c'est-à-dire « la qualité de systèmes signifiants en les informant de la relation de signe »<sup>29</sup>. C'est parce que nous interprétons des relations et non des unités ou des choses individuelles que d'une part nous ne parlons pas la langue mais disons des choses, et que, d'autre part, les enjeux de la langue qui se posent en rapport au monde extralinguistique sont encore des enjeux du langage.

*La valeur :*  
*une théorie de l'unité co-systémique (petit détour par Saussure)*

La notion de valeur désigne le rapport entre les unités d'un même système. Comme pour Benveniste, elle suppose déjà, chez Saussure, une conception dynamique de la langue. Cette dynamique intègre la notion de temps comme

---

27 - Charles Sanders Peirce, 1931-1935, *Collected Papers*, Harvard University Press.

28 - Émile Benveniste, « Sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale 2 (PLG 2)*, Paris, Tel, Gallimard, p. 45.

29 - Émile Benveniste, 1974, « Sémiologie de la langue », *PLG 2, op. cit.*, p. 62.

un enjeu intrinsèque à la situation de la langue et à son organisation. Dans les *Écrits*, la langue est clairement rapprochée par Saussure de la conception héraclitienne de mouvement: « Il n'y a pas d'immobilité absolue. Ce qui est absolu, c'est le principe de la langue dans le temps [...] même dans la plus tranquille des périodes, on ne verra jamais que le fleuve de la langue soit identique [...] »<sup>30</sup>. René Amacker, dans « Saussure "héraclitien"... » identifie cette mobilité du système de la langue non seulement au niveau du système mais aussi au niveau des unités qui la composent: « L'objet qui sert de signe n'est jamais "le même" deux fois<sup>31</sup> ». La notion d'unité disparaît dans l'activité du système de la langue au profit de la notion dynamique de « valeur ». La valeur est déterminée dans le dédoublement de la signifiante entre une forme échangeable et la relation différentielle avec d'autres valeurs. La notion de valeur permettrait ainsi, à la différence de la notion d'unité, d'inscrire la relation de système au cœur de chaque terme, chaque terme, dans sa plasticité co-systématique ouvrant alors sa valeur à la transformation d'autres systèmes. Il y a, dans la référence de Saussure à Héraclite, la construction d'une situation qui pousse à réinterpréter la notion de sens à l'appui de la notion de valeur.

À cette enseigne, comme le montre l'organisation d'un poème, les mots ne sont plus eux-mêmes. Il y a une activité des mots qui fait qu'on n'a plus affaire aux mots dans la situation du sens. Les mots sont transformés en valeur; de telle sorte que l'œuvre poétique n'est pas composée d'unités linguistiques mais de leur relation différentielle. Les mots sont devenus autre chose pris dans l'expérience du sujet poétique. Chaque mot devient un ensemble signifiant, un système de l'expérience poétique du sujet.

Les mots renvoient à une composition unique qui constitue la signifiante particulière de l'œuvre. Ce n'est plus du sens dont il s'agit ici mais de signifiante. Ce n'est pas du son non plus: car « il n'y a pas de son dans le langage comme système »<sup>32</sup>. Les notes sur la poétique font donc évoluer la conception de la signifiante propre à la théorie du langage de Benveniste: elles suggèrent un nouveau rapport entre système et unité.

La grande nouveauté de Benveniste, *ici*, est d'oser dissocier *unité et signe*. La proposition: « Le signe est nécessairement une unité, mais l'unité peut n'être pas

---

30 - Ferdinand de Saussure, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Seuil, p. 311.

31 - Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, (N 10,1 = 3297) dans René Amacker, 1995, « Saussure "héraclitien" : épistémologie constructiviste et réflexivité de la théorie linguistique », *Revue Lynx* [en ligne], n° 7, <http://linx.revues.org/1122>; DOI: 10.4000/linx.1122.

32 - Henri Meschonnic, *Le Signe et le poème*, *op. cit.*, p. 214.

un signe” est capitale pour les “expressions artistiques”. *Si l’œuvre* tout entière est l’unité, pour la poétique, l’unité n’est pas un signe, et l’œuvre n’est pas faite de signes. Une œuvre de langage est pleine de mots, mais ce n’est pas les mots qui font l’œuvre, c’est l’œuvre qui fait ce qu’on attribue ensuite aux mots. Ce n’est pas en tant qu’elle est composée de signes qu’elle est une œuvre. Ce que déjà Humboldt disait du discours en général, que les mots ne le précèdent pas mais qu’ils en procèdent, est d’autant plus vrai d’une œuvre de langage, comme système de discours.<sup>33</sup>

La langue n’est pas un système indépendant des sujets qui s’y subjectivisent. Elle se réalise dans le discours; cependant, si la « phrase » constitue l’unité systémique du discours, qu’en est-il d’une signifiante des œuvres? C’est en ce sens, à la suite des travaux de Benveniste, que Meschonnic proposera d’identifier l’activité du rythme et du sujet comme « système de discours »<sup>34</sup> et de mettre en perspective une activité signifiante des œuvres.

## Poétique du système

### *Signifiante de la langue et signifiante de l’art*

102

La signifiante du discours déborde nécessairement la signifiante de la langue; elle implique des enjeux extralinguistiques dans l’activité du langage, l’implication d’une subjectivité dans l’invention du sens, avec toute l’incertitude inhérente à la relation à d’autres sujets. Les poèmes nous interrogent sur ce qui passe du sujet dans le langage. L’émotion, par exemple, à condition de n’être pas seulement une psychologie de l’individu, pourrait suggérer une matérialité du sujet dans le langage. De même, la non-coïncidence de la langue et de la société suppose l’implication de la

---

33 - Henri Meschonnic, « Benveniste: sémantique sans sémiotique », *Émile Benveniste vingt ans après, op. cit.*, p. 311.

34 - « Le discours premier commence, il me semble, chez Humboldt. En particulier dans *La Tâche de l’historien*, en 1821, par le lien qu’il fait entre la notion de *Zusammenhang* (qui équivaut pratiquement, et morphologiquement aussi, à celle de *sys-tème*, le “système des événements du monde”), et les notions d’*Individuum* et d’*Individualität*, et dans l’*Introduction à l’œuvre dans le Kavi*, aux chapitres IX et X, comme le montre, entre autres, la formulation *wir haben es historisch nur immer mit dem wirklich sprechenden Menschen zu thun* – “Historiquement, nous n’avons jamais affaire qu’avec l’homme réellement en train de parler” (*Humboldt Werke*, Band 3, p. 415, 1963.) » Henri Meschonnic, 2012, *Langage, histoire, une même théorie*, Lagrasse, Verdier, p. 70.

vie dans la transformation du langage, une poétique du sujet, au sens où le sujet ferait système dans le langage : comme vie d'un sujet individuel, mais aussi comme relation vivante dans la pluralité des sujets, s'agissant d'une subjectivation partagée contribuant à l'invention et à la transformation d'autres sujets.

Le problème d'une signifiance de l'art – une signifiance de la subjectivation corporelle dans le langage – pose, à sa manière, la question de l'extralinguistique dans le langage. Signifiance artistique ou poétique ? Nous n'en débattons pas ici ; disons qu'il s'agit d'une plasticité de la subjectivité dans le langage, de l'implication d'une « forme-sujet » dans une « forme-sens » (Meschonnic).

La composition artistique prend une signifiance propre au système du sujet qui l'organise. Cependant, si l'enjeu de la notion de système persiste pour caractériser une œuvre, celui des unités y est plus diffus. Dans un poème, les unités signifiantes de la langue perdent leur valeur taxinomique au profit de la transsubjectivation de leur valeur dans les rapports discursifs de sujet à sujet. Comme le précise Benveniste, « les relations signifiantes du "langage artistique" sont à découvrir à L'INTÉRIEUR d'une composition. L'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière, où l'artiste instaure librement des oppositions et des valeurs dont il joue en toute souveraineté.<sup>35</sup> » Partant de la signifiance artistique – ou encore poétique –, Benveniste propose une signifiance différente de celle de la langue ou du discours. Il nous introduit à un autre niveau d'organisation du sens. D'où la conception d'une sémantique de la subjectivation artistique et poétique dont Meschonnic trace les grandes lignes et dont Benveniste donne les propriétés problématiques suivantes :

On peut donc distinguer les systèmes où la signifiance est imprimée par l'auteur à l'œuvre et les systèmes où la signifiance est exprimée par les éléments premiers à l'état isolé, indépendamment des liaisons qu'ils peuvent contracter. Dans les premiers la signifiance se dégage des relations qui organisent un monde clos, dans les seconds elle est inhérente aux signes eux-mêmes. La signifiance de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution. La signifiance de la langue, au contraire, est la signifiance même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là, de toute culture.<sup>36</sup>

---

35 - Émile Benveniste, « Sémiologie de la langue », *PLG 2, op. cit.*, p. 59.

36 - Émile Benveniste, « Sémiologie de la langue », *ibid.*, p. 59-60.



Chaque œuvre est donc le produit d'une subjectivation particulière et constitue un système particulier déterminé par l'ensemble des relations qui la composent. Il s'agit d'un système ouvert, dépourvu d'unités données, qui prendrait sa valeur signifiante dans la relation au système de discours, lui-même constitué à l'intérieur de l'activité réciproque du sujet et du langage. C'est la relation au système de discours qui permet de découvrir une poétique des œuvres, une signifiante particulière, constituant un « rythme système » (Meschonnic) propre à la subjectivation artistique. Cette relation suggère l'invention du langage autrement que comme système de signes, selon un système du sujet – corporel, rythmique – signifiant l'activité extralinguistique dans le langage :

Dans les arts de la figuration (peinture, dessin, sculpture) à images fixes ou mobiles, c'est l'existence même d'unités qui devient matière à discussion. [...] c'est finalement dans la composition seule qu'elles s'organisent et prennent, techniquement parlant, une "signification" ; par la sélection et l'arrangement. L'artiste crée ainsi sa propre sémiotique : il institue ses oppositions en traits qu'il rend lui-même signifiants dans leur ordre. Il ne reçoit donc pas un répertoire de signes, reconnus tels, et il n'en établit pas un.<sup>37</sup>

104

Le système de la langue, comme les autres systèmes, se définit par les relations qu'il institue. Le statut particulier de la langue composée de signes, par rapport aux autres systèmes, fait que la relation générale entre les systèmes est d'abord sémiologique. Pour autant, ce ne sont pas des signes que nous interprétons dans une œuvre d'art. De même, on ne lit pas des signes linguistiques dans un poème mais une matérialité particulière du langage avec le sujet, on lit un mélange de corps et de subjectivation, une signifiante rythmique.

Il n'y a donc pas de signe dans le système d'une œuvre d'art ; comme il n'y a pas de signe au plan sémantique de l'invention d'un sujet dans un système de discours – nous ne parlons pas la langue et encore moins des signes – il n'y pas de signes non plus dans l'organisation de la signifiante poétique. Il n'y a pas de signes, parce que nous ne sommes pas, avec l'écriture-lecture poétique, dans le rapport au sens des mots seuls ; parce que le sens issu de la signifiante du poème fait lui-même système et que c'est alors le poème qui informe la relation de sens. Lisant les signes dans un poème, nous perdons la spécificité des conditions subjectives, rythmiques et corporelles qui l'organise en matière de langage.

---

37 - Émile Benveniste, « Sémiologie de la langue », *ibid.*, p. 58.

*Le poème sans signe*

Benveniste a montré qu'il n'y a pas d'unité *signifiante* dans les arts plastiques. Cependant, si l'on pousse la logique plus loin, comme le propose Meschonnic, il n'y aurait pas d'unité déterminée organisant des œuvres d'art; donc pas de sémiotique<sup>38</sup>. Il n'y aurait pas de sémiotique des arts, parce que l'expérience que nous faisons d'une composition artistique n'est pas déterminée par des unités-signes. Les œuvres d'art font système autrement: dans le rapport à la signifiante de leur arrangement, donnée par un sujet, dans la dynamique de leur agencement; non pas en tant que forme, mais comme configuration rythmique, c'est-à-dire signifiante.

L'œuvre d'art est œuvre-système. Elle ouvre le sens à l'inconnu et déborde sa propre organisation signifiante. La question de son unité est problématique; à ce titre, elle se pose comme enjeu critique de la notion de système: si une œuvre d'art constitue un système, elle n'est ni réductible à un objet ni à l'intention d'un auteur ou à l'interprétation d'un public. C'est l'ensemble des relations qu'une œuvre constitue qui la fait activité d'un système; ce qu'elle invente socialement en transformant l'expérience en histoire. Les œuvres constituent elles-mêmes des unités à condition de s'inscrire dans une dynamique signifiante de leur invention dans le monde. Il n'y a pas d'unité donnée dans une œuvre qu'elle soit musicale, plastique ou encore poétique. Parce que l'unité d'une œuvre est vécue entièrement, non comme figure mais comme expérience, par l'invention de son mouvement et de sa configuration dans le discours comme empiricité d'un sujet. Là encore, c'est de la relation entre systèmes que découlent les unités d'un système particulier en tant qu'œuvre. L'unité seule n'a pas de sens; à l'instar du signe dans un système sémiotique. Même instituée comme mot dans le dictionnaire, une unité ne prend sa valeur que dans la relation avec d'autres systèmes, lexicologiques, discursifs, historiques, littéraires, culturels, etc. C'est la relation entre les unités qui institue les unités les unes par rapport aux autres comme système.

Benveniste fait référence à cette conception du système dans les *PLG* comme dans les notes manuscrites: « pas de signe isolé » ou encore « Tout est dans la jonction ». Tout se passe selon une « syntag-/matique particulière » et des « relations signifiantes », comme il le rappelle à propos de l'objet d'étude du linguiste. L'ensemble théorique se joue surtout, non dans la division du sens en unité linguistique, car ce ne sont pas les mots d'un langage ordinaire qui motivent la recherche dans les notes de Benveniste, mais le poème dans l'unité problématique qu'il constitue de la pensée du

---

38 - Henri Meschonnic, *Critique du rythme* [1982], *op. cit.*, p. 76.

linguiste. Car, « en poésie l'ensemble prime et détermine l'unité »<sup>39</sup> et c'est en cela que le poème constitue un système à part entière, donnant aux unités de la langue un sens qui n'appartient qu'au poème tel qu'il se cherche dans la relation symbolique au corps entre valeur individuelle et collective. Ceci vaut pour la poésie, parce que la poésie est – rappelle Henri Meschonnic – l'implication maximale d'un sujet dans le langage: elle « porte le *je* à la systématicité d'un discours »<sup>40</sup>. Le sujet ne peut se découper en unités signifiantes. On n'est pas sujet partiellement; chacun, dans l'activité de la pensée, est sujet de sa pensée dans le langage entièrement.

Ce que nous pouvons avancer ici, c'est que le poète ne travaille ni avec des unités ni avec des signes isolés, mais dans des rapports de systèmes: les valeurs signifiantes de la langue prennent alors une signification particulière propre à l'expérience et à l'imagination du poète. Néanmoins, dans l'expérience du poème, le poète ne s'expatrie pas du langage. Qu'il s'agisse de la forme ou du sens pris indépendamment ou ensemble, ce n'est pas la langue qui nous émeut. C'est la relation qu'elle permet entre une subjectivation du corps dans le langage et l'expérience d'un autre sujet, c'est-à-dire, différenciellement, ce que le poème implique d'un système de sujet comme signification poétique. En effet, lorsqu'un poème fait expérience pour d'autres sujets dans le langage, il joue de l'ensemble des systèmes qui contribuent à l'organisation de sa signification: non pas dans la langue elle-même, mais dans la relation d'interprétation que la langue constitue de l'ensemble des relations à travers lesquelles le poème s'institue individuellement et socialement.

106

### *Signification du rythme*

La notion de rythme associée au poétique n'est pas étrangère à la reproblématisation de la signification de la langue entre sémiotique et sémantique. C'est ce que Meschonnic met en évidence chez Benveniste:

Benveniste n'est pas structuraliste. Mais il n'est pas pour autant dans le psychologisme littéraire traditionnel, puisqu'il pose que l'œuvre d'art est du *sémantique sans sémiotique*. Par quoi, *sans le savoir*, Benveniste met l'œuvre dans le continu du rythme héraclitéen, "configuration particulière du mouvant" (I, p. 333). Alors que nulle part, dans les textes que nous connaissons de lui, il ne met en rapport, pour la poétique, son article sur le rythme et l'œuvre, sémantique sans sémiotique. La situation de Benveniste a ici un double intérêt:

---

39 - Émile Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, « Poésie », 20<sup>e</sup> P<sup>o</sup> 4/P<sup>o</sup> 198, p. 428.

40 - Henri Meschonnic, *Critique du rythme* [1982], *op. cit.*, p. 90.

partant de l'œuvre d'art particulière, elle implique une critique de la vulgate structuraliste et une critique de la vulgate sémiotique, dont elle montre l'alliance et les limites.<sup>41</sup>

Benveniste faisait-il de la poétique du rythme sans le savoir? Les notes sur la poétique, en tout cas, montrent que Benveniste était partiellement conscient de l'enjeu d'un continu entre la notion de rythme et une sémantique sans sémiotique de l'œuvre poétique. C'est en ce sens que l'archéologie du rythme menée par Benveniste joue un rôle en contrepoint de sa théorie du langage. Les notes manuscrites ouvrent ainsi la perspective d'une poétique du sujet: une poétique du corps dans le langage comme mode de signifiante rythmique du sujet. Le système de la langue contamine ainsi tout ce à quoi nous donnons sens en octroyant à d'autres systèmes une capacité particulière de signifiante.

Les rapports de systèmes entre unités de classes différentes rappellent la nécessité de reconnaître la langue selon la rythmique d'un mouvement anthropologique propre à l'invention du rapport entre langage et sujet, entre représentation et problématisation du sens.

Le rythme auquel nous faisons référence n'est pas linguistique. Il suppose néanmoins une valeur organisatrice du langage et de la relation linguistique portée par l'expérience d'un sujet. Il renvoie à l'extralinguistique dans la relation du sujet et du langage qui fait système dans le discours. Ce n'est pas un simple « ordre du mouvement » mais l'implication du mouvement dans toute situation formelle du langage. La notion de configuration rythmique comme « ordre *dans* le mouvement » et non plus comme « ordre *du* mouvement », au sens platonicien, fait donc le mouvement premier par rapport à l'ordre; l'enjeu d'une rethéorisation de la notion de système. Ainsi ce qui détermine la réalité, c'est le mouvement au sens des manières particulières de fluer, de former, d'agencer, de composer.

J'ai essayé de mettre en évidence l'activité du « rythme » comme configuration du mouvement dans le langage. Travaillant à la configuration même de l'activité du langage, le rythme serait alors « matière de sens », corporalisation de l'activité du langage dans la vie d'un sujet. Difficile à définir, en tout état de cause, le rythme se découvre dans l'interaction du mouvement et de la forme, comme fonctionnement.

À cet égard, le rythme du langage constitue un mode de signifiante spécifique: il implique l'ensemble des rapports entre systèmes depuis le

---

41 - Henri Meschonnic, « Benveniste, une sémantique sans sémiotique », *Émile Benveniste vingt ans après, op. cit.*, p. 317.

modèle du langage comme système signifiant. Il suppose, pour signifier, un rapport d'interprétation entre systèmes, le caractère dynamique des unités qui composent ces systèmes, la capacité pour un système de signifier dans l'ouverture d'autres systèmes. C'est de l'ensemble que se configure le sens, comme forme nécessairement ouverte à l'empiricité et à l'historicité d'un sujet dans le langage. Quelles que soient les *unités* en jeu, elles sont le produit de relations entre systèmes et non des éléments endogènes à tel ou tel système. Ainsi, le système de la langue prend une valeur empirique dans le système du discours et nécessite pour se réaliser quelque chose qui est peut-être un système du sujet. Si « le rythme comme mouvement de la parole, mouvement du sujet dans son langage, est l'empirique même »<sup>42</sup>, comment analyser l'activité mutuelle de la linguistique et de la subjectivité? Est-ce une empiricité du langage dont la linguistique aurait à s'occuper au-delà de l'étude de la langue? La notion de rythme trouble certainement les limites traditionnelles de l'étude du langage.

Comme dans le rapport entre sujet et société, il y a aussi de l'inconnu, de la relativité, et de la non-coïncidence dans les rapports entre systèmes. La notion de système n'est pas discontinuée d'une poétique de la pensée ni des problèmes posés par la subjectivité. Aussi, n'est-il pas anodin qu'avec la *relation d'engendrement*, Benveniste pose la *relation d'homologie* entre systèmes à partir des « correspondances » de Baudelaire; continuité du corps et de l'esprit qu'il empruntait lui-même aux correspondances entre les organes du corps et les qualités morales suggérées par Swedenborg.

108

Par le statut qu'elle constitue de la langue à l'égard des autres systèmes, la *relation d'interprétance* questionne l'implication du modèle du rythme dans l'organisation du langage. Le rapport entre système interprété et système interprétant suppose des conditions non linguistiques à l'invention du sens. L'implication de signifiants « extralinguistiques » serait ainsi nécessaire à l'actualisation de la langue. Une telle implication ne serait pas un hors-langage si l'on s'en tient au fait que, pour Benveniste, « les systèmes sémiotiques autres que la langue ne *se suffisent pas* à eux-mêmes et ont tous besoin de la verbalisation, pour cette raison que seul est signifiant ce qui est dénommé par le langage »<sup>43</sup>. L'extralinguistique est encore enjeu de langage.

En définitive, se pose, avec la théorie du langage, la question des organisations telles qu'elles sont suggérées par la réactualisation de la notion de rythme dans le discours, avec Benveniste. Renouvelant la notion

---

42 - Henri Meschonnic, « Qu'entendez-vous par oralité? », dans *Langue française*, n° 56, 1982, p. 20.

43 - Émile Benveniste, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, « Leçon 5 du 13 janvier 1969 », *ibid.*, p. 77.

de système dans le modèle du langage, le rythme de la subjectivation dans le langage appelle en effet la situation critique des stratégies *parcellisantes* du sujet, du langage et du social; une poétique critique des enjeux de l'organisation de la valeur dans les discours économique-politiques.

## Bibliographie

AMACKER R., 1995, « Saussure “héraclitéen” : épistémologie constructiviste et réflexivité de la théorie linguistique », *Revue Lynx*, n° 7. <http://linx.revues.org/1122>; DOI: 10.4000/linx.1122.

BENVENISTE É., 1966, « Catégories de pensée et catégories de langue », *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Tel, Gallimard.

—, 1966, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Tel, Gallimard.

—, 1974, « Sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Tel, Gallimard.

—, *Baudelaire*, 2011, présentation et transcription de Laplantine C., Limoges, Lambert Lucas.

—, *Dernières leçons, Collège de France 1968 et 1969*, 2012, édition publiée par COQUET J.-C. et FENOGLIO I., EHESS, Gallimard/Seuil.

BERTALANFFY L. von, 1973, *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod.

BOURASSA L., 1993, *Rythme et sens – des processus rythmiques en poésie contemporaine*, Montréal, Les éditions Balzac.

DECROSSE A., 1995, *L'Esprit de société. Vers une anthropologie sociale du sens*, Paris, Mardaga.

FABBRI V., 1997, *La Valeur de l'œuvre d'art*, Paris, L'Harmattan.

LEOPIZZI M., 2009, *Parler poème: Henri Meschonnic dans sa voix*, Fasano (Italia) Schena Editore.

MESCHONNIC H., 1975, *Le Signe et le poème*, Paris, Gallimard.

—, 1982, « Qu'entendez-vous par oralité? », dans *Langue française*, n° 56.

—, 1985, *Les États de la poétique*, Paris, PUF.

—, 1997, « Benveniste: sémantique sans sémiotique », *Émile Benveniste vingt ans après*, Colloque de Cerisy sous la direction de NORMAND C. et ARRIVÉ M., Université Paris X-Nanterre, *Lynx*, numéro spécial.

—, 2005, « La voix-poème comme intime extérieur », dans *Au commencement était la voix*, sous la direction de CASTARÈDE M.-F. et KONOPCZYNSKI G., Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès.

—, 2009, *Critique du rythme: anthropologie historique du langage* [1982], Lagrasse, Verdier poche.

—, 2012, *Langage, histoire une même théorie*, Lagrasse, Verdier.

PEIRCE C. S., 1931-1935, *Collected Papers*, Harvard University Press.

SAUSSURE F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Seuil.

WISMANN H., 2010, *Les Avatars du vide – Démocrite et les fondements de l'atomisme*, Paris, Éditions Hermann.

—, 2012, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel.

## **D'un mode de signifiante sémantique pathémique-iconique fréquent en poésie à un mode d'énonciation subjectif-empathique**

**Alain Rabatel**

L'initiative heureuse de Chloé Laplantine et des éditions Lambert-Lucas de publier les notes de Benveniste sur Baudelaire<sup>1</sup> est en soi importante pour la connaissance de l'œuvre de Benveniste, pour celle de sa réflexion sur l'objet littérature, et, sans doute davantage encore, pour la saisie de maillons manquants relativement aux modes de signifiante, qui à la fois éclairent, et en tout cas complexifient l'opposition entre le sémiotique et le sémantique – en quoi ces notes soulèvent des questions de premier plan pour la linguistique générale. C'est pourquoi mon approche ne se bornera pas à la poésie ni ne se cantonnera à une conception patrimoniale de l'histoire des idées<sup>2</sup>. Je voudrais plutôt situer ma réflexion en articulant ces notes par rapport à d'autres travaux de Benveniste et aussi par rapport à des travaux postérieurs à ce dernier.

De fait, la réflexion sur les modes de construction de la référence et de la signification dépasse le cadre de l'univers baudelairien, comme cela affleure en maintes occasions. On peut se demander, tant à la lumière des discussions sur la nature et les contours de la fonction poétique chez Jakobson (jamais cité dans les notes de Benveniste) qu'à celle des conceptions radicales de l'énonciation – intégrant la référenciation dans une approche de l'énonciation co-extensive à la langue<sup>3</sup> –, si les caractéristiques de la construction de la

---

1 - É. Benveniste, 2011, *Baudelaire*, édition établie par C. Laplantine, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

2 - A. Rabatel, « Retour sur les relations entre locuteur et énonciateur. Des voix et des points de vue », in M. Colas-Blaise, M. Kara, L. Perrin et A. Petitjean (éds), 2010, *La question polyphonique ou dialogique dans les sciences du langage*, Recherches linguistiques, 31, Metz, CELTED, Université de Metz, p. 357.

3 - A. Rabatel, 2008, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme*



référence en poésie sont propres à cette dernière ou peuvent être étendues à d'autres usages. Cette hypothèse sera explorée à partir de la problématique du point de vue (PDV) proposée par Rabatel 1998, 2008, en tant qu'expé-rienciement empathique de façons de voir, d'agir, de penser, de parler. Il est à ce titre intéressant de lire le repentir de Benveniste, lorsqu'il déroule le paradigme icone, iconique, iconisé, iconisant et indique que « le 'réfèrent' sera désigné comme *empathie pathème* »<sup>4</sup>. Ce pathème est au cœur des spécificités de la référence en poésie, laquelle « n'énonce pas, elle / ne décrit pas, elle *représente* »<sup>5</sup>. Ces réflexions sur Baudelaire, qui datent pour l'essentiel de 1967, gagnent à être interprétées à la lumière de plusieurs distinctions fondamentales, au niveau translinguistique général, notamment la distinction entre le sémiotique et le sémantique<sup>6</sup>, dans « Sémiologie de la langue »<sup>7</sup>, comme l'a indiqué Laplantine<sup>8</sup>.

Une deuxième distinction fondamentale concerne celle des plans d'énonciation embrayés et non embrayés, et notamment les difficultés de Benveniste à rendre compte de la possibilité que l'énonciation historique (ou théorique) puisse accueillir des traces de subjectivité, traces qu'il réserve à la seule énonciation de discours<sup>9</sup>. Je postule qu'à ce niveau aussi, la réflexion de

---

et *polyphonie dans le récit*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, et A. Rabatel, 2012, « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *Tranel*, 56, p. 23-42.

4 - É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 152, 13, f° 4/f° 64. Les chiffres indiquent successivement la page, la pochette, le feuillet.

5 - *Ibid.*, p. 126, 11, f° 2/f° 51.

6 - Benveniste traite de cette opposition dans un autre texte, « La forme et le sens dans le langage » (1966) in É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 215-238.

7 - É. Benveniste, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2, *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Éditions de Minuit, in É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2*, *op. cit.*, p. 43-66.

8 - C. Laplantine, « La poétique d'Émile Benveniste. Baudelaire et les correspondances », in É. Brunet et R. Mahrer (éds), 2011, *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Paris, L'Harmattan, Académia, p. 78-82.

9 - Voir notamment É. Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard; *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2, *op. cit.*; *Problèmes de linguistique générale 2*, *op. cit.*; A. Ono, 2007, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas; G. Philippe, « L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur », in R. Amossy (éd), 2002, *Pragmatique et analyse des textes*, Université de Tel-Aviv, p. 17-34; A. Rabatel, « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques*, 9, 2005, p. 115-117 et A. Rabatel, *La question polyphonique ou dialogique dans les sciences du langage*, *op. cit.*; O. Ducrot,

Benveniste a une portée générale car la dimension pathémique (de la poésie) permet de penser l'existence d'une subjectivité distincte de l'énonciation personnelle, distincte également de la seule subjectivité du locuteur. En effet, cette dimension émotive, évidemment forte dans les textes poétiques, s'appuie en réalité sur une fonction translinguistique traversant la plupart des genres et des types de textes, la fonction « expressive-émotive », dans laquelle la référence et les rapports entre les mots échappent partiellement aux diktats de la communication fonctionnelle<sup>10</sup>. La fonction expressive-émotive, qui se superpose à la fonction communicationnelle première du langage, invite à préciser ce que communiquer signifie, à l'intérieur de cette logique expressive-émotive<sup>11</sup>, tout en invitant à se demander à quelle instance énonciative référer ces émotions signifiées iconiquement.

### **Les enjeux et la portée de la thèse de Benveniste sur la référence et la signification**

Avant de discuter le fond des conceptions de Benveniste, je voudrais poser en principe que je discute l'idée que ses notes ne porteraient que sur « la » poésie. Cette thèse est piègeuse.

#### *Poéticité ou poésie ?*

La poésie est diverse et il est difficile de trouver des critères génériques qui la caractérisent toute et qui ne valent que pour les textes poétiques. Sur ce plan, je partage les analyses de Monte<sup>12</sup> : si l'on veut raisonnablement avoir une approche de la poésie comme archi-genre, cela ne peut guère se faire que sous la forme d'une approche graduelle et multi-critériée, avec au moins des dissociations entre trois ensembles de critères touchant à la référenciation et aux représentations, à l'iconisation du signifiant et au statut de l'énonciateur, approche qui seule permet d'éviter les oppositions binaires poésie *vs* langue

---

« Note sur Benveniste et la polyphonie » in G. Corminbœuf et M.-J. Béguelin (dir.), 2011, *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles, De Boeck, Duculot, p. 392.

10 - On retrouve là la distinction entre genres premiers et genres seconds chez M. Bakhtine.

11 - Parallèlement à l'existence d'une logique communicationnelle-émotive, voir A. Rabatel, 2011, « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », *Littérature*, 163, p. 108-138.

12 - M. Monte, 2012, « Pour une autonomie relative des niveaux sémantique, énonciatif et iconique des textes poétiques », <http://www.shs-conferences.org> ou <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100044>, p. 1199 et 1209.

quotidienne, qui sont présentes chez Jakobson et aussi chez Benveniste dans ses notes préparatoires; c'est aussi cette approche multi-critériée qui permet de rendre compte des différences entre divers genres, selon l'importance qu'ils accordent à l'un ou l'autre de ces critères<sup>13</sup>. Il n'y a rien de commun entre les phénomènes évoqués par Benveniste, qui concernent plutôt la poésie lyrique, ou une certaine poésie autotélique se réclamant de la modernité, et la poésie engagée (religieuse, politique), la poésie didactique. Il y a des genres de la poésie, des genres de la prose, des usages de la poésie et de la prose qui ne peuvent être caractérisés, au plan générique, par les phénomènes généraux qu'évoque Benveniste à propos de Baudelaire. Il est erroné de généraliser les caractéristiques de Baudelaire à toute la poésie – d'ailleurs, Benveniste reconnaît que d'autres poètes n'écrivent pas comme Baudelaire, notamment Mallarmé<sup>14</sup> – ou encore d'exclure a priori certains genres ou usages de la prose de cette dimension pathémique de la référence.

Je parle de « poésie », et non de « poéticité » ou de « poétique », car c'est plutôt de la « poésie » et du « poète », que traite Benveniste, et pas de la poéticité, comme cela apparaît dans les citations (1) à (5) ci-dessous. Mais je n'ignore pas que le vocabulaire de Benveniste est fluctuant. À côté de « poésie », Benveniste utilise l'expression de « langue poétique »<sup>15</sup>, parfois biffée et remplacée par « discours poétique », parfois par « langage poétique »<sup>16</sup>. Il faut sans doute voir là des traces de contradictions de Benveniste entre la volonté de rendre compte tantôt de la « langue » ou du « langage poétique », bref, d'une poéticité spécifique de la poésie en tant que genre, tantôt d'un mode de signification complémentaire du sémiotique et différent du sémantique des discours ou du langage ou de « la langue non poétique ». La notion de poéticité (ou de poétique, au masculin), alléguée notamment par G. Dessons ou C. Laplantine<sup>17</sup>, me semble tellement

---

13 - *Ibid.*, p. 1210.

14 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 426.

15 - *Ibid.*, p. 184, 14, f° 1; p. 440, 20, f° 10; p. 640, 22, f° 51.

16 - *Ibid.*, p. 48, 8, f° 2.

17 - Voir notamment cet extrait: « Le poème ne peut plus être considéré comme un écart par rapport au langage ordinaire. Le poème est ordinaire; seules nos représentations réalistes du langage nous l'ont fait oublier et ont fait passer le "langage ordinaire" pour le langage. Alors qu'il n'en est qu'une réduction. » (C. Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Éditions Lambert Lucas, p. 252). Si je partage le début de l'analyse, je rejette l'implicite de sa conclusion, c'est-à-dire l'idée que le couple langage ordinaire + poésie (fût-elle redéfinie) équivaldrait au tout du langage. Au demeurant, ce fragment, si on le rapproche des analyses des pages 222 à 224, consacrées à la poétique ou à la langue poétique, marque un recouvrement (problématique) entre ces notions.

chargée de débats sur sa nature et sur son rapport au méta-genre de la poésie, tellement datée<sup>18</sup>, que je préfère éviter le terme. Car même si l'on entend poéticité en un sens non spécifique aux textes poétiques (comme la fonction poétique chez Jakobson<sup>19</sup>), on est malgré tout fondé à se demander pourquoi cette fonction, qui déborde de la poésie est malgré tout souvent illustrée par des textes... poétiques. Pour éviter ces interférences inévitables avec le méta-genre poétique, je préfère parler de « poésie », pour renvoyer au corpus. Quant à l'objet, Benveniste oscille entre l'analyse de la poésie en tant que genre et un mode de signifiante qui lui serait propre<sup>20</sup>, et le fait que l'analyse de la poésie fait émerger un mode de signifiante qui est certes fréquent dans la poésie mais qu'on rencontre ailleurs, d'un mode de signifiante sémantique-pathémique-iconique qui ne se réduit pas aux textes poétiques, pas même aux textes littéraires<sup>21</sup>.

Encore une autre précision liminaire. La tension voire les contradictions entre l'idée d'une spécificité absolue ou relative d'un mode de signifiante des textes poétiques est patente en plusieurs endroits des notes, comme le montrent ces deux citations que donne, dans ce volume, Michel Arrivé :

(1) Nous éliminons de la poésie le concept de signe / que nous jugeons entièrement inadéquat, puisque nous / avons rejeté la notion de référent et de dénotation.<sup>22</sup>

(2) Le principe premier me semble être que, en / poésie, les mots ne sont pas des signes au / sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on / quitte la convention des signes, qui régit le / langage ordinaire.<sup>23</sup>

---

18 - J'emploie l'expression sans jugement de valeur. Bien sûr, la notion de poétique remonte à l'antiquité, mais elle prend une signification, ou un ensemble de significations, comme le rappelle Dominicy (voir note suivante) très particulier, à partir des travaux de Jakobson et des débats suscités dans les années soixante où Benveniste écrit ses notes.

19 - La formulation est rapide, car M. Dominicy rappelle que les travaux du Cercle de Prague oscillaient entre une conception large de la fonction poétique (ou esthétique), assimilée à la littérarité, et une conception plus étroite, dans laquelle la fonction poétique est associée à la notion de poéticité : voir M. Dominicy, 2011, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier, p. 35-36.

20 - « Nous n'hésiterons pas à dire / que le matériel même de la langue poétique est distinct, comme est distincte / la diction poétique et la phonétique poétique. » (É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 680.)

21 - Voir A. Rabatel, 2013, « Empathie et émotions argumentées en discours », *Le Discours et la langue*, 4-1, p. 159-177.

22 - É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 588, 22, p<sup>o</sup> 25.

23 - *Ibid.*, 644, 22, p<sup>o</sup> 53/p<sup>o</sup> 305.

Dans ces deux citations, le mode de signifiante remet en cause le signe saussurien. Mais cette ligne argumentative ne me semble pas celle que défend le plus Benveniste, il souligne au contraire que ce mode de signifiante est complémentaire du sémiotique (le « représenté » « signifie » se cumule avec l'« évoqué »), et sans doute aussi complémentaire du sémantique de la « langue ordinaire »<sup>24</sup>.

### *Deux modes de signifiante complémentaires*

C'est cette thèse là qui est illustrée dans les citations suivantes<sup>25</sup>, et qui est en congruence avec la partie la plus élaborée des notes, qui devait fournir la base de l'article consacré au langage poétique qui devait paraître dans le numéro 10 de *Langages*, coordonné par R. Barthes :

(3) Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a / le *réfèrent* (l'objet ou la situation) qui est *hors* du / signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement / noétique (p. ex. un raisonnement de logique).

En poésie le réfèrent est à l'intérieur de / l'expression qui les énonce; c'est pourquoi le langage / poétique renvoie à lui-même.

Mais comment *démontrer* cette proposition ? / La poésie (lyrique) est le langage de l'intériorité; le poète se parle à / soi-même, dialogue avec sa pensée, console sa douleur.

Le sentiment qui meut le poète, l'expérience qui fait vibrer / sa sensibilité et engendre chez lui l'état émotif, c'est cela qu'il essaye de / traduire en mots. Il choisit, conjoint les mots pour reproduire / cette émotion. Ici les signifiés sont subordonnés à l'intenté émotif, ils / restituent donc par eux-mêmes en tant que mot d'une certaine forme / phonique (longueur, sonorité) et d'une certaine construction (ordre, jonction, accou-/plement, répétition) cet intenté d'émotion.<sup>26</sup>

(4) Comment va-t-il *faire sentir* < ce qui est le propre du poète > – et non pas le *dire* ☉ (ce qui ne nous toucherait pas et n'est d'ailleurs / pas l'affaire du poète) ? Au moyen d'un langage spécial, / qui n'est plus le langage ordinaire quoique formé des mêmes / unités mais un système propre, agencé selon ses / propres catégories et fonctions.

---

24 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 438, 20, f° 9/f° 203.

25 - Je ne m'étends pas sur les contradictions des notes, auxquelles M. Arrivé a fait écho. Ces contradictions n'empêchent pas que les notes du Baudelaire, et notamment la pochette 22, qui contient le texte le plus élaboré, font système.

26 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 28, 6, f° 2.

Ce langage doit se référer à une certaine réalité. / Cette réalité est toujours particulière < et deux fois particulière >, à la fois parce qu'elle est la / réalité de la poésie, et parce qu'elle est la réalité d'un poète. Dans le langage ordinaire, la réalité est ~~repré~~ portraiturée par / l'ensemble des signes que livre l'inventaire (le dictionnaire) de / la langue, avec des choix et des fréquences relevant de / chaque emploi (ordinaire) de la langue (ordinaire).

Le langage poétique a une autre réalité qui quoique / coïncidant matériellement avec telle partie de l'inventaire<sup>27</sup>.

(5) *La référence en poésie*

Le poète fait sa langue et son expression, même / quand il en prend les éléments dans la langue ordinaire. / Or quand il assemble les mots en poème, il crée / aussi la référence à laquelle son expression renvoie. / La référence est, en *poésie*, *intérieure* à l'expression, / au lieu qu'en prose elle est *extérieure* à l'expression, / étant le monde (extérieur ou noétique) tel qu'il est commun à tous.

La référence poétique est intérieure à l'expression / et révélée peu à peu par cette expression qui la crée. Car / la référence est < en poésie > *une expérience en-poesie* < émotionnelle et personnelle >, au lieu / qu'en langage ordinaire elle est l'*objet* hors du langage / que le langage modèle et qui est en même temps posé / comme objectif, approximé par le langage. La référence / du langage ordinaire est de nature objective-conceptuelle. / La référence de la poésie est subjective-émotionnelle.<sup>28</sup>

117

(6) Le référé < en poésie > n'est pas le monde des / choses, c'est le monde intérieur du poète, ou si l'on veut c'est le monde des choses réfracté dans la conscience du poète, < c'est-à-dire une *expérience* ><sup>29</sup>.

(7) Elle [la poésie] n'énonce pas, elle / ne décrit pas, elle *représente*<sup>30</sup>.

Ce qui est frappant, c'est la façon articulée dont Benveniste pose cet usage spécifique de la construction linguistique de la référence en image, intérieure (citations (3) et (5)). Il ne s'agit pas d'une référence qui se substituerait à la référence classique du système « signifique » (dont on imagine qu'il peut être glosé par le sémiotique), il s'agit au contraire d'une fonction qui « se surajoute » à la précédente, comme en surimpression, à travers la réexpérimentation linguistique d'une expérience, elle-même représentée (citations (6) et (7)), de façon à produire une « transposition imaginative » (voir *infra* note 67).

27 - *Ibid.*, p. 48, 8, f° 2/f° 12.

28 - *Ibid.*, p. 398, 18, f° 10/f° 183.

29 - *Ibid.*, p. 130, 12, f° 1/f° 53. « Ainsi au rapport *signifiant/signifié/réfèrent* le langage poétique ajoute (ou substitue) *évoquant/évoqué/émotion* < initiale > », *ibid.*, p. 138, 12, f° 5/f° 57.

30 - *Ibid.*, p. 126, 11, f° 2/f° 51.

Ce processus relève plutôt du sémantique, ainsi que le confirment, après la citation (4), les citations (8) et (9) :

(8) Les mots doivent / former des *images* propres à éveiller l'émotion, et néanmoins agir en leur qualité de signes. Voilà le nœud du problème : la relation du / représenté au signifié.<sup>31</sup>

*Les différentes sources énonciatives du mode de construction de la référence sémantique-pathémique-iconique*

Mais ce sémantique-là va plus loin que « le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le discours »<sup>32</sup> (le sémantique ordinaire des discours au sens générique du terme) dans la mesure où le mode de signifiante activé dans la poésie repose sur une dimension iconique au service de l'émotion que l'on ne retrouve pas dans les discours ordinaires de la vie quotidienne dans lesquels la visée pragmatique suppose une communication aussi transparente que possible, et où les mises en relation idéelles du sémantique sont elles-mêmes soumises à des finalités externes à la langue. Rien de tel avec ce mode de signifiante iconique-pathémique :

118

(9) L'iconique met en branle les associations qui ne sont plus seulement sémantiques ou idéelles, mais pathémiques<sup>33</sup>.

Ce mode de signifiante sémantique dépasse la reconnaissance et l'identification du sémiotique ; il repose aussi sur une reconstruction plus complexe que dans le mode de signifiante sémantique des discours ordinaires parce qu'il exacerbe et complexifie les phénomènes d'association, de mise en relation. En effet, en focalisant sur l'articulation des signifiants et des signifiés et en envisageant que la motivation secondaire, qui « rémunère le défaut des langues », le mode de signifiante sémantique s'attache au plus près de l'émotion des énonciateurs – et des co-énonciateurs que sont les lecteurs, lorsqu'ils prennent une part active dans l'actualisation du texte, en s'érigeant comme le « troisième dans le dialogue » (selon la formule de Bakhtine) –, pour peu que cette dimension pathémique-iconique soit importante dans le discours<sup>34</sup>.

31 - *Ibid.*, p. 62, 8, f° 9/f° 19.

32 - Voir É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2*, *op. cit.*, p. 64.

33 - *Ibid.*, p. 140.

34 - Voir A. Rabatel, 2005, « La construction inférentielle des valeurs : pour une réception pragmatique des textes (littéraires) », *Cahiers de narratologie*, 12, p. 1-18. <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=> et A. Rabatel, 2010, « Texte,

Surtout, la dimension pathémique n'est jamais aussi forte que lorsqu'elle marque l'émotion du sujet dans son rapport aux objets (du discours), par une « évocation » de ces objets de l'intérieur. Autrement dit, avec les images évoquées de l'intérieur, pathémiquement, le référent « est à l'intérieur de / l'expression qui les énonce »<sup>35</sup>. La dimension pathémique de la référence s'appuie sur une dimension iconique du langage, ce qui signifie que les choix de référenciation sont de nature à contrebalancer la thèse de l'arbitraire du signe. Il s'agit ainsi de motiver et de subjectiviser, par des moyens proprement linguistiques, une façon de référer qui marque les réactions du sujet énonçant face à l'objet du discours. Or ces réactions du sujet énonçant, telles qu'elles sont construites dans et par le discours, ne visent pas à transcrire la subjectivité d'un sujet parlant, comme je vais le montrer ci-après. La référenciation pathémique iconique, si elle concerne la subjectivité, vise celle qui est construite par l'énonciation des énoncés – en fait des énoncés formant des textes.

Et cette subjectivité peut renvoyer soit à celle de l'énonciateur premier, soit à celles d'énonciateurs seconds, sources de points de vue qui ne passent pas nécessairement par le truchement de discours rapportés<sup>36</sup>. C'est pourquoi le pathème peut être mis en relation avec la notion d'empathie. Là où Benveniste biffe « *empathie* » et remplace le terme par « *pathème* »<sup>37</sup>, le repentir me semble devoir être pris au sérieux. Car si la référence pathémique concerne non pas le locuteur/énonciateur premier, mais des locuteurs/énonciateurs seconds ou des énonciateurs non locuteurs, au sens de Ducrot<sup>38</sup>, alors c'est la notion d'empathie qui est à prendre au sérieux.

### **Empathie et représentation pathémique**

Selon les psychologues, l'empathie humaine est une aptitude à se mettre à la place des autres, sans fusion ni identification, tandis que la sympathie consiste en une identification aux autres avec partage plus ou moins fusionnel de leurs émotions<sup>39</sup>.

---

communauté discursive et dynamique interprétative », in L.-S. Florea, C. Papahagi, L. Pop et A. Curea (dir.), *Directions actuelles en linguistique du texte*, t. 1, Cluj-Napoca, Casa Cartii de Stiinta, p. 177-188.

35 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 28.

36 - Voir A. Rabatel, 2012, « Les relations Locuteur/énonciateur au prisme de la notion de voix », *Arts et savoirs* 2, 1-18 <http://lisaa.univ-mlv.fr/arts-et-savoirs/parution-du-numero-2-les-theories-de-lenonciation-benveniste-apres-un-demi-siecle/>.

37 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 152.

38 - O. Ducrot, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, p. 205.

39 - G. Jorland, 2004, « L'empathie, histoire d'un concept », in A. Berthoz et G. Jorland (dir.), *L'empathie*, Paris, Odile Jacob, p. 20 et 21.



*Empathie et point de vue*

Je n'ai pas la place de consacrer de longs développements à la notion d'empathie et à ses liens multiformes avec la linguistique<sup>40</sup>. L'empathie linguistique revient à se mettre à la place d'un autre: cette définition ne signifie pas que l'empathie linguistique est un décalque pur et simple de l'empathie en psychologie, elle repose sur le fait que l'énonciateur premier peut changer de position énonciative pour voir les choses sous un autre angle, par auto-dialogisme, ou pour se mettre à la place d'un autre, par hétéro-dialogisme. Cette notion de position énonciative, on peut encore la nommer point de vue, en un sens très général<sup>41</sup>, correspondant à une position énonciative organisant un contenu propositionnel, à partir des choix de référenciation qui expriment le PDV de l'énonciateur, indépendamment de toute opinion explicite.

Fondamentalement, au cœur de l'empathie, il y a cette aptitude à changer de position, de point de vue, ce qui se comprend premièrement en un sens hétéro-dialogique (je me mets à la place d'un autre que moi) ou, secondairement, en un sens auto-dialogique (je me mets à la place d'un autre de moi). L'empathie, ainsi définie, rappelle et prolonge l'idée que l'expérience poétique du langage « déplace » le sujet<sup>42</sup>. Cette dernière forme d'empathie est familière aux spécialistes des récits dits « en première personne » : dans les récits auto-diégétiques, il y a souvent un jeu de positions du je narrateur et du je narré particulièrement significatif, tant dans ses liaisons que dans ses déliaisons. Mais, dans les récits « en première personne » comme « en troisième personne », il existe une empathie qui repose sur le fait que l'énonciateur se met à la place des autres que soi. L'empathie concerne donc d'abord le fait de changer de perspective en se mettant à la place d'un autre énonciateur, qu'il

---

40 - R. Forest, 1999, *Empathie et linguistique*, Paris, Presses universitaires de France, et *Critique de la raison linguistique*, 2003, Paris, L'Harmattan, ainsi que A. Rabatel, 2013, « Écrire les émotions en mode empathique », *Semen* 35, p. 65-82 et A. Rabatel, 2013b, « Empathie et émotions argumentées en discours », *Le Discours et la langue* 4-1, p. 159-177.

41 - Voir A. Rabatel, *Une histoire du point de vue*, *op. cit.* et A. Rabatel 2012, « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *Tranel*, p. 24-26.

42 - « Le langage poétique a un enjeu de réalité, individuelle et transindividuelle. Il fait de l'émotion une expérience neuve et unique qui déplace le sujet. On pourrait aller jusqu'à entendre dans émotion de manière littérale "ce qui met en mouvement", "ce qui transforme le sujet", comme dans le terme *motivation* si important ailleurs. » (C. Laplantine, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, *op. cit.*, p. 230). Je serais tenté de dire que le déplacement dans la langue évoqué par Laplantine, qui renvoie à une expérience du sujet parlant pour lui-même, opérant une conversion du point de vue par rapport à ses usages ordinaires de la langue, peut également être interprété en un sens dialogique, l'énonciateur se mettant à la place d'autres énonciateurs.

s'agisse d'un autre de soi ou d'un autre que soi<sup>43</sup>. Ce phénomène de déplacement se combine avec un déplacement de point (ou de cadre) de perspective, avec des changements de position d'abord spatio-temporels, ensuite notionnels – assimilables à des cadres conceptuels, axiologiques, idéologiques, artistiques, techniques, scientifiques, institutionnels (étatiques, juridiques, religieux), etc. Ces choix s'expriment selon différentes modalités d'empathie, c'est-à-dire selon différentes collocations de marques indiquant comment les référents sont envisagés par E1 lorsqu'il se met à la place de ce qu'un observateur interne autre (e2 ou E1')<sup>44</sup> pourrait dire, penser, percevoir, ressentir, faire.

*L'émergence de la notion de position énonciative  
autour de la construction empathique de la référence*

Benveniste, qui n'a pas théorisé les positions énonciatives que peut endosser un énonciateur, à la différence de Culioli, ou, en un autre sens, de Ducrot avec la notion de point de vue, est pourtant très proche de les faire émerger pratiquement ici, dans ses notes autour de la référence. En effet, choisir de « représenter » les choses de l'intérieur, et non de les énoncer de l'extérieur, en les réexpérimentant par le biais d'une énonciation qui rend sensibles et les choses et la réaction de l'énonciateur (voir *supra* (6) et (7)), cela renvoie à des changements de position énonciative. Ces changements – qui ne sont pas théorisés comme tels, mais qui sont envisagés pratiquement – portent loin, car ils permettent de rendre compte des déliaisons locuteur/énonciateur, et, plus particulièrement, ils permettent de rendre compte du fait que la subjectivité n'est pas cantonnée au choix d'une énonciation de discours adoptée par le locuteur. Avec la construction pathémique du référent, il s'agit de ressentir plutôt que de dire<sup>45</sup>, bref, d'évoquer les choses de l'intérieur, quel que soit le plan d'énonciation adopté.

---

43 - Voir A. Rabatel, « Écrire les émotions en mode empathique », *art. cit.*, et A. Rabatel, « Empathie et émotions argumentées en discours », *art. cit.*, pour une présentation plus développée de ces phénomènes empathiques.

44 - Les autres que soi, selon la forme d'expression des PDV, sont codés l2/e2 s'ils expriment leur PDV par des paroles, des opinions explicites ; e2 si le PDV s'exprime indirectement à travers des attitudes, des perceptions, etc. (O. Ducrot, 1984, *op. cit.*, p. 204). Les autres de soi sont codés E1', afin de marquer la continuité référentielle de la source énonçante, continuité qui est importante au plan des interactions, mais avec un prime' qui fait entendre que la référenciation de l'objet par l'énonciateur dénote une nouvelle facette de l'objet et aussi une nouvelle facette du sujet regardant.

45 - Et ce « ressentir » doit être compris comme un « faire », dans la mesure où il s'agit pour le sujet énonçant de dire ce qu'il fait, faire ce qu'il dit, à partir d'une énonciation qui accorde une importance désormais capitale à la dimension subjective-émotionnelle et expérientielle : voir C. Laplantine, *Émile Benveniste, l'inconscient*

Il est certain que la poésie (pour prendre un exemple en phase avec les préoccupations de Benveniste) est apte à exprimer ces changements : de fait, la dimension pathémique, en invitant l'énonciateur à se mettre au plus près des choses, au plus près des référents et des réactions thymiques du sujet énonçant, correspond à une position empathique tenue par un énonciateur auto-dialogique E1', référant aux choses de l'intérieur, ayant une position distincte de celle de E1 voyant les choses de l'extérieur. L'énonciateur premier (celui qui est en syncrétisme avec le locuteur à l'origine de la production de l'énoncé) change de position énonciative pour être aux plus près des référents, quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de choses (« La chevelure »<sup>46</sup>), d'êtres (« À une Malabaraise »), de situations (« Le crépuscule du matin »), de notions (« La beauté », « L'idéal ») ou de sentiments (« L'invitation au voyage », « À une passante », « La mort des amants »). Ainsi dans « À une passante », note-t-on le changement de position extérieure pour évoquer l'apparition de la femme « Une femme passa » qui s'oppose ensuite à des formes de visée sécante (« Moi, je buvais ») préliminaires au soliloque :

(10) La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse.  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

(Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, XCIII)

La distinction intérieur/extérieur s'exprime à travers des choix grammaticaux et discursifs, notamment le choix d'un plan d'énonciation, de

---

et le poème, *op. cit.*, p. 21.

46 - Je cite à dessein des poèmes des *Fleurs du mal*.

tel temps ou de visée globale *vs* sécante, et on la retrouve avec l'opposition des premier et deuxième plans d'organisation des discours<sup>47</sup>. Mais je ne développe pas l'analyse de (10), mon objectif n'est pas d'illustrer une analyse énonciative de la poésie<sup>48</sup> il est de montrer que les caractéristiques de la construction de la référence en poésie, basée sur une expérientiation émotive, au plus près des choses, se rencontrent aussi dans certains usages de la prose. Cela n'est pas étonnant, puisque les phénomènes de point de vue ne sont pas propres à la prose romanesque, l'évocation des choses de l'intérieur étant familière aux narratologues, à travers l'opposition du *telling* et du *showing*<sup>49</sup>. Les récits se prêtent particulièrement bien à l'objectivation de changements de position auto-dialogiques en lien avec des changements de rôles liés à l'intrigue et à sa narration, avec des changements de rôles actionnels ou des changements de niveaux énonciatifs et d'instances d'énonciation.

*La double dimension du point de vue :  
montrer la subjectivité des énonciateurs en dénotant*

La caractéristique la plus intéressante du phénomène du PDV, c'est sa dimension bifrons, c'est-à-dire son aptitude à référer à un objet tout en faisant entendre les réactions du sujet face à l'objet.

Les choix de qualification, de modalisation, de quantification, d'ordre des composants, etc., construisent le référent. Dans le même temps, ces choix sont plus ou moins subjectifs selon l'importance des subjectivèmes, mais ils le sont toujours, en dernière instance, y compris ceux qui s'expriment en empruntant un lexique objectif ou doxal, car la mise en discours permet non seulement de se faire une représentation de l'objet mais encore du PDV subjectif de l'énonciateur et des inférences sur les calculs qu'il opère pour que son point de vue, ses émotions soient partagés par les destinataires. Cette double dimension n'est pas sans renvoyer au « nœud du problème » qu'évoque Benveniste lorsqu'il souligne que la dimension pathémique, et le signifié qui s'y ajoute, n'abolit pas le représenté (voir *supra* (8)). Et elle

---

47 - B. Combettes, 1992, *L'Organisation du texte*, Metz, Université de Metz, Centre d'analyse Syntaxique de l'Université de Metz.

48 - M. Monte, « Auteur, Locuteur, éthos et rythme dans l'analyse stylistique de la poésie », in L. Bougault et J. Wulf (dir.), 2010, *Stylistiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 325-342.

49 - Le *telling* raconte « en disant », à travers la voix du narrateur, pour reprendre les termes de Benveniste (voir *supra* citation 4), et le *showing* raconte « en faisant sentir » les choses réfractées par un sujet de conscience. Voir W. C. Booth [1961] 1983, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, Chicago UP et A. Rabatel 1997, *op. cit.*

n'est pas non plus sans faire écho aux travaux de M. Dominicy relatifs à l'évocation. Dans son dernier ouvrage, Dominicy insiste sur le fait que la poésie repose non seulement sur la dimension sémantique (qui s'analyse en termes de correspondance avec les référents extralinguistiques évoqués par le discours), mais aussi sur une dimension « représentationnelle », qui correspond à la vérité pour un sujet donné<sup>50</sup>. Cette dimension représenta-

---

50 - Voir M. Dominicy, *Poétique de l'évocation*, *op. cit.*, p. 155 à 157, ainsi que p. 211. Je laisse ici de côté la question très importante de la dimension de l'évocation en relation avec le fait que « la reconnaissance de quelque chose de déjà connu (ou qui est supposé être déjà connu) [...] procure une émotion » (M. Dominicy, 2009, « Poésie, parallélisme et stéréotypie », in É. Delente (dir.), *Linguistique du texte poétique, L'information grammaticale*, 121, p. 16.) Il n'est pas douteux que ces phénomènes, qui ont à voir avec le dialogisme des discours, tout comme avec la stéréotypie, ne sont pas propres à la poésie. Mais ils jouent fortement dans la poésie et sont moins importants en prose, en général, en raison de la faible contextualisation des situations, comme le rappelle Coseriu : « En ce qui concerne la théorie littéraire – ou, mieux, la théorie de la technique et de l'interprétation littéraires –, la connaissance des entours non verbaux est importante dans deux sens, tous deux fondamentaux. / D'une part, "la langue écrite" ne dispose pas ou ne dispose que partiellement de certains entours (comme, par exemple, l'ambiance, la situation immédiate, le contexte physique, les contextes empirique et pratique) et, par conséquent, dans la mesure où elle en a besoin, elle doit *les créer* au moyen du contexte verbal. Cela n'est pas sans poser toute une série de problèmes techniques. Ces problèmes sont moins ardues dans le cas de la poésie lyrique, qui est naturellement moins assujettie aux entours et qui, par conséquent, est plus abstraite et, de par soi, plus universelle. Bien sûr, la poésie lyrique peut être motivée par des "circonstances occasionnelles", mais ces "circonstances" sont extérieures à la poésie en tant que telle, et la vision poétique les dépasse en les "universalisant". Par contre, la poésie épique et, surtout, la prose narrative ont davantage besoin des entours. Afin de rendre concrets les "faits" qu'il imagine, le prosateur doit rendre les choses tangibles, faire en sorte que les personnages soient de "chair et de sang", rendre les circonstances parfaitement perceptibles. Dans certains romans, il est question de fleuves et de forêts, mais, en les lisant, on n'en sent ni l'humidité ni la fraîcheur, et cela nous dit qu'il s'agit d'œuvres manquées. En effet, l'œuvre en prose doit en grande partie *contenir* et *exprimer* ses entours. Cela explique la bien plus grande difficulté que présente sous cet aspect la prose littéraire face à la poésie lyrique. » (E. Coseriu, « Détermination et entours », in *L'homme et son langage*, Louvain, Paris, Éditions Peeters, [1955-1956] 2001, p. 65.) Il s'agit là d'un phénomène intéressant, et paradoxal, qui souligne la force de l'émotion à la lecture des textes poétiques, en lien avec la question de la désinscription énonciative, à même de favoriser la fusion lyrique. Car si le lyrisme repose sur l'émotion personnelle, son partage repose sur le fait que les personnes de l'émotion lyrique

tionnelle renvoie à ce que je nomme point de vue, et d'ailleurs, Dominicy cite les travaux de Vogeleer sur la charge épistémique et axiologique des expériences perceptuelles de la narration<sup>51</sup>. Il y a donc bien, de la narration à l'évocation poétique, un continuum, qui repose sur une dimension représentationnelle ajoutant au mode sémantique traditionnel, tel que Benveniste l'oppose au sémiotique. Dominicy pense que la poésie fonctionne sur ces deux plans, la dimension sémantique à laquelle se surajoute la dimension représentationnelle. Je propose de considérer ce cumul certes comme une caractéristique de bien des discours poétiques, mais surtout comme une forme générale d'énonciation. Dans tous les cas, qu'on m'accorde ou non cette extension, je propose de penser le sémantique représentationnel comme une dimension intérieure au sémantique traditionnel. Et je précise qu'« intérieur » est à comprendre en un double sens : ce sémantisme représentationnel est intérieur au sémantique, au même titre que la langue poétique est « une langue intérieure à la langue »<sup>52</sup> ; il est aussi « intérieur » en ce qu'il fait accéder à l'intimité, à la subjectivité des énonciateurs premiers ou seconds (non au sens où la langue renverrait à une subjectivité extralinguistique, mais où elle construirait cette intériorité dans et par le discours), par le biais de cette subjectivité empathique-pathémique.

J'illustre rapidement ces points à partir de l'exemple ci-dessous :

125

(11) Chauvieux arriva à l'usine un peu déprimé. Il s'arrêta une minute à l'entrée pour considérer les trois groupes de bâtiments en W, entre lesquels étaient ménagées deux allées étroites, bordées de fleurs chétives. La lumière de l'été mettait en valeur les arêtes vives et austères de ces vastes hangars vitreux. Il ne percevait rien de l'activité des ateliers qu'un bruit de machine, étouffé et profond et qui semblait la respiration d'une ville endormie.<sup>53</sup>

L'analyse de cet extrait colle on ne peut mieux à ce que Benveniste dit de la référence pathémique, qui se surajoute à la signifique, en évoquant la référence de l'intérieur, grâce à la valeur énonciative de ré-expérimentation de l'imparfait et de sa visée sécante (voir *infra*, (15)).

---

sont comme débarrassées des « circonstances occasionnelles », des entours individualisants, afin de permettre une communion plus intense du lecteur. Sur cette notion de désinscription énonciative, je renvoie à A. Rabatel « Stratégies d'effacement énonciatif et sur-énonciation dans *Le dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville », *Langages* 156, 2004, p. 18-20.

51 - M. Dominicy, *Poétique de l'évocation*, *op. cit.*, p. 291-292.

52 - Voir É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 132 et C. Laplantine, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, *op. cit.*, p. 131 et 217.

53 - M. Aymé, *Travelingue*, Gallimard, Folio, P. 106s.

Conformément à la structure virtuelle du PDV représenté, [X (verbe de perception) P]<sup>54</sup>, Chauvieux est le sujet de la perception que le narrateur (L1/E1) reconstruit par empathie. Il est le sujet de la perception (« il s'arrêta une minute à l'entrée pour considérer »), et les éléments descriptifs qui suivent correspondent aux propositions/prédications *P* qui aspectualisent la perception prédiquée globalement (*telling*) de l'extérieur, que le Locuteur primaire caractérise comme « déprimé ». Ou plutôt, il ne dit pas que la perception est déprimée, mais le lecteur ne peut qu'inférer que sa perception sera en congruence avec cet état. C'est pourquoi la description de l'usine, au plan signifique/sémiotique benvenistien, évoque la disposition des bâtiments, des allées étroites, des fleurs en mauvais état, des hangars vastes aux vitres sales sous la lumière, une activité au ralenti: tous ces éléments convergent pour exprimer une vision déprimée, et la congruence des données descriptives relève du sémantisme benvenistien, d'une signification produite par la mise en discours. Mais on ne saurait s'en tenir là: car la description dit quelque chose de plus, de l'ordre du pathémique, renvoyant à la subjectivité de la perception de Chauvieux vue de l'intérieur. Et de ce point de vue, la dépression n'est plus seulement dite, elle est montrée, par un déplacement empathique qui pousse l'énonciateur narrateur premier à utiliser sa voix pour imaginer ce que perçoit et pense le personnage, sans pour autant qu'on soit dans du discours indirect libre. C'est un mode de signification pathémique-icnique qui rend cette dépression de l'intérieur. La dépression, qui peut s'entendre au sens faible ou fort (selon une dimension litotique fréquente, quand on évoque les dépressions), témoigne de ce regard déprimé/dépressif: ainsi « étroites » n'évoque pas seulement des allées... qui ne sont pas larges... mais aussi, au sens notionnel, un certain malaise, comme une sorte de claustrophobie. Cela se poursuit avec les « fleurs chétives », et aussi avec le contraste entre la « lumière de l'été », appelant une disposition euphorique contredite par le syntagme « arrêtes vives et austères », qui connote quelque chose d'hostile, de blessant, et sur quoi vient surenchérir le qualificatif « vitreux » (et non « vitré »), en sorte que la dimension malade de la perception de Chauvieux est renforcée. Et l'on ne peut pas écarter que « vaste » se lise de façon à renvoyer à un sentiment d'agoraphobie... en sorte que tout et son contraire (l'étroitesse et la vastitude) suscite des réactions négatives, qui sont bien l'indice d'un mal être. Cette lecture pathémique est également corroborée par les antithèses finales: après la lumière, le bruit est en principe signe de vie, d'euphorie, mais ce bruit est là « étouffé », renvoyant

---

54 - Voir A. Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*, op. cit., p. 55.

à un sommeil mortifère; et de même le texte joue-t-il de l'opposition entre « machine » et « respiration », qui relèvent de deux univers a priori incompatibles. Bref, ce PDV de Chauvieux<sup>55</sup> dénote une réalité et connote une perception malade diffuse, que la signifiante pathémique-iconique ne se borne pas à dire de l'extérieur, mais qu'elle montre de l'intérieur. On serait tenté de dire qu'il s'agit là « de la psychologie », mais comme le souligne Laplantine 2011b, p. 230, ce serait un contresens, dans la mesure où il ne s'agit pas de renvoyer à une dimension extralinguistique, mais de montrer par les moyens du langage ordinaire, comment le sujet énonçant s'énonce avec cette intensité pathémique.

*Pour une conception large de l'iconicité linguistique*

Certes, l'extrait accorde une faible importance à la dimension iconique phonétique, aux sonorités<sup>56</sup> qui sont si importantes dans les textes poétiques, qu'on retrouve dans maints textes en prose (qu'on songe à la prose de Chateaubriand, de Breton, ou d'Aragon). Mais il faut reconnaître que rares sont les exemples qui rassemblent toutes les caractéristiques, en sorte que la faible présence de la dimension iconique n'est pas un contre argument. Cela dit, « faible importance » ne signifie pas absence: le jeu des allitérations en [v] (« ChauVieux », « W », « chétiVes », « Valeur », « ViVes », « Vastes », « Vitreux », « actiVité », « Ville »), le jeu des rimes (« chétiVes », « vives »), les effets de rythme (versets), tout cela témoigne d'un souci iconique. D'autant plus que l'iconicité ne se réduit pas à la dimension phonétique, évidemment capitale en poésie (Benveniste évoque notamment la relation sémantique inattendue entre « nuit » et « luit » dans tel poème de Baudelaire). De fait, il y a des formes d'iconicité qui reposent sur des analogies entre l'ordre des mots et le référent, qui peuvent concerner des phénomènes de mise en relief émotive, ou des phénomènes de plus vaste empan, concernant l'ordre de la narration, qui peut lui aussi être interprété iconiquement-émotivement: ainsi des prolepses, des analepses, du choix d'un récit isochrone ou anisochrone. L'iconicité peut être exprimée tantôt par des phénomènes d'imitation, de redoublement, tantôt par des phénomènes d'opposition,

---

55 - Et d'ailleurs, l'onomastique du nom propre vient en appui de cette thèse, ainsi que Michel Arrivé me le fait remarquer : Chauvieux n'est-il pas un bon candidat à la dépression, avec un nom qui évoque les chauves et les vieux ?

56 - « L'image est le truchement / nécessaire de l'émotion, et en tant qu'elle est sonorité, / la langue doit retrouver les sons qui l'évoquent. Le / langage du poète sera donc, à tous points de vue, un / langage iconique. » (É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 32, 6, <sup>fo</sup> 4/<sup>fo</sup> 4).



comme il est fréquent dans les figures de mots ou de pensée. D'ailleurs, Benveniste, s'il évoque l'iconicité qui repose sur des « Parallélismes » concernant les voyelles<sup>57</sup>, les consonnes, les syllabes<sup>58</sup>, évoque également d'autres parallélismes concernant aussi des figures, notamment des chiasmes<sup>59</sup>, des correspondances<sup>60</sup>, le rôle des paradigmes<sup>61</sup>. À cet égard, si l'on donne à l'iconicité toute son extension (cognitive et émotionnelle) et sa plasticité – car de même que tout peut servir à l'émotion<sup>62</sup>, tout peut servir à l'iconicité –, qui lui permet de jouer différemment selon les genres de discours, la dimension iconique de l'extrait est indubitable, avec ses réitérations construisant l'isotopie de la dépression selon des récurrences, mais aussi selon des antithèses, elles-mêmes récurrentes, opposant « étroites » *vs* « vastes », « lumière vive » *vs* « hangars vitreux », « activité » *vs* « bruit [...] étouffé et profond ». On touche par là à la question de la motivation. Car une chose est l'arbitraire de la langue, autre chose la montée en puissance de la problématique de la motivation, en discours<sup>63</sup> : dans ce cadre discursif, la motivation déborde le cadre des unités discrètes, et invite donc à dépasser la conception habituelle du syntagme comme le souligne Benveniste avec ses néologismes sur le « < sympathème ? > ou *la symphonie* »<sup>64</sup>.

128

Bref, si l'iconicité ne se borne pas aux dimensions phonétiques, morphologiques ou lexicales (souvent mises à contribution dans les études de la poésie) et concerne l'ensemble des phénomènes syntaxiques de mise en discours, cela pose à nouveau frais la question de l'émotion et de la subjectivité y compris pour les textes littéraires non poétiques (*eg* les textes narratifs) voire pour les textes non littéraires<sup>65</sup>, car tous les moyens pathémiques et iconiques sont mis au service de l'émotion d'un énonciateur second qui ne prononce aucune parole. En sorte que les remarques suivantes, qui concernent la poésie, selon Benveniste, pourraient sans peine s'adapter à notre passage en prose :

---

57 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 358, 360, 372.

58 - *Ibid.*, p. 766.

59 - *Ibid.*, p. 358.

60 - *Ibid.*, p. 396

61 - *Ibid.*, p. 662.

62 - C. Kerbrat-Orecchioni, « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du xx<sup>e</sup> siècle ? Remarques et aperçus », in C. Plantin et al. (éds), 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL, p. 47.

63 - Voir C. Laplantine, *L'inconscient et le poème, op. cit.*, p. 102-103 et 120-126.

64 - *Op. cit.*, p. 142. Voir aussi p. 227-235.

65 - Voir A. Rabatel, « Empathie et émotions argumentées en discours », *art. cit.*

(12) *en poésie,*

1°) Il n'y a pas de signe isolé qui, en soi, puisse être considéré comme propre à la langue poétique / (hormis quelques clichés "glaive" "onde" "azur").

2°) Tout est dans la jonction. L'œuvre du poète consiste littéralement / à assembler des mots en ensembles soumis à la mesure.

3°) le linguiste a donc à étudier: 1°) le principe de cette syntag/matique particulière. 2°) Les relations signifiantes ainsi obtenues.

#### *Principes*

1°) En poésie la distinction de la forme et du fond (à supposer qu'elle / ait en soi un sens) est abolie. Le "fond" de la poésie c'est sa "forme".

2°) En poésie l'ensemble prime et détermine l'unité.<sup>66</sup>

Autrement dit, la « transposition imaginative »<sup>67</sup> me semble très bien correspondre à la logique empathique décrite de l'intérieur, phénomène qui a une portée générale qui déborde les perceptions, comme je l'ai montré dans *Homo narrans*, et qui repose sur le mécanisme linguistique fondamental de la disjonction locuteur/énonciateur, le locuteur/énonciateur primaire étant en capacité de se mettre à la place d'un énonciateur second (sujet modal ou sujet de conscience ou centre de perspective) alors qu'il ne dit rien, selon Ducrot 1984. En cela, la mécanique empathique est même un peu plus complexe que ce que dit Benveniste, quand il évoque le monde intérieur du poète: car ce que la disjonction locuteur/énonciateur premier et énonciateurs seconds autorise, c'est d'exprimer les émotions des interlocuteurs ou de délocutés :

(13) Le poète fabrique lui-même sa référence, / qui est son monde intérieur et en conséquence / il fabrique lui-même les "signes" (ou icones) qui / y réfèrent selon une relation neuve.<sup>68</sup>

Et je trouve semblablement que la substitution de l'intenté expérientiel à un intenté intellectuel est là aussi une remarque profonde, de portée générale, qui vaut aussi pour la prose, quand elle fait l'effort de traduire des émotions, des expériences en se mettant au plus près de la source énonciative censée ressentir (qu'elle soit un sujet universel, une collectivité, un individu singulier) :

---

66 - É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 428, 20, f° 4/f° 198.

67 - « Il n'y a pas en poésie de concept, d'idée à / communiquer, de jugement à faire partager. / C'est un type d'énonciation complètement différent. Il consiste en une émotion verbalisée, en vertu / d'une transposition imaginative. » (É. Benveniste, *op. cit.*, p. 430, 20, f° 5/f° 199).

68 - *Ibid.*, p. 668, 22, f° 65/f° 317.

(14) En poésie *l'intenté n'est pas conceptuel, mais affectif*. [...] Il n'y a donc pas d'intenté / au sens d'une idée à communiquer, mais une expérience / (= quelque chose de vécu) à faire ressentir, et cela au / moyen de mots qui ont un sens et une référence.<sup>69</sup>

Cette expérience n'est pas sans rappeler la dimension de ré-expérienciation qui caractérise le PDV exprimé à l'imparfait: là encore, la formule de Baudelaire, commentée par Benveniste colle à merveille:

(15) « Dans le présent le passé restauré »: c'est la meilleure définition possible de l'imparfait, temps mémoriel, / le passé tiré vers le présent et revécu comme un passé restauré.<sup>70</sup>

Or un tel usage, contrairement à l'affirmation selon laquelle « *Pathème* et *poème* se motivent mutuellement »<sup>71</sup>, est loin d'être réservé à la poésie<sup>72</sup>, comme le montrent l'exemple (11) et, au-delà, bien des exemples que j'ai analysés dans Rabatel 1998 et 2008. Évidemment, en choisissant d'éclairer ma thèse selon laquelle la réflexion sur le mode de référenciation poétique porterait plus loin que les seuls textes poétiques, et en illustrant cette thèse par un exemple de prose en focalisation interne, je ne prétends pas que Benveniste avait en vue expressément cette dimension. Je ne cherche pas à faire violence au « texte » de Benveniste, ni à en faire le chantre du PDV, je cherche seulement à montrer (en me situant au plus près de sa pensée, mais à partir d'elle) ce dont elle permet de rendre compte comme phénomènes qui émergent dans des textes non poétiques, ce que la pensée de Benveniste permet de théoriser en allant au-delà de ses analyses explicites et de son objet, mais en étant selon moi fidèle à la force propulsive de ses analyses.

## Conclusions

1. Les analyses de Benveniste sont du plus haut intérêt, mais elles sont conjecturales dans leur forme même, et il y a de l'imprudence à parler d'analyse: ce sont des notes. Je les prends comme telles, et je m'efforce de faire travailler ces notes de travail. Cela dit, ces notes, on ne peut pas ne pas remarquer qu'elles se répondent, et que par bien des aspects, elles font système: ainsi des spécificités des régimes de la référence, de la présence

---

69 - *Ibid.*, p. 448, 20, f<sup>o</sup> 14/f<sup>o</sup> 208.

70 - *Ibid.*, p. 100, XXXXVIII, 2. Voir aussi p. 312, 354, 364, 380, 382, 386.

71 - C. Laplantine, É. Benveniste, *L'inconscient et le poème*, op. cit., p. 230.

72 - Ni à tous les textes dits poétiques, car nombre de poèmes des *Fleurs du Mal* ont une dimension narrative assez atypique.

de l'auditeur et des formes dialogiques, non dialogales, de présence de l'autre. C'est en vertu de ces remarques que j'ai jeté un pont entre les usages analysés par Benveniste et certaines formes empathiques que l'on retrouve en prose. Je me suis limité à un exemple littéraire, mais j'aurais pu prendre des exemples non littéraires<sup>73</sup>. Ce mode de signifiante sémantique-pathémique-iconique, c'est une forme d'énonciation subjective-empathique. Je veux dire par là qu'il s'agit d'une forme d'énonciation subjective, qui ne vient pas s'ajouter aux plans d'énonciation embrayée (énonciation personnelle) ou non embrayée (énonciation historique ou théorique), mais qui donne à ces plans d'énonciation une orientation plus ou moins subjectivante, selon la nature des subjectivèmes iconiques-pathémiques et selon la source à laquelle rapporter ces subjectivèmes, l'énonciateur premier ou des énonciateurs seconds<sup>74</sup>. Là me semble être une des conséquences importantes à tirer de cette notion de mode de signifiante empathique-iconique : cette question concerne la source et les moyens mis en œuvre. La source oblige à clarifier la question, souvent éludée, de la disjonction locuteur/énonciateur : car si le locuteur énonciateur primaire est bien l'auteur du discours, il peut envisager les référents de son point de vue ou de celui d'un autre, interlocuteur ou délocuté, en lui donnant la parole ou non. On se trouve ainsi *de facto* face à des pathèmes et une iconicité qui valent pour cette source seconde, mais pas forcément pour la source première<sup>75</sup>. Toutes choses égales, c'est cette même complexité que pose l'analyse benvenistienne des plans d'énonciation : car à n'envisager la subjectivité que par rapport à l'énonciateur premier<sup>76</sup>, il se prive de rendre compte de la subjectivité dans les textes historiques ou théoriques dans lesquels la subjectivité peut être celle d'un énonciateur autre...

---

73 - Voir A. Rabatel, 2013, « Empathie et émotions argumentées en discours », pour une approche empathique des émotions en discours, dans un réquisitoire.

74 - Voir A. Rabatel, « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *art. cit.*, p. 117 à 120.

75 - Sur ces questions de prise en charge, je me permets de renvoyer à A. Rabatel, 2009, « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée », *Langue française*, 162, p. 71-87 et A. Rabatel, 2012, « Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation », *Le discours et la langue*, 3-2, p. 13-37.

76 - De surcroît cet énonciateur premier est appréhendé fortement à partir de l'appareil formel de l'énonciation, centré sur le *je/ici/maintenant*, et moins par les autres marques qui indiquent la subjectivité de l'énonciateur à travers la référenciation des objets du discours : voir A. Rabatel 2005, *op. cit.*, p. 116-119, G. Philippe, *art. cit.*, et J.-M. Barbéris, Articles « Subjectivité dans le langage » et « Subjectivité en même *vs* en soi-même », in C. Détrie, P. Siblot, B. Verine, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Éditions Champin, p. 330.

Cette forme d'énonciation subjective-empathique entraîne *de facto* une co-énonciation analogue, du côté du destinataire, du lecteur<sup>77</sup>. Ce qui signifie que la dimension pathémique n'a pas toujours une visée de communication (avec une réponse immédiate) ou d'action. Benveniste évoque ce phénomène pour la poésie en évoquant la « zone / émotive de l'auditeur – *qui n'est pas un interlocuteur* (il n'attend pas de réponse de lui). C'est seulement par l'articulation parti-/culière de son langage que le poète / peut atteindre cette zone »<sup>78</sup>.

Ainsi le lecteur est-il supposé reconstruire de son côté cette façon d'être au plus près des énonciateurs et des objets du discours, au plus près de l'objet langue aussi, dans un mode de présence immédiate et opacifiante, obligeant à des associations d'idées qui ne sont pas prévues par les dictionnaires et les grammaires, mais qui sont néanmoins en appui sur le lexique et la grammaire du texte<sup>79</sup>.

Je suis bien conscient que cette première conclusion porte en elle deux questions importantes, qu'il n'est pas le lieu de discuter. La première concerne la fonction « expressive-émotive » (évoquée en introduction) ou la « forme d'énonciation subjective-empathique » (évoquée quelques lignes auparavant) : il s'agit d'un même phénomène, dont les dénominations peuvent intriguer parce qu'elles rassemblent une fonction expressive (Jakobson) évidemment subjective, avec une dimension empathique, qui déborde la subjectivité du « je ». Ce faisant, je veux souligner combien la subjectivité n'est pas seulement celle de l'énonciateur primaire. Qui plus est, comme j'ai tenté de le montrer ailleurs, la dimension expressive que j'évoque déborde le cadre jakobsonien et n'a de sens que par rapport à ma discussion critique des narratologies non communicationnelles, dont je récuse l'approche réductrice de la communication et du langage ordinaire. La deuxième question, plus complexe, concerne l'appariement entre la dimension pathémique-émotive et la dimension iconique : cette conjonction étonnera qui s'attendrait à ce que je regroupe d'un côté une constellation expressive/subjective/pathémique et, de l'autre, une constellation poétique/iconique. Assurément, le lien entre iconique et expressivité ne va pas de soi. Mais ce problème excède mon propos, centré sur les notes de Benveniste sur Baudelaire. Cela dit, comme je l'ai souligné plus haut, à propos de l'analyse de l'exemple (11), cette association ne peut faire sens que sur la base d'une extension de la notion d'iconicité, extension que, je

---

77 - C. Laplantine, *É. Benveniste, L'inconscient et le poème*, *op. cit.*, p. 230, évoque à très juste titre « la virtualité de la lecture » qu'engendre cet usage du langage.

78 - É. Benveniste, *Baudelaire*, *op. cit.*, p. 238, 15, <sup>o</sup> 1/<sup>o</sup> 107.

79 - Voir A. Rabatel, « Empathie et émotions argumentées en discours », *art. cit.*

le rappelle, Benveniste exemplifie sans la théoriser. C'est là un chantier à ouvrir, mais qui concerne plutôt les spécialistes du langage poétique<sup>80</sup>.

2. Il est dangereux de penser la construction de la référence à partir d'une approche essentialisante qui opposerait poésie *vs* prose, voire les textes littéraires aux textes non littéraires. Il est plus rentable de penser en termes de grandes fonctions du langage, et, surtout, de ne pas croire qu'elles fonctionnent de façon binaire. Les dimensions/fonctions « se surajoutent », comme dit Benveniste<sup>81</sup>. Il est intéressant de s'attarder sur cette remarque de Benveniste, notant que, chez Baudelaire il n'y a point de différence entre prose et poésie, en ce sens que le code « grammatical » est identique à celui de la prose<sup>82</sup>. D'après moi, cette remarque a une portée qui dépasse les notes sur Baudelaire. En tout cas, sans vouloir faire dire à Benveniste plus qu'il ne dit, je suis personnellement tenté de généraliser cette remarque, et c'est pourquoi je refuse de cantonner ses remarques aux seuls textes poétiques ou à une poéticité qui, quoi qu'on en dise, revient toujours aux textes poétiques. J'ai déjà exposé plus haut ma conception du méta-genre poétique, je n'y reviens pas. En revanche, je crois utile de m'attarder quelque peu sur une conception des textes ordinaires qui est le pendant d'une conception essentialisante de la langue poétique. On trouve souvent chez Benveniste cette langue ou ce langage ordinaire opposés à la langue ou au langage poétique. Y aurait-il donc un mode de signifiante sémantique pathémique-iconique réservé au langage poétique, et un mode de signifiante sémantique simple pour le langage ordinaire? Au demeurant, peut-on se satisfaire scientifiquement d'une telle dénomination, « langage ordinaire »? Bien sûr, nous avons besoin d'approximations de ce genre, mais nous ne pouvons pas les prendre au sérieux au plan scientifique, tant le langage ordinaire repose sur des genres divers, des fonctions diverses qui d'ailleurs souvent se cumulent. Ou alors, si l'on décide de distinguer, dira-t-on que des modes de signifiante sémantique particuliers existent pour d'autres genres de discours? C'est la raison pour laquelle le mode de signifiante sémantique pathémique-iconique me semble translinguistique, même s'il se manifeste plus ou moins différemment selon les genres, les situations, etc.

3. Finalement, refuser de limiter ce mode de signifiante sémantique pathémique-iconique à la poésie permet de mieux rendre compte de la diversité des moyens mis à contribution par les poètes, selon leur style, les écoles, les genres, les époques. Et il en est de même pour ce qu'on nomme globalement les textes ordinaires, basés sur une visée communicationnelle.

---

80 - Ces commentaires me donnent l'occasion de remercier très chaleureusement Michèle Monte de sa lecture de ce texte.

81 - Voir É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 34, 6<sup>e</sup> 5/6<sup>e</sup> 5, et note 1.

82 - Voir É. Benveniste, *Baudelaire, op. cit.*, p. 36.

Je reprends les réflexions conclusives de ma critique des narratologies non communicationnelles<sup>83</sup> : la langue ne fait pas que communiquer, même si elle sert fondamentalement à cela. La langue sert aussi à faire (performatif), à envisager des faits, hypothèses, des mondes indépendamment des coordonnées spatio-temporelles et causales ; à se souvenir, à transmettre des valeurs et savoir ou à les remettre en question, etc. Et ses modes de sémiotisation sont très variés, la fonction communicative pouvant se cumuler avec une fonction expressive qui évoque les référents de l'intérieur, au plus près des choses mêmes et des émotions qu'elles suscitent.

Sans doute faut-il, à l'instar de Coseriu, interroger plus en profondeur la notion de fonction, réduite trop souvent à la notion d'instrumentalité :

(16) Il nous faut revenir au langage en tant que fonction. Le fait que la fonction primordiale du langage soit de signifier est généralement accepté et n'est contesté par personne. Toutefois, lorsque l'on veut déterminer de plus près cette fonction, on court souvent le risque d'assimiler *fonction* et *instrumentalité*. De là, la tendance à réduire le langage à d'autres activités, c'est-à-dire à le considérer comme un phénomène non autonome.<sup>84</sup>

De fait, l'instrumentalité peut conduire à opposer (par exemple opposer le langage à n'être qu'un instrument de la vie pratique, un instrument de la vie rationnelle, logique, un instrument de la vie pré-logique), des contenus intuitifs antérieurs à la distinction vrai/faux, comme l'indique Coseriu<sup>85</sup>, alors que les grandes fonctions du langage peuvent jouer ensemble. La communication, selon les situations, les genres, est plus ou moins minée par des phénomènes qui relativisent l'arbitraire du signe, la linéarité et l'indissociabilité du signifiant et du signifié (à travers les jeux de mots sur les signifiants phoniques ou graphiques, les anagrammes, les énantiosèmes<sup>86</sup>, les phénomènes de créativité lexicale, etc.) dévoilant des processus d'ajustement des dire plus complexes que dans la conception dominante du langage ordinaire<sup>87</sup>, et qui

---

83 - Voir A. Rabatel, « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », *art. cit.*, p. 131-134.

84 - E. Coseriu, 2001 [1968], *L'homme et son langage*, Louvain, Paris, Éditions Peeters, p. 22.

85 - E. Coseriu, « L'homme et son langage », in *L'homme et son langage*, *op. cit.*, p. 28-30.

86 - C'est-à-dire les mots de sens opposé, tels « hôte », « remercier ». La notion peut être étendue à des expressions – à l'instar de la « bonne grippe », en réalité une grosse ou une méchante grippe qui est tout sauf « bonne » – et rejoindre les phénomènes d'antiphrase.

87 - Voir L.-J. Calvet, 2010, *Le jeu du signe*, Paris, Fiction & Cie/Seuil, notamment p. 52-55, 109-110, 169-172, 180-182, 191.

tracent des ponts vers des usages plus expressifs ou vers des associations involontaires<sup>88</sup>. C'est pourquoi on ne sera pas étonné de retrouver ce mode de signifiante sémantique pathémique-iconique de la construction de la référence, de l'intérieur, au plus près du ressenti, pas seulement dans certains textes poétiques, pas seulement non plus dans les textes littéraires, même si ces genres offrent un espace privilégié où ce mode de signifiante peut se déployer.

## Bibliographie

ADAM J.-M. et LAPLANTINE C. (éds), 2011, *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire, Semen*, 33.

ARRIVÉ M., 2005 [1994], *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, Presses universitaires de France. Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

— (éd), 2008, *Du côté de chez Saussure*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

BARBERIS J.-M., 2001, Articles « Subjectivité dans le langage » et « Subjectivité en même vs en soi-même », in DÉTRIE C., SIBLOT P., VERINE B., *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Éditions Champion.

BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard.

—, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2, *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Éditions de Minuit.

—, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.

—, 2011, *Baudelaire*, édition établie par C. Laplantine, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

—, 2012, *Dernières leçons. Collège de France (1968-1969)*, édition établie par FENOGLIO I. et COQUET J.-C., Paris, Hautes Études, Éditions du Seuil.

BERTHOZ A. et JORLAND G. (éds), 2004, *L'empathie*, Paris, Odile Jacob.

BOOTH W. C., [1961] 1983, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, Chicago UP.

BRUNET É. et MAHRER R. (éds), 2011, *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Paris, L'Harmattan, Académia.

CALVET L.-J., 2010, *Le jeu du signe*, Paris, Fiction & Cie/Seuil.

COMBETTES B., 1992, *L'Organisation du texte*, Metz, Université de Metz, Centre d'analyse Syntaxique de l'Université de Metz.

COSERIU E., [1968] 2001, « L'homme et son langage », in *L'homme et son langage*, Louvain, Paris, Éditions Peeters, p. 13-30.

—, [1955-1956] 2001, « Détermination et entours », in *L'homme et son langage*, Louvain, Paris, Éditions Peeters, p. 31-67.

---

88 - Voir M. Arrivé, 2005 [1994], *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, Presses universitaires de France, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.



DOMINICY M., 2009, « Poésie, parallélisme et stéréotypie », in É. DELENTE (dir.), *Linguistique du texte poétique, L'information grammaticale*, 121, p. 15-20.

—, 2011, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier.

DUCROT O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.

—, 2011, « Note sur Benveniste et la polyphonie » in CORMINBŒUF G. et BEGUELIN M.-J. (dir.), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles De Boeck, Duculot, p. 389-398.

FOREST R., 1999, *Empathie et linguistique*, Paris, Presses universitaires de France.

—, 2003, *Critique de la raison linguistique*, Paris, L'Harmattan.

G. JORLAND, 2004, « L'empathie, histoire d'un concept », in BERTHOZ A. et JORLAND G. (dir.), *L'empathie*, Paris, Odile Jacob, pp. 19-49.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 2000, « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du xx<sup>e</sup> siècle? Remarques et aperçus », in PLANTIN C. et al. (éds), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL, p. 33-74.

LAPLANTINE C., 2011, « La poétique d'Émile Benveniste. Baudelaire et les correspondances », in É. BRUNET et R. MAHRER (éds), *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Paris, L'Harmattan, Académia, p. 71-95.

—, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Éditions Lambert Lucas.

—, 2012, « Faire entendre Benveniste », <http://www.fabula.org/revue/document7280.php>, *Acta Fabula*.

MESCHONNIC H., 2012, *Langage, histoire, une même théorie*, Lagrasse, Verdier.

MONTE M., 2010, « Auteur, Locuteur, éthos et rythme dans l'analyse stylistique de la poésie », in BOUGAULT L. et WULF J. (dir.), *Stylistiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 325-342.

—, 2012, « Pour une autonomie relative des niveaux sémantique, énonciatif et iconique des textes poétiques », <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100044>.

ONO A., 2007, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

PHILIPPE G., 2002, « L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur », in AMOSSY R. (éd), *Pragmatique et analyse des textes*, Université de Tel-Aviv, p. 17-34.

RABATEL A., 1997, *Une histoire du point de vue*, Metz, CELTED/Klincksieck.

—, 1998, *La construction textuelle du point de vue*, Paris, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

- , 2004, « Stratégies d'effacement énonciatif et sur-énonciation dans *Le dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville », *Langages*, 156, p. 18-33.
- , 2005, « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques*, 9, p. 115-136.
- , 2005, « La construction inférentielle des valeurs: pour une réception pragmatique des textes (littéraires) », *Cahiers de narratologie*, 12, p. 1-18. <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=>.
- , 2008, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme et polyphonie dans le récit*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.
- , 2009, « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée », *Langue française*, 162, p. 71-87.
- , 2010, « Retour sur les relations entre locuteur et énonciateur. Des voix et des points de vue », in COLAS-BLAISE M., KARA M., PERRIN L. et PETITJEAN A. (éds), *La question polyphonique ou dialogique dans les sciences du langage, Recherches linguistiques*, 31, Metz, CELTED, Université de Metz, p. 357-373.
- , 2010, « Texte, communauté discursive et dynamique interprétative », in FLOREA L.-S., PAPAĞAGI C., POP L., CUREA A. (dir.), *Directions actuelles en linguistique du texte*, t. 1, Cluj-Napoca, Casa Cartii de Stiinta, p. 177-188.
- , 2011, « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », *Littérature*, 163, p. 108-138.
- , 2012, « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 56, p. 23-42.
- , 2012, « Les relations Locuteur/énonciateur au prisme de la notion de voix », *Arts et savoirs*, 2, 1-18 <http://lisaa.univ-mlv.fr/arts-et-savoirs/parution-du-numero-2-les-theories-de-lenonciation-benveniste-apres-un-demi-siecle/> (repris in DUFAYE L. et GOURNAY L. (éds), 2013, *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*, Paris, Ophrys, p. 207-226).
- , 2012, « Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation », *Le discours et la langue*, 3-2, p. 13-37.
- , 2013, « Écrire les émotions en mode empathique », *Semen*, 35, p. 65-82.
- , 2013, « Empathie et émotions argumentées en discours », *Le Discours et la langue*, 4-1, p. 159-177.



## Benveniste et la poétique indo-européenne

Georges-Jean Pinault

L'intérêt, et même la passion, d'Émile Benveniste (1902-1976) pour la poésie est bien connu de ses lecteurs attentifs, et il a été confirmé par la révélation tardive, et posthume, de ses notes sur Baudelaire<sup>1</sup>. Je ne reviendrai pas ici sur le contexte de préparation, vers 1967, d'un article ou d'un essai qui n'a pas abouti. Il est effectivement lié au développement parisien des recherches croisées de linguistique et de littérature au cours des années 1960. L'analyse de la méthode et des résultats de Benveniste dans cette ébauche d'une étude de la « grammaire poétique » de Baudelaire ne relèvent pas de ma communication, malgré l'intérêt intrinsèque du sujet<sup>2</sup>. La publication de ces notes sur Baudelaire a une portée supplémentaire, celle de jeter un éclairage rétrospectif sur les travaux antérieurs, et publiés, de Benveniste sur la langue poétique. Pour une part, ce sont des travaux effectivement méconnus, qui confirment que Benveniste était un grand lecteur de littérature française et étrangère, au-delà de son domaine proprement académique de linguiste. Ces publications immédiatement postérieures à la seconde guerre mondiale, difficiles d'accès, mais disponibles en bibliothèque, appelleraient un commentaire pour elles-mêmes. Je voudrais seulement mettre en exergue que Benveniste, dans son texte au titre provocateur « L'eau virile » (1945)<sup>3</sup>, s'appuie sur un ouvrage récent de Gaston Bachelard<sup>4</sup>, et semble développer une analyse de divers textes selon la poétique bachelardienne, avant de

---

1 - Voir l'édition par Chloé Laplantine, 2011.

2 - Je me contente de renvoyer globalement au livre de Chloé Laplantine, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, 2011, spécialement p. 133-250. Voir aussi « Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire », *Semen*, n° 33, avril 2012, numéro coordonné par Jean-Michel Adam et Chloé Laplantine.

3 - Texte désormais reproduit in Chloé Laplantine, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, 2011, p. 261-264. J'ai préparé depuis longtemps une étude de cet article de Benveniste, qui paraîtra dans un autre contexte.

4 - *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.

se démarquer subtilement de Bachelard, pour démontrer que la figure la plus archétypale de l'eau est masculine, et non pas féminine. En quelques phrases, nous pouvons appréhender une combinaison très originale d'une analyse de traits sémantiques, de type structuraliste, et d'une interprétation de l'imagination matérielle d'orientation phénoménologique. Pour une deuxième part, les travaux « poétologiques » de Benveniste sont au cœur de son domaine de spécialité linguistique, depuis son recrutement dans la section des Sciences historiques et philologiques de l'École Pratique des Hautes Études, à savoir les langues iraniennes. Benveniste n'a pas seulement travaillé sur la structure de ces langues (avestique, vieux-perse, sogdien, moyen-perse, parthe, etc.), dans le cadre de l'histoire des langues indo-iraniennes, mais il s'est intéressé aussi aux textes, à leur forme et à leur contenu. Un de ces premiers travaux (1930) comporte une étude de métrique iranienne sur un poème de joute oratoire. Benveniste y esquisse une histoire comparée de la versification dans les poésies de plusieurs langues iraniennes. C'est sans contexte un travail de poétique, même si le terme n'y est pas employé, dans le domaine iranien. On relève aussi la traduction d'une sélection d'hymnes manichéens, qui venaient d'être publiés à la suite de la découverte des manuscrits d'Asie Centrale (1937). Elle confirme, si besoin en était, les qualités d'écriture et la sensibilité poétique de Benveniste. Tout au long de sa carrière, Benveniste a publié des articles sur le vocabulaire et la phraséologie des langues iraniennes anciennes, dans une perspective qui vise aussi à restituer les dimensions sociale, culturelle et religieuse. Dans leur méthode propre, ces travaux relèvent simplement de l'excellente philologie. La place me manque pour commenter en détail cette partie de l'œuvre benvenistienne, mais je voudrais insister sur la continuité de son travail sur les textes iraniens. Même si l'expertise linguistique de Benveniste s'étendait à l'ensemble de la famille des langues indo-européennes, et même à des langues non indo-européennes, on ne doit pas perdre de vue son retour régulier au domaine iranien, qui était à la fois proche et lointain du Levant où il était né.

Dans la présente contribution, je me concentrerai sur l'intersection entre la linguistique historique et comparative, pratiquée par Benveniste tout au long de sa carrière, et la « poétique » des textes dans les langues indo-européennes anciennes. Je mets ce substantif entre guillemets, parce que Benveniste ne l'emploie jamais. Bien que l'usage ait été inauguré avec éclat par Paul Valéry, il ne s'est vraiment répandu qu'à partir des années 1960, comme équivalent du terme anglais *poetics*. Faut-il rappeler que Benveniste est un immense spécialiste des langues indo-européennes, et de la reconstruction de la langue non attestée appelée par convention « indo-européen », à la suite d'Antoine Meillet (1866-1936) et de Ferdinand de Saussure (1857-1913) ? En témoigne

son dernier ouvrage majeur, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, paru en 1969, et mis au point à partir de notes de cours au Collège de France. Cet aspect est souvent occulté par les lecteurs qui ne connaissent que les *Problèmes de linguistique générale*, dont le premier volume, préparé sous la direction de Benveniste, est paru en 1966, et dont le second est paru à titre d'hommage, en 1974. La dimension de linguistique générale n'y est pas incompatible avec l'orientation de linguistique historique et comparative, qui est constamment présente. Benveniste ne fait jamais allusion à ce que serait une poétique ou une stylistique comparée des textes dans les langues indo-européennes. Pourtant, il affirme fortement l'importance en général de la poésie dans son entretien avec Guy Dumur en 1968. À la question de ce dernier (« Est-ce que le langage poétique est intéressant pour la linguistique ? »), Benveniste répondait :

Immensément. Mais ce travail est à peine commencé. On ne peut dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer soient encore clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes, mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire<sup>5</sup>.

Cette réponse rappelle assez précisément certaines des réflexions formulées par Benveniste dans ses notes sur Baudelaire, qui sont pratiquement contemporaines. Mais elle concerne en principe tous les textes qualifiés de « poétiques ». Désormais, la poétique est une dimension significative des recherches de linguistique indo-européenne. Dans les années 1960, elle n'était pas totalement inconnue, et elle avait été pratiquée par plusieurs comparatistes, et non des moindres, mais dans des contributions éparées qui n'avaient pas de doctrine commune<sup>6</sup>. Que faut-il entendre par le champ disciplinaire de la « poétique indo-européenne » ?

Si la date inaugurale de la grammaire comparée des langues indo-européennes comme discipline linguistique peut être fixée en 1816, avec la publication du mémoire de Franz Bopp sur la comparaison des systèmes de conjugaison du sanskrit, du grec, du latin, du persan et du germanique, on considère que la poétique indo-européenne a vu son premier pas avec la découverte en 1853 par Adalbert Kuhn d'une « formule », c'est-à-dire d'un syntagme superposable dans plusieurs langues : grec κλέος ἄφθιτον et

---

5 - É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, p. 37.

6 - Je renvoie aux travaux recueillis par Rüdiger Schmitt, 1968, *Indogermanische Dichtersprache*, Darmstadt. Voir aussi la présentation générale la plus récente par Martin L. West, 2007, dans *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, p. 26-74 (« Poet and Poesy ») et 75-119 (« Phrase and Figure »).

védique *śrávas... ákṣitam* (variante *ákṣiti śrávaḥ*) « gloire impérissable ». Chacun des éléments du syntagme trouve un correspondant dans une autre langue, et l'on doit admettre que la combinaison des constituants n'est pas due au hasard. La correspondance en question rapproche des syntagmes qui ont le même sens, et qui sont composés des mêmes morphèmes. Plus tard, on a restitué la forme du syntagme originel dont proviennent ces syntagmes<sup>7</sup>. Cette restitution doit être appelée une formule indo-européenne: un syntagme reconstruit, qui est précédé d'un astérisque, comme l'est tout morphème reconstruit. Les deux mots associés, un substantif neutre et un adjectif, proviennent chacun d'une forme indo-européenne, qui a évolué séparément selon l'application des lois phonétiques. Désormais, avec les progrès de la phonologie, cette séquence est reconstruite sous la forme suivante: *\*kléw-os \*ŋ-d<sup>h</sup>g<sup>wh</sup>i-to-m*. De plus, les noms en question ont un caractère formulaire dans chacune de leurs traditions: ils figurent dans une constellation de formules, où « gloire » est associée avec d'autres épithètes (« grande », ou « vaste, qui s'étend au loin ») ou avec d'autres substantifs (« la gloire des hommes »). Chacun de ces noms figurent dans des noms propres laudatifs. Je renvoie au commentaire de Benveniste:

Nous sommes assurés que le concept de *kléos* est un des plus anciens et des plus constants du monde indo-européen: le védique *śrávas*, l'avestique *sravaḥ*-en sont les correspondants exacts et ont exactement le même sens. De plus la langue poétique conserve en grec une même expression formulaire (...), désignant la récompense suprême du guerrier, cette "gloire impérissable" que le héros indo-européen souhaite par-dessus tout, pour laquelle il donnerait sa vie. Nous avons là un des témoignages assez rares, d'où l'on peut inférer l'existence sinon d'une langue épique, / du moins d'expressions poétiques consacrées dès l'indo-européen commun<sup>8</sup>.

Un autre exemple parfaitement établi est celui de la désignation du dieu suprême, au vocatif *\*dyéw ph<sub>2</sub>ter*, littéralement « ciel-lumineux père [chef de famille] », cf. lat. *Iuppiter (Iūpiter)*, ombr. *Iuḡater*, gr. *Ζεῦ πάτερ*, ved. *d(ī)yaus pítar*, louv. *Tatiš Tiwaz* (« père *Diw-at-* »), hitt. *Attaš Šiuš*, etc. Chacun de ces deux noms est reconstruit par la méthode comparative. Dans les langues où ils sont conservés, ils ont des emplois indépendants: « ciel-lumineux » et « père ». Ce dernier est un terme de parenté, au même titre que les noms pour « mère », « frère », « sœur », « fils », « fille », etc. On constate que

7 - Voir notamment le livre de Gregory Nagy, 1974, *Comparative studies in Greek and Indic meter*, Cambridge (Mass.), lequel est consacré entièrement à cette formule.

8 - *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, t. II, p. 58-59.

plusieurs langues ont conservé cette expression au vocatif, et même que l'italique (latin et langues sabelliennes) ont fondé la forme de nominatif sur le vocatif, qui est seul hérité. Par conséquent, nous avons encore sous nos yeux un fragment de discours indo-européen : quelques syllabes. C'est peu, et en même temps beaucoup. Car ce syntagme figé nous apprend que les locuteurs de cette langue reconstruite, dénommés par convention Indo-Européens, avaient divinisé le ciel clair, qu'ils en avaient fait la figuration de leur dieu suprême, et qu'ils se représentaient ce personnage divin en chef du panthéon conçu comme une famille. Grâce à cette séquence de noms, nous avons un témoignage sûr d'une partie de la religiosité indo-européenne, alors que nous n'avons aucune figuration plastique des dieux indo-européens. Objectivement, c'est fort peu par rapport à l'ensemble d'un système religieux. Relisons ce qu'en écrit Benveniste :

Le terme \**pāter* est prégnant dans l'emploi mythologique. Il est la qualification permanente du dieu suprême des Indo-Européens. Il figure au vocatif dans le nom divin Jupiter : la forme latine *Iūpiter* est issue d'une formule d'invocation. (...) L'aire de cette appellation divine est assez vaste pour qu'on soit en droit de reporter à la période indo-européenne commune l'emploi mythologique de ce nom du "père"<sup>9</sup>.

143

L'archéologie indo-européenne est extrêmement lacunaire et hypothétique, du fait que les Indo-Européens ne connaissaient pas l'écriture, et n'ont pas laissé, dans les régions où était parlée par hypothèse leur langue commune, de documents écrits qui permettraient d'identifier comme « proto-indo-européenne » une culture matérielle restituée par les archéologues. Cela dit, ce syntagme est une expression figée de la langue rituelle, plutôt qu'une formule poétique. Néanmoins, on a coutume de ranger cette expression parmi les items reconstruits de la langue poétique, en allemand *Dichtersprache*. La raison en est l'usage très large donné au terme « poésie », sous lequel on range tous les usages marqués stylistiquement de la langue. Dans une civilisation sans écriture, la tradition confiée à la mémoire a une importance primordiale. Cette tradition est l'apanage des spécialistes de la parole, qui sont habilités à formuler des prières, à composer des hymnes aux dieux, des éloges des princes, des récits héroïques, des maximes juridiques et morales, des chants de mariage, etc. Ces bardes transmettent leur savoir à l'intérieur d'une guilde, à l'image de ce qui est connu dans plusieurs cultures indo-européennes de l'époque historique. En soi, cette importance de la tradition orale n'a rien d'original. Je rappelle fermement, mais sans

---

9 - *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, t. I, p. 210.



y insister dans ce contexte, que la reconstruction d'une proto-langue commune et d'une « culture » commune de la parole formalisée et associée à cette proto-langue n'implique aucune théorie sur l'ethnicité des locuteurs de cette proto-langue, ni sur leur localisation dans le temps et dans l'espace. Elle est même indépendante, en principe, de la reconstruction de la religion et de la mythologie, qui suit une méthode totalement autre : la langue n'est pas la source de la religion.

Le terme de formule a un emploi sensiblement différent, pour référer à des séquences figées de même contenu sémantique, qui sont répétées avec une certaine marge d'adaptation, et qui sont liées à une configuration métrique, donc à leur place dans le vers. On parle d'épithètes formulaires pour les adjectifs homériques qui varient en fonction des noms propres avec lesquels ils sont combinés, et plus généralement d'expressions formulaires. Dans ce cas, la formule a une définition synchronique, et non plus diachronique : elle se définit en effet par son rôle dans une synchronie définie par la période d'usage d'un certain schéma métrique, dans le cas évoqué l'hexamètre dactylique. Ces séquences [épithète + nom propre] dans l'épopée homérique ont fait l'objet des travaux de Milman Parry (1902-1935), un élève d'Antoine Meillet. Quelques années après la soutenance de sa thèse, Parry a vérifié en quelque sorte sur le terrain ses théories sur la tradition orale dans les Balkans, au moyen de l'enregistrement de récitations improvisées de chants épiques, par la bouche de bardes professionnels. Il y a vu la confirmation de sa notion de système formulaire, qui permet à un improvisateur d'avoir constamment à sa disposition un stock d'expressions adaptables selon les contraintes du vers<sup>10</sup>. Ces recherches de terrain, comme d'autres qui furent réalisées dans les rares populations de l'aire indo-européenne qui avaient encore des formes de poésie traditionnelle, donnaient accès à la production en public (*performance* en anglais) d'un texte qui est « nouveau », c'est-à-dire plus ou moins différent, à chacune de ses réalisations. Il va de soi que l'adaptation de ce modèle idéal à des textes qui sont la fossilisation d'une lignée de *performance*, confiée ultérieurement à l'écriture, pose toujours de nombreux problèmes. La question n'est pas celle de la mémorisation en soi, mais plutôt la composition d'œuvres complexes, telles que les épopées homériques, qui comportent, de façon incontestable, des échos internes qui ne

---

10 - Les travaux de Milman Parry et de son disciple Albert Bates Lord (1912-1991) ont fondé la théorie de *l'Oral Poetry*, dont fr. « poésie orale » est un équivalent faible. C'est devenu un courant d'études littéraires riche en publications, qui relève de la poétique générale et de la littérature comparée, sans lien nécessaire avec la linguistique indo-européenne. Je me contente de renvoyer à l'ouvrage classique de A. B. Lord, 1960, *The Singer of Tales*, Cambridge (Mass.).

sont pas dus seulement aux circonstances d'improvisations, même répétées sur plusieurs décennies. Quoi qu'il en soit, les thèses de Parry ont pu être testées, avec plus ou moins de succès, sur des séquences autres que celles constituées d'un nom propre et d'une épithète. La notion de formule a été de plus en plus affinée, et est employée régulièrement par les commentateurs d'Homère. Pour l'historien de la langue grecque et pour l'indo-européaniste, les expressions figées de la langue homérique peuvent éventuellement – ce n'est pas toujours le cas – avoir une dimension diachronique, quand elles ont un répondant exact dans une expression figée d'une autre langue indo-européenne. La question que l'on doit poser, et que Benveniste a effectivement posée, c'est celle du sens des formules en question pour les locuteurs, en l'occurrence pour l'aède ou le barde et pour son public. Dans la mesure où un syntagme est transmis seulement, ou surtout, par commodité métrique, doit-on donner un sens plein à chacun de ses termes? Il faut aussi compter avec les évolutions sémantiques qui se produisent de toute façon, et pour d'autres raisons, dans les emplois non poétiques des termes. Autrement dit, il faut se garder de croire que la formule a permis une conservation du sens, simultanée avec la conservation de la forme. Le problème se pose pour la séquence homérique *ἱερόν μένος* « esprit énergique, ardent », employée plusieurs fois, et qui constitue donc une formule au sens synchronique, qui est complétée par un nom propre au génitif : l'ensemble constitue une périphrase employée pour désigner une personne. Elle devient une formule au sens diachronique dès qu'elle est superposée formellement au védique *iṣirám mānas* « esprit vif, inspiré, ardent ». Ce syntagme est employé une seule fois dans le R̥gveda à l'instrumental singulier, *iṣirēṇa mānasā*, donc dans une construction totalement différente. En védique, on peut y lire le sens connu par ailleurs de l'adjectif *iṣirá-*, alors que ce n'est plus le cas pour l'expression homérique :

145

L'expression *hieròn ménos*, avec un nom de personne, (...) n'est déjà plus qu'une cheville, une commodité métrique. On ne saurait y lire la valeur qu'avait *hierós* quand l'emploi était vivant<sup>11</sup>.

De fait, Benveniste établit le sens propre de gr. *ἱερός* « sacré », correspondant formellement à védique *iṣirá-*, sur la base d'autres emplois, non formulaires, qui servent à sa démonstration, laquelle vise à restituer un des pôles de la notion de sacré, le pôle positif, défini comme « ce qui est chargé d'énergie, de puissance divine ». Par conséquent, le sens étymologique n'est

---

11 - *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, t. II, p. 196. Je renvoie évidemment à tout le contexte de ce chapitre sur la notion de sacré, p. 192-207.

pas accessible en synchronie: il est le fruit d'une reconstruction, laquelle est indépendante de l'existence de formules. Il semble que Benveniste ait recours de façon différenciée aux formules, parce que la notion de formule synchronique implique pour lui un quasi effacement du sens originel. C'est finalement une conception assez traditionnelle.

Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au temps présent, les linguistes n'ont cessé de découvrir de nouvelles formules indo-européennes, dont certaines sont plus ou moins sûres; ils ont aussi précisé leurs variantes et leurs connexions<sup>12</sup>. Trois critères peuvent être utilisés pour évaluer l'antiquité d'une formule, et son attribution au proto-indo-européen: 1) le nombre de langues dans lesquelles on trouve des expressions superposables; 2) la précision de la correspondance, qui, dans le meilleur des cas, comme celui de la « gloire impérissable », comporte exactement les mêmes formes des mêmes mots; 3) le caractère non trivial de la combinaison ainsi réalisée. Sur le deuxième point, on doit admettre des modifications dues au renouvellement morphologique au cours de l'histoire indépendante de chaque langue. Le troisième point est plus délicat, car certaines associations de termes sont assez banales, et ne présupposent pas l'héritage d'une formule primitive qui aurait été transmise dans les différentes langues. Un exemple parmi d'autres est celui de « Terre Mère », autrement dit l'identification de la terre personnifiée et divinisée à une mère de famille. Cette notion est tellement répandue dans des langues et cultures diverses, et de différentes familles linguistiques, qu'il est impossible de restituer avec certitude une formule proprement indo-européenne. Il est parfaitement possible que l'association des noms « mère » et « terre » se soit réalisée indépendamment, et à des époques différentes, dans chacune des langues où elle est attestée, et sous diverses influences. La ressemblance de surface de séquences similaires de diverses langues peut donc constituer un mirage.

La validité de la méthode comparative dans la reconstruction de ces formules a été confirmée avec le déchiffrement, au début du XX<sup>e</sup> siècle, de deux nouvelles langues indo-européennes, le tokharien (1908) et le hittite (1915). Dans ces langues, on a retrouvé des syntagmes déjà découverts dans les langues qui avaient été reconnues comme indo-européennes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. J'en donnerai seulement deux exemples. La notion de « gloire » ou « renommée », exprimée par le substantif singulier \**kléw-os* (voir plus haut), pouvait être exprimée aussi par la combinaison de deux noms synonymes en coordination asyndétique, littéralement « nom [et] gloire », association connue par plusieurs langues, et qui se retrouve en tokharien.

---

12 - Le répertoire de référence de ces formules a été procuré par R. Schmitt, 1967, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden.

Le tokharien et le hittite ont aussi confirmé que pour « nommer, attribuer un nom », notamment à une personne, les locuteurs de l'indo-européen reconstruit employaient un syntagme qui signifie littéralement « établir un nom » avec un verbe qui signifie concrètement « poser, placer » (racine indo-européenne \**d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*), et non pas un verbe qui signifierait « donner ». Nous pouvons affirmer cela parce que la même expression était employée en indo-iranien, en grec, en latin, en baltique, en slave, etc. Tout ce travail d'identification et de compilation de formules a été réalisé par des linguistes qui étaient aussi des philologues. On peut affirmer que Benveniste a connu et employé cette notion, bien que la restitution des formules pour elles-mêmes n'ait pas été au centre de son œuvre de comparatiste : il était visiblement intéressé davantage par ce que les formules nous apprennent sur la culture des locuteurs.

Un aspect de la langue poétique qui n'a pas joué de rôle significatif dans l'œuvre de Benveniste, en dehors de ses travaux d'iranisant, est la métrique. Pourtant, ce domaine avait été défriché avec succès par son maître, Meillet. Celui-ci avait en effet établi la parenté structurelle de la métrique éolienne avec les types de vers employés par les hymnes védiques<sup>13</sup>. Le principe constitutif était quantitatif : le vers est défini par un nombre fixe de syllabes, qui sont alignées sans pause entre mots, et qui constituent aussi une unité syntaxique ; le rythme repose sur l'alternance de syllabes longues et brèves ; les vers les plus longs, au-delà de huit syllabes, présentent une césure, ou séparation de mots, dans leur première partie, tandis que le rythme est davantage marqué dans la dernière partie. Ces résultats ont servi de point de départ à la métrique comparée, et à des recherches sur les structures de la métrique du slave (décasyllabe épique), du vieil-irlandais, du germanique et de l'italique, puis, avec plus ou moins de succès, d'autres langues indo-européennes. Chacune des versifications a une histoire propre, qui a souvent ajouté d'autres paramètres, tels que l'allitération, l'accentuation, etc.<sup>14</sup> Quelle que soit la difficulté d'interprétation des faits, il est certain que cet aspect confirme l'existence d'une poésie indo-européenne sur le plan du matériau phonique. Il faut relever que la notion de métrique indo-européenne est solidaire de l'hypothèse d'une transmission orale des structures de la versification à l'intérieur de la guilde des poètes. Cette transmission devait aller de pair avec celle des formules et d'autres procédés de composition.

En plus des formules et de la métrique, la notion de « langue poétique indo-européenne » se fonde sur l'existence de procédés stylistiques

---

13 - Voir A. Meillet, 1923, *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, Paris.

14 - Bilan récent par M. L. West, 2007, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, p. 45-62.

communs et récurrents dans les diverses langues: ordre des mots, jeux phoniques, morphologiques, étymologiques. On constate par exemple que les énumérations de termes suivent certaines « règles », fondées sur le volume syllabique croissant, ou strictement équivalent, des mots alignés, dont la cohésion peut être renforcée par d'autres moyens. Une grande partie de ces procédés se ramènent à des schémas de répétition (de sons, de morphèmes, de lexèmes) ou de parallélisme. On peut tenter de définir des unités plus larges, telles que la période ou la strophe. Sous cet aspect, la recherche sur les textes des langues indo-européennes relève de la stylistique comparée. La différence, qui n'est pas négligeable, tient au fait que ces langues sont apparentées, et donc que les procédés, sinon leurs effets, peuvent faire partie de la tradition transmise de génération en génération depuis la période de communauté linguistique. En fait, le travail sur la langue poétique prolonge le travail sur la langue « ordinaire ». Plutôt, il faudrait dire que les linguistes reconstruisent en principe le proto-indo-européen sans faire de différences entre niveaux de langues, et sous tous les aspects: phonologie, morphologie, syntaxe, lexique. Mais il se trouve que, souvent, les plus anciens textes attestés dans plusieurs langues indo-européennes sont des textes poétiques, et des textes chargés de tradition culturelle: l'épopée homérique, l'Avesta, le Veda, les chants populaires en lituanien et en letton, les narrations épiques dans les langues slaves du Sud et de l'Est, etc. D'un point de vue strictement linguistique, un texte mythologique et religieux n'a pas plus de portée qu'une brève inscription prosaïque, de caractère purement historique ou économique. Parmi les indo-européanistes d'hier et d'aujourd'hui, on peut distinguer, sinon deux camps, du moins deux inclinations: les uns se concentrent exclusivement sur la grammaire, et sur la reconstruction linguistique au sens strict (*hard core*); les autres s'intéressent aussi à la dimension poétique de l'usage de la langue (*soft core*), et ils y consacrent une partie plus ou moins importante de leur recherche, mais en utilisant fondamentalement la même méthode que celle de la reconstruction linguistique.

L'exemple par excellence de l'indo-européaniste qui s'est consacré à la « poétique indo-européenne » est donné par Calvert Watkins (1933-2013). On peut même dire qu'il a fait de ce domaine une composante incontournable de la linguistique indo-européenne. Il y a contribué par de nombreuses études, et par un ouvrage devenu désormais classique, paru en 1995: *How to kill a dragon. Aspects of Indo-European poetics*. Dans ce livre, on trouve d'une part la mise en œuvre de la méthodologie linguistique pour la reconstruction d'une formule, à savoir du syntagme verbal « tuer le dragon », dont l'agent est le héros, remplacé éventuellement par un dieu, et donc le patient peut lui-même être remplacé par d'autres termes qui réfèrent à un adversaire primordial. On passe alors d'une formule au noyau d'un récit, qui peut s'élargir en mythe. D'autre part, l'auteur

passé en revue de nombreux aspects de la reconstruction de la langue poétique, au niveau du signifiant et du signifié : phonèmes, syllabes, morphèmes, lexèmes. Le détail des faits importe peu ici. Je voudrais souligner que la méthode de Watkins est explicitement inspirée par la notion de « fonction poétique » selon Roman Jakobson (1896-1982). Celle-ci est définie par la projection du principe d'équivalence de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique, et elle peut se manifester aussi bien dans des textes non poétiques. La notion de « poétique » est élargie à tous les aspects marqués et esthétiques de l'emploi du langage<sup>15</sup>. Selon le schéma de Watkins, chaque langue indo-européenne possède un emploi artistique : on peut établir la « grammaire de la poésie » de cette langue, selon la définition de Jakobson. La comparaison des grammaires poétiques de chaque langue conduit à la reconstruction de la grammaire poétique du proto-indo-européen<sup>16</sup>. On voit donc que cette reconstruction met l'accent presque exclusivement sur la forme. Cependant, aux formules correspondent des « thèmes » : l'exemple typique sera celui de la gloire impérissable. Dans ce cas, on peut reconstruire une base idéologique. La renommée est impérissable parce qu'elle relève du message « entendu » : c'est le sens originel du nom « gloire ». Cette audition est éternelle parce qu'elle est assurée par la transmission orale ininterrompue. Les exploits des hommes ne survivent dans la mémoire que grâce aux poètes, dont les commanditaires sont les princes. Cette formule présuppose une relation d'échange réciproque entre poètes et princes désireux de gloire. On constate qu'une partie des formules ont une portée réflexive, et concernent l'activité poétique elle-même. Néanmoins, le contenu que l'on peut tirer de la collection déjà assez considérable de formules est finalement assez limité et prévisible. Il y a autant, sinon plus, à tirer des étymologies de notions fondamentales de la vie en société. C'est justement ce dernier aspect qui intéressait surtout Benveniste. Je doute cependant qu'il ait adhéré à la notion assez extensive de « culture poétique » adoptée par plusieurs savants<sup>17</sup>. La « poétique » est étendue, par-delà la notion d'art verbal, à l'ensemble de la culture non matérielle, aux conceptions du monde et aux valeurs de la société. Il est avéré que les poètes, par leur maîtrise du langage, jouaient un rôle important dans une société sans écriture, et qu'ils étaient les gardiens de la tradition. Ce n'est pas propre au monde indo-européen.

---

15 - Voir notamment les articles « Linguistique et poétique », traduit dans R. Jakobson, 1963, *Essais de linguistique générale* I, Paris, p. 209-248, et « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie », traduit dans R. Jakobson, 1973, *Questions de poétique*, Paris, p. 219-233.

16 - C. Watkins, 1995, *How to Kill a Dragon*, New York-Oxford, p. 5-6 et 28-49 (« Poetics as grammar »).

17 - Outre Calvert Watkins, 1977, on peut citer à cet égard Enrico Campanile, *Ricerche di cultura poetica indoeuropea*, Pisa.

Benveniste compte parmi les maîtres revendiqués par Watkins, à juste titre. Comment situer Benveniste dans l'évolution des études de poétique indo-européenne? Quel a été son apport à ce champ d'étude? Doit-on réduire la reconstruction de la culture aux structures formelles? Avant de passer à des lectures spécifiques, il était nécessaire de rappeler, même de façon simplifiée, l'histoire de la poétique indo-européenne, à laquelle Benveniste a participé. En effet, cet aspect des recherches comparatives, très développé à l'étranger, a été pendant longtemps presque complètement occulté en France, du fait de l'influence écrasante de Georges Dumézil (1898-1986), qui, bien que philologue et linguiste, poursuivait un objectif totalement différent, à savoir la reconstruction de l'idéologie sous-jacente aux mythologies, religions et littératures des peuples indo-européens. Ce qui l'intéressait, c'était la transmission des *idées*, dans le cadre de la tripartition fonctionnelle, et leur application à des textes de vaste ampleur, pour l'essentiel narratifs (épopée, histoire, roman). Toute la dimension ethnographique de la poésie formulaire, de la tradition orale, relevait pour lui tout au plus du folklore et des effets secondaires des textes<sup>18</sup>. L'objectif de Benveniste, dans le domaine de la reconstruction de la culture indo-européenne, n'était pas moins ambitieux, mais il suivait d'autres voies, comme je vais essayer de le montrer.

150

Il convient d'examiner deux contributions majeures de Benveniste dans le domaine indo-iranien. La première est l'article des mélanges offerts en hommage posthume à l'indianiste Louis Renou (1896-1966), élève d'Antoine Meillet comme lui-même, condisciple et ami, paru en 1968, et dont le titre est suffisamment explicite: « Phraséologie poétique de l'indo-iranien ». Je rappelle que l'indo-iranien est la langue commune dont sont issus principalement le proto-iranien, ou iranien commun, source des langues iraniennes, et le proto-indien, ou indo-aryen commun, source des langues indo-aryennes de l'Inde, dont la plus ancienne est le védique, et dont la forme classique est le sanskrit. Cette reconstruction est rendue possible par la grande similarité des structures de ces langues à leur stade le plus ancien.

La notion linguistique d'indo-iranien est encore, dans la pratique, restreinte à l'étymologie. On la vérifie aisément dans une longue série d'équations, lexicales et morphologiques, témoignages de l'unité dialectale dont l'indien et l'iranien sont issus. / Mais il faut élargir cette notion et y inclure une autre espèce de correspondances, qui ne sont plus seulement dans la forme des éléments hérités, mais dans leurs liaisons, leur agencement syntaxique, les figures de style qu'ils

---

18 - Cela dit, tout indo-européaniste trouve beaucoup à glaner dans les commentaires de textes et les analyses de mots procurés par Dumézil, parce qu'il était un lecteur d'une acuité exceptionnelle.

composent, ou encore dans leurs façons particulières de dénoter. Notre objet est d'ajouter à ce répertoire encore limité quelques spécimens nouveaux de la phraséologie poétique indo-iranienne. Nous disons poétique cette phraséologie à la fois parce qu'elle est propre dans les deux langues à des textes versifiés et aussi parce qu'elle réside dans des tours consacrés qui, en eux-mêmes, témoignent d'une facture poétique<sup>19</sup>.

Je relève deux points: Benveniste s'inscrit explicitement dans la recherche des formules, restreinte en l'occurrence au domaine linguistique indo-iranien; de façon assez stricte, il limite la poésie aux textes versifiés, mais prend en compte la « facture poétique », qui peut être interprétée comme une formulation marquée par rapport à celle de la langue ordinaire, grâce à certains procédés stylistiques qui ne sont pas précisés. Je ne m'attarderai sur les exemples proprement dits, sauf pour souligner que l'intérêt de Benveniste ne se limite pas à la forme: il prend ces exemples comme témoignages de la vie sociale et de la religion, autrement dit de la culture dans son ensemble. Il commente une « figure étymologique », qui est aussi un polyptote, associant le nominatif et le datif du même nom. Ce dernier, apparenté à latin *socius*, signifie « allié, compagnon » et relève du vocabulaire institutionnel hérité: védique *sákhā sákhye* (plusieurs occurrences et autres variantes dans le R̥gveda) = avestique *haxa haše* (Y. 62.8) « le compagnon au compagnon ». Son propre commentaire insiste sur la portée sémantique de cette figure étymologique, « impliquant réciprocité entre membres d'une sodalité ». Par conséquent, c'est la notion d'échange social, manifesté par des prestations mutuelles, une égalité de droits et de devoirs, qui est sous-jacente à cette expression figée. Deux autres cas, qui relèvent du discours religieux :

Ce qui compte, ce n'est pas seulement que les Indiens et les Iraniens aient en commun le culte d'un dieu *Sauma*<sup>20</sup> représenté par véd. *Soma*, av. *Hauma*. C'est que ce dieu soit connoté par les mêmes locutions en védique et en avestique: véd. *sómasya mádaḥ* et av. *haomahe madō* "l'ivresse du h." (...) Notons ceci encore: l'épithète védique *sukrátu-* est appliquée particulièrement à Soma, entre tous les dieux; de même en avestique *haomō huxratuš* (Y. 9.23)<sup>21</sup>.

---

19 - É. Benveniste, 1968, in *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou*, Paris, p. 73.

20 - Ceci est la notation de la forme indo-iranienne reconstruite, dont sont issues védique *sóma-* et avestique *haoma-* (cette dernière forme conservant la diphtongue). Il faudrait en toute rigueur la faire précéder d'un astérisque, comme toutes les formes non attestées, et reconstruites.

21 - *Op. cit.*, p. 76.



L'adjectif véd. *sukṣatrá-*, av. *huxšaθra-* "au bon pouvoir" révèle dans son emploi une concordance qui va bien au-delà de la correspondance étymologique. Il qualifie les dieux souverains, Indra, Varuṇa, Mitra; dans le mazdéisme, Ahura Mazdāh<sup>22</sup>.

Dans sa conclusion, Benveniste donne une définition des composantes de la tradition poétique indo-iranienne, et il relève l'usage singulier et polémique de cette tradition pour la prédication de Zaraθuštra: il souligne sa dimension religieuse et sociale.

Chacun des rapprochements proposés ici prêterait à développements; certains pourraient ouvrir une recherche plus ample. Pris ensemble, ils montrent que les hymnes védiques et ceux de l'Avesta dérivent d'un même fonds de composition poétique. On ne saurait expliquer autrement en védique et en avestique des concordances spécifiques, assez précises et nombreuses déjà pour exclure le hasard des rencontres d'expression. Il faut reconnaître ici une même phraséologie de l'éloge et de la description, un répertoire commun de tournures consacrées, de grandes similitudes dans la technique du vers. Malgré une longue évolution distincte et tous les événements qui les ont transformés, ces deux traditions gardent une foule de traits communs, dont le nombre s'accroîtra si l'on entreprend de les rechercher systématiquement. / Il sera utile de remarquer que ces survivances indo-iraniennes sont relativement nombreuses dans les Gāthās<sup>23</sup>, ce qui laisse supposer que, dans le milieu où prêchait Zaraθuštra, on pratiquait un culte et une liturgie de style "védique", dont le réformateur emprunte l'expression pour mieux les combattre<sup>24</sup>.

La deuxième contribution indo-iranienne que je voudrais présenter se trouve dans le livre de 1934 écrit en collaboration avec Louis Renou: *Vṛtra et Vṛθragna. Étude de mythologie indo-iranienne*. L'objet de ce livre est d'expliquer la divergence entre le védique et l'iranien dans l'emploi de mots visiblement apparentés. Du côté indo-aryen, Indra est le dieu (*devá-*) qui libère les eaux bloquées par un reptile (*áhi-* masc. « serpent » ou « dragon ») nommé Vṛtra. Le nom de ce démon, au masculin (*Vṛtrá-*), résulte de la personnification d'une notion, exprimée par le substantif neutre *vṛtrá-* (*vṛtrám*, pluriel *vṛtrá*, *vṛtrāni*) « obstruction, obstacle, résistance, hostilité ». Celui-ci est visiblement dérivé d'une racine qui signifie « enfermer, bloquer, faire obstruction ». Le

---

22 - *Op. cit.*, p. 77.

23 - Littéralement, « chants » ou « hymnes », poèmes attribués à Zaraθuštra, qui constituent, avec quelques autres textes, la partie la plus ancienne de l'Avesta, le livre sacré de la religion mazdéenne.

24 - *Op. cit.*, p. 79.

mythe d'Indra tueur du dragon Vṛtra au moyen de sa massue, identifiée au carreau de foudre, a connu un développement poétique immense. Du côté iranien, où la documentation est plus pauvre, Indra est relégué au statut de démon (*daēuua-*), divinité secondaire. Par contre, il existe un dieu nommé en avestique av. *Vərəθraγna-* « Victoire », masculin, personnification d'un neutre *vərəθraγna-* < \**vṛtra-ghna-* « action d'abattre l'obstacle », qui repose sur un composé *vərəθra-jan-* « qui abat/détruit l'obstacle ». Corollairement, le correspondant exact de védique *vṛtrá-* est le substantif neutre *vərəθra-* « obstacle, résistance ». Un des résultats durables de l'étude de Benveniste et Renou est d'avoir démontré que le nom du démon Vṛtra est une création du védique: il doit son nom à son vainqueur, qui avait pour épithète *vṛtrahán-* (équivalent d'av. *vərəθra-jan-*) « qui abat la résistance ». Il est permis de discuter la distinction opérée entre différents thèmes qui se sont superposés dans le mythe védique, notamment entre le thème de la victoire sur les forces hostiles et celui de la libération des eaux<sup>25</sup>. Dans le traité déjà mentionné, Watkins a développé l'analyse du mythe sur la base de la reconstruction de la formule indo-européenne, le syntagme verbal reflété par toutes les expressions formulaires du même thème: \**óg<sup>wh</sup>i-m g<sup>wh</sup>en-* « tuer le serpent », cf. véd. *áhann áhim* (et nombreuses variantes), av. *ažīm jan-* « tuer le serpent (*Aži Dahāka*) », gr. *ἔπεφνεν τε Γοργόνα, κτεῖνε... ὄφιν* (Pindare), hitt. <sup>muš</sup>*illuyankan kuenta* « il tua le serpent »<sup>26</sup>. Dans la conception de Watkins, inspirée avec

quelque facilité de la grammaire générative, la formule est la forme de surface du « thème », qui en est en quelque sorte la structure profonde, schématisée de la manière suivante: HERO (sujet) SLAY (\**g<sup>wh</sup>en-*) SERPENT (objet). Le cœur de la formule est la racine verbale « abattre, tuer », et c'est son constituant le plus stable. Les deux autres éléments, ou actants, présentent des variations: complément d'objet avec substitution d'autres monstres, d'adversaires du héros, etc.; sujet avec substitution possible d'autres agents: dieu, héros, humain. La formule peut recevoir des ajouts: arme mortelle, force auxiliaire, compagnon du héros, etc.

25 - Voir C. Watkins, 1995, *How to Kill a Dragon*, New York-Oxford, p. 297-300.

26 - C. Watkins, 1995, *How to Kill a Dragon*, New York-Oxford, p. 301-324, et les chapitres suivants pour les variations et expansions de la formule de base.

au dieu iranien *Vr̥θagna* est écrite par Benveniste (p. 5-90), la seconde partie, consacrée au démon indien *Vṛtra*, est écrite par Renou (p. 91-175). L'introduction (p. 1-3) et la conclusion (p. 177-199) sont rédigées par Benveniste, bien qu'elles reflètent visiblement des positions partagées par les deux auteurs. La notion de formule et de développement formulaire est fréquemment employée dans le livre, dont je cite quelques passages, qui n'appellent pas de longs commentaires. Après avoir posé la divergence entre védique et avestique, Benveniste écrit ceci :

Et cependant qui s'attache sans parti pris à chacune des deux traditions et n'utilise les faits de langue – car un fait mythologique est au premier chef un fait de langue – que dans leur contexte, voit progressivement se déplacer la valeur des termes, le rôle des personnages, la relation des épisodes. Le vrai problème se forme alors. C'est qu'aussi bien l'interprétation d'un nom ne tient pas seulement dans l'étymologie, mais dans les ensembles formulaires qui en définissent l'acception et en nuancent l'emploi<sup>27</sup>.

L'étude des témoignages avestiques s'est faite de manière interne, en faisant abstraction de toute donnée indienne. Une fois établie la tradition iranienne, il était possible de passer à l'analyse des textes védiques.

154

La nature des textes védiques imposait une méthode différente. En s'appuyant sur les conclusions de la première partie, on pouvait restituer l'évolution du mot *vṛtrá-*; mais pour démêler la part des survivances et de l'invention dans un mythe luxuriant, il fallait recourir à l'étude des formules qui le contiennent. Il s'agissait de retrouver, sous les développements qu'une phraséologie complaisante a étendus et variés à l'infini, les données fondamentales du mythe, le schème générateur de l'amplification. On n'y pouvait accéder qu'en décomposant les éléments de la narration et en montrant autour de quelles notions s'organise le jeu raffiné des associations verbales<sup>28</sup>.

Cette notion de « schème générateur » implique l'idée de développements à partir d'un syntagme ou d'une phrase minimale. De fait, l'étude du formulaire dans le livre de 1934 est essentiellement l'œuvre de Renou. Je ne peux pas m'attarder ici sur cette contribution. Le point fondamental est la restitution de la « formule de base » ou « schème formulaire », qui peut être restituée à travers les variations et les amplifications réalisées dans des formules secondaires. Le mythe de *Vṛtra* se résume pour l'essentiel en une

---

27 - *Vṛtra et Vr̥θagna. Étude de mythologie indo-iranienne*, Paris, 1934, p. 2.

28 - *Op. cit.*, p. 3.

formule. Le chapitre védique contient de nombreuses considérations sur le style et les procédés de composition des hymnes védiques, que Benveniste reprend dans la conclusion.

Du côté védique, l'étude a été centrée sur le démon *Vṛtra* et a montré comment le foisonnement de traits secondaires et la tendance à une figuration toujours plus concrète ont enrichi et diversifié un simple schème formulaire. Aussi bien était-ce la seule méthode susceptible de mettre en évidence la véritable parenté des traditions indienne et iranienne, parenté qui se prouve non par la juxtaposition de traits souvent tardifs ou de ressemblance sans portée, mais par la similitude des notions et des procès que l'analyse isole de part et d'autre comme données initiales. Formulons donc ces constatations avant de les intégrer dans une synthèse où elles retrouveront leur relation génétique<sup>29</sup>.

*Vṛtra* doit son nom à son vainqueur *Vṛtrahan*; son rôle, au mythe des eaux bloquées (*vṛ-*) que son nom évoquait; son apparence, au dragon que tue le héros. Autour de cette fiction s'est cristallisée une masse formulaire dont les épisodes d'un combat fabuleux fournissaient les cadres et réglaient l'agencement. Dans le mythe d'Indra et de *Vṛtra*, que l'Avesta ignore, la "matière" est indo-iranienne, mais védique la "forme"<sup>30</sup>.

Dans les dernières pages, Benveniste retrace à grands traits l'évolution du mythe et de son expression depuis l'époque indo-iranienne. Il y emploie, de façon exceptionnelle, le terme de « travail poétique », pour désigner l'activité des poètes, qui ont composé, dans les circonstances de l'improvisation rituelle, les hymnes védiques :

À partir du moment où l'établissement définitif de tribus aryennes dans le bassin de l'Indus rompt la communauté, un travail intense s'opère dont les hymnes védiques sont le produit. Travail / "poétique" au plein sens du terme, recreation d'un monde d'images, transposition en symboles cosmiques de données locales et concrètes, motifs amplifiés au point d'englober ou d'engendrer d'autres fictions, le tout asservi à une phraséologie luxuriante et allusive, qui procède par formules

---

29 - *Op. cit.*, p. 177. Je profite de cet extrait pour signaler que « procès » est un des mots favoris de Benveniste. Il n'est pas le simple équivalent de fr. *processus*, que Benveniste emploie par ailleurs, voir plus loin dans le texte. Je l'attribuerais en partie à l'anglomanie de l'auteur, comme transposition d'anglais *process*, qui est lui-même un emprunt au français. D'un autre côté, le choix de ce terme renvoie certainement à l'idée de mise en œuvre, en *pratique*, du langage dans un développement historique. Ce petit point de lexicographie demanderait une étude précise.

30 - *Op. cit.*, p. 198.

ou par embryons de formules. (...) Il n'y a pas imprudence à supposer dès maintenant que les Aryens doivent autant à la culture de l'Indus que les Hellènes au monde créto-mycénien. En attendant que les archéologues élucident cette préhistoire, l'interprète des mythes védiques ne doit pas perdre de vue qu'il manie des données qui résultent déjà d'une longue élaboration; toute étude sur un fait mythique doit s'attacher à en reconstituer la formation dans le cadre du Veda, à retrouver le schème générateur aussi bien que le processus de développement. Ce sera l'indispensable condition de toute comparaison avec des systèmes voisins<sup>31</sup>.

On ne doit pas douter que Benveniste concevait le système formulaire comme solidaire de la poésie traditionnelle improvisée, aussi bien dans le domaine homérique que dans le domaine védique, et que cette vue pouvait être transposée dans la communauté indo-européenne. Un autre point qui ressort de ces pages est l'importance du discours où figurent les mots et les formules. L'interprète d'un seul mot doit tenir compte du discours par lequel celui-ci a reçu son sens et sa portée.

Nous vérifions cette importance accordée à la situation, au cadre du discours dans d'autres contributions de Benveniste, et notamment dans un de ses articles « trifonctionnels », intitulé « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques »<sup>32</sup>. Cet article se réfère explicitement à un livre récent de Dumézil<sup>33</sup>, où celui-ci a donné une première synthèse de sa théorie trifonctionnelle, qui remonte au « tournant » de 1938, sa découverte de l'homologie entre les trois castes des « deux fois nés » en Inde (prêtres, guerriers, masse des producteurs organisés en clans) avec la triade des flamines majeurs, prêtres dédiés aux dieux Jupiter, Mars et Quirinus<sup>34</sup>. Benveniste tient pour acquise la division tripartite de la société indo-iranienne, telle qu'elle s'exprime dans la division avestique de la société en trois ordres, auxquels correspondent indirectement les trois castes supérieures de la société indienne, à la suite d'un développement indépendant. Il renvoie à son article de 1938, où il a montré que « toute définition d'une totalité conceptuelle tend inconsciemment à emprunter le cadre tripartite qui organise la société des hommes » : les

---

31 - *Op. cit.*, p. 198-199.

32 - Paru dans la *Revue de l'Histoire des Religions* 129, 1945, p. 5-16. Un autre article « dumézilien », je dirais plutôt « para-dumézilien », paraîtra la même année dans le fascicule suivant : « La doctrine médicale des Indo-Européens », *Revue de l'Histoire des Religions* 130, 1945, p. 5-12.

33 - *Jupiter, Mars, Quirinus. Essai sur la conception indo-européenne de la société (...)*, Paris, 1941.

34 - Dumézil a raconté plusieurs fois l'histoire de cette « révélation » de la structure trifonctionnelle, après des années de tâtonnements, voir la dernière (et identique) version dans ses *Entretiens avec Didier Eribon*, Paris, 1987, p. 65-69, 122-130.

symboles qui figurent dans le mythe originel des Scythes, la triplication des maux et des bénéfiques dans la phraséologie de *Zarathuštra* et d'une inscription achéménide, les groupements ternaires de même type dans un hymne védique à Agni<sup>35</sup>. L'article de 1945 exhume dans le monde italique le schéma triparti qui est sous-jacent à l'organisation du rituel. En premier lieu, Benveniste retrouve dans les Tables Eugubines en ombrien une triade de dieux (Jupiter, Mars, Vofonus), qui correspondent, malgré la différence du troisième nom, à la triade romaine (Jupiter, Mars, Quirinus). Surtout, il relève la prégnance du nombre trois dans tout ce texte, qui constitue le rituel d'un collège de prêtres, gravé sur des tables de bronze. « Dans plusieurs de ces groupements, chaque terme se réfère en réalité à une classe sociale, et l'ensemble de l'énumération reconstitue la totalité de la société »<sup>36</sup>. Par exemple, la longue invocation à Jupiter (*Tab. Ig. VIa 22-34*) appelle sa protection sur trois entités, qui sont exprimées par trois groupes de deux noms juxtaposés. Benveniste passe ensuite à l'étude du texte de la prière à Mars de Caton l'Ancien (*De Agricultura*, 141), qui appartient au rite romain de la lustration agraire. Il met au jour la structure sous-jacente aux nombreuses expressions doubles et triples, qui ne sont pas seulement « formulaires » (c'est-à-dire relevant d'une tradition dont la signification est perdue) : « on peut y reconnaître des notions distinctes, coordonnées en une structure qui n'est pas seulement formelle »<sup>37</sup>. En particulier les énumérations successives des maux à écarter *vs.* des biens à obtenir s'expriment par des formulations symétriques. Les trois espèces de maux et de biens sont symboliques de la hiérarchie sociale : les juxtapositions de deux termes équivalents ou complémentaires pour chaque espèce servent à souligner cette hiérarchie. Il existe une véritable *homologie* entre la structure du texte rituel et la structure sociale. Les expressions symétriques des maux et des biens sont « socialisées », selon l'organisation des activités de trois classes : prêtres-magiciens, guerriers, producteurs (éleveurs et agriculteurs). Benveniste conclut :

On ne peut guère douter que, dans sa forme consacrée, le texte de Caton perpétue des conceptions hautement archaïques qui mettent la société entière en relation symbolique avec l'acte cérémoniel<sup>38</sup>.

---

35 - « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales », *Journal Asiatique* 230, 1938, p. 529-549. La réflexion de Benveniste sur l'organisation de la société iranienne, aboutissement de la communauté indo-iranienne remonte de fait plus haut, voir « Les classes sociales dans la tradition avestique », *Journal Asiatique* 221, 1932, p. 117-134.

36 - É. Benveniste, 1945, *Revue de l'Histoire des Religions* 129, p. 6.

37 - *Op. cit.*, p. 9.

38 - *Op. cit.*, p. 12.

Il est utile de comparer ce texte avec l'analyse essentiellement formelle, et désormais classique, procurée par Watkins de la prière de Caton l'Ancien<sup>39</sup>. L'étude de Watkins met l'accent sur la forme « poétique », au sens de Jakobson, de ce texte non versifié : allitérations, rimes internes, figures morphologiques et syntaxiques, volumes syllabiques, division en paragraphes, etc. Il réalise une analyse typiquement jakobsonienne du texte latin, qui a certainement sa validité. De fait, Watkins se distancie à la fois de Dumézil et de Benveniste :

*This is not the place to debate the validity of the Dumézilian system wholly or in part. As we shall see, the triadic or tripartite organization of the Old Latin text as demonstrated first by Benveniste is a structural fact independent of any conceptual / framework one might choose to superimpose upon it. Benveniste was interested above all in the structure of the content of Cato's prayer. Its poetic form did not engage his attention, and he printed the text without comment as prose, just as it was transmitted in the manuscript. This prayer, however, as I hope to show, is indeed not only the most ancient piece of Latin literature but the oldest Latin poem that we possess<sup>40</sup>.*

158

Bien que la prière transmise par Caton l'Ancien ne soit pas versifiée, pas plus que le rituel des Tables Eugubines, Watkins considère ce texte comme un poème, qui est divisé en strophes. Cette confrontation met en relief, à mes yeux, l'originalité de la position de Benveniste. Pour lui, la question du « genre », poétique ou non, du texte est secondaire. Les deux pages et demie, où il cite le texte latin, prouve qu'il a été parfaitement attentif à ses aspects formels et à ses effets, mais il est intéressé avant tout par le sens qui est exprimé par la structure textuelle : « Il y a tout lieu de croire que noms et verbes se correspondent analytiquement et qu'ils constituent pour le sens des ensembles qui s'équilibrent »<sup>41</sup>. Si nous laissons de côté la dimension « dumézilienne » de la triplification, il apparaît clairement que Benveniste voyait dans cette prière un discours qui prétend manifester publiquement, puisqu'il s'agit d'une prière à haute voix, la division de la société et du monde qui était partagée par les participants au rituel. La prière est à double titre un acte de langage : le caractère systématique des énumérations, les figures de répétition, les marques répétées de l'injonction ont pour but d'agir sur la puissance divine, de la contraindre en quelque sorte à se conformer aux

---

39 - *How to Kill a Dragon*, New York-Oxford, 1995, p. 197-213. Le chapitre suivant analyse selon la même méthode la prière à Jupiter des Tables Eugubines, p. 215-225. Pour ce qui est du rapprochement des deux textes, l'inspiration de Benveniste est évidente.

40 - *Op. cit.*, p. 198-199.

41 - É. Benveniste, 1945, *Revue de l'Histoire des Religions* 129, p. 10.

vœux des mortels ; la perfection du discours hiérarchisé élève l'énonciateur, qui parle au nom de la société, au niveau des dieux, parce que sa prière prétend dire la réalité du monde.

Il est permis de mettre en relation cet article de 1945 avec les travaux plus tardifs où Benveniste a développé sa réflexion sur l'énonciation et sur le discours<sup>42</sup>. Il y a une continuité forte entre ses publications indo-européanistes et celles de linguistique générale. Le dernier ouvrage majeur de Benveniste est un livre de « grammaire comparée », mais pas seulement. De prime abord, on peut le voir comme un recueil d'étymologies classées par thèmes et autant de « livres », qui correspondent à tous les grands aspects des institutions, et ainsi de l'organisation sociale indo-européenne : économie, parenté, société, pouvoir, droit religion. Cet ouvrage est donc une contribution linguistique à l'anthropologie des peuples de langues indo-européennes, et, par la méthode de la reconstruction comparative, à celle des populations qui parlaient le proto-indo-européen. Cependant, l'objectif de Benveniste n'est pas de faire correspondre aux étymons des réalités matérielles ou historiques, selon la perspective de la dite « paléontologie linguistique ». Sa démarche est strictement linguistique, et vise à restituer les évolutions sémantiques, qui dépendent toujours des contextes d'emploi des vocables :

Le point de départ est généralement choisi dans l'une ou l'autre des langues indo-européennes, parmi les termes dotés d'une valeur prégnante, et autour de cette donnée, par l'examen direct de ses particularités de forme et de sens, de ses liaisons et oppositions actuelles, puis par la comparaison des formes apparentées, nous restituons le contexte où elle s'est spécifiée, souvent au prix d'une profonde transformation. On s'efforce ainsi de restaurer les ensembles que l'évolution a disloqués, de produire au jour des structures enfouies, de ramener à leur principe d'unité les divergences des emplois techniques, et en même temps de montrer comment les / langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et rénovent leur appareil sémantique<sup>43</sup>.

Le but de Benveniste est donc, pour reprendre ses propres termes, de restituer la *signification* des termes institutionnels, et non pas leur *désignation*, qui relève de l'historien. Son « vocabulaire » relève plus de la sémantique que de l'étymologie. Il est en cohérence avec la définition de la « sémantique »

---

42 - Ces travaux sont réunis dans les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966 et 1974. Ils sont assez connus pour que je me dispense de donner des références plus précises.

43 - *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, t. I, p. 9-10.



que Benveniste a développée comme niveau de signification du discours. Les institutions s'étendent aux « procès de parole et de pensée » (*loc. cit.*).

En plus du fait que cette signification est appréhendée par des « racines » communes à plusieurs mots, dont le sens premier doit souvent être précisé, elle dépend aussi des positions des acteurs sociaux qui emploient les vocables. Il faut en effet prendre la notion de « contexte » dans toutes ses dimensions. Souvent, par exemple à propos du commerce, du discours d'autorité, de la sentence judiciaire, de la prière, du serment, du mariage, Benveniste restitue une scène sociale: il attribue les vocables à leurs énonciateurs respectifs. Chacune de ces scènes constitue un fait social total, au sens de Marcel Mauss: la société indo-européenne était, dans la vision qu'en donne Benveniste, fondée sur l'échange des prestations, la réciprocité du don et du contre-don, ce qui est résumé par le principe du potlatch<sup>44</sup>. Les institutions indo-européennes, telles qu'elles se manifestent dans les discours, sont marquées par un certain formalisme, par l'usage d'expressions ritualisées. Des actes de parole sont en quelque sorte figés dans ces institutions de discours. De fait, Benveniste restitue ou reprend à son compte des « formules », qui figurent dans les recueils sur la langue poétique indo-européenne. Par exemple, plusieurs impliquent la racine indo-européenne \*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>- « poser, placer, établir »: \*mén-s d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>- « appliquer son esprit, son activité mentale » (d'où « être attentif » et « être avisé, sage »), \*kréd d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>- « conférer sa confiance » (d'où « se fier à, croire »), \*(h<sub>2</sub>)yéus d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>- « établir le \*yéus » (notion complexe qui va de la pureté à la santé)<sup>45</sup>. La dimension esthétique de ces formules est nulle, hormis leur possible répétition. Ces syntagmes figés sont les expressions traditionnelles de certaines situations de discours, par lesquelles se réalisait et se régulaient la vie sociale, les rapports entre les humains, entre hommes et femmes, entre humains et dieux. Benveniste a remarqué plusieurs fois que ces formules sont considérées comme efficaces, à la fois par leur énonciation formalisée en public et par l'autorité conférée aux énonciateurs des dites formules. Par exemple, à propos du serment à Rome, il écrit:

44 - Voir l'article fondateur de M. Mauss, « Essai sur le don », paru dans *L'Année Sociologique* en 1925; nouvelle édition en 2007. Meillet, le maître de Benveniste, a fait partie de plein droit de l'école française de sociologie et d'anthropologie. L'influence de Mauss sur Benveniste est la plus nette dans l'article « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », repris dans les *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, 1966, p. 315-326, qui fait écho à plusieurs développements du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*.

45 - Ces expressions sont assez connues pour que je m'abstienne de donner leurs reflets dans différentes langues. Les sources sont accessibles grâce aux index du livre de Benveniste et de R. Schmitt, 1967, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden.

Ce n'est pas le faire, mais toujours le *prononcer* qui est constitutif du "droit" : *ius* et *dicere, iu-dex* nous ramènent à cette liaison constante<sup>46</sup>.

Le syntagme latin remonte à une expression indo-européenne, qui signifiait sans doute « établir ce qui est destiné à survivre, qui est durable », sous la forme des formules juridiques prononcées par les juges, à une époque où le droit n'était pas écrit. À propos de la racine indo-européenne \**keNs-*, reflétée par lat. *ensor*, véd. *śams-*, etc., qui était employée aussi bien pour l'éloge, le blâme, et plus généralement pour l'évaluation et la « qualification » prononcée avec autorité, Benveniste ouvre une perspective de plus longue portée :

Nous avons constaté une relation fréquente entre des termes servant à qualifier des institutions et des verbes marquant d'une manière ou d'une autre la notion de "dire". De l'acte de parole au droit, à la règle, tels qu'ils organisent certaines fonctions sociales, il y a souvent un rapport étroit. En particulier, des institutions politiques sont parfois dénommées par une spécification de la notion de "parole" dans le sens d'"autorité". Ainsi la diversité de la notion de "parole" s'éclaire par l'étude des mots qui s'y rattachent<sup>47</sup>.

L'emploi des formules institutionnelles est lié à la position des acteurs sociaux, dans une situation de discours qui est simultanément une situation de pouvoir. La reconstruction de la scène sociale indo-européenne fait donc clairement écho à l'argument de Benveniste sur les conditions de l'énoncé performatif, qui réalise une action par son énonciation :

Un énoncé performatif qui n'est pas acte n'existe pas. Il n'a d'existence que comme acte d'autorité. Or, les actes d'autorité sont d'abord et toujours des énonciations préférées par ceux à qui appartient le droit de les énoncer. Cette condition de validité, relative à la personne énonçante et à la circonstance de l'énonciation, doit toujours être supposée remplie quand on traite du performatif<sup>48</sup>.

La société indo-européenne telle que la restitue (ou l'imagine?) Benveniste est donc conforme au modèle de toute société réglée par les échanges, où les « actes de langage » contribuent de façon permanente et essentielle à la validité de ces échanges. Je serais donc tenté par l'hypothèse que la qualification « indo-européenne » est seulement anecdotique. Elle n'implique rien de positif sur le « génie propre » du

---

46 - *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, t. II, p. 114.

47 - *Op. cit.*, t. II, p. 143.

48 - É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, 1966, p. 273.

peuple appelé par commodité « Indo-Européens ». Les textes et les faits de langues sur lesquels se fonde Benveniste constituent seulement le terrain d'enquête qui lui était le plus accessible, de par sa formation, et qu'il connaissait le mieux. L'investigation des institutions de la société indo-européenne avait probablement, à ses yeux, une portée qui dépassait le cadre indo-européen, et nous informait sur les actes de langage de tous les humains dans toutes les sociétés.

D'une manière générale, Benveniste s'est assez peu exprimé sur la phraséologie et la poésie orale. Il est certain néanmoins qu'il les envisageait dans le cadre de l'énonciation, autrement dit de la prise en charge du langage par le sujet parlant dans une situation donnée. On peut déduire cela de la conclusion de son article de 1970 sur « L'appareil formel de l'énonciation » :

Bien d'autres développements seraient à étudier dans le contexte de l'énonciation. Il y aurait à déterminer les changements lexicaux que l'énonciation détermine, la phraséologie qui est la marque fréquente, peut-être nécessaire de l'"oralité". Il faudrait aussi distinguer l'énonciation parlée de l'énonciation écrite<sup>49</sup>.

Pour conclure, la position de Benveniste par rapport au courant de la poésie indo-européenne est très personnelle. Il est patent qu'il a participé, comme d'autres iranisans et indo-européanistes français, à commencer par James Darmesteter et Antoine Meillet, aux recherches sur la phraséologie des langues indo-européennes anciennes et de l'indo-européen reconstruit. Avec Renou, il a contribué à définir la notion de « formule de base » comme « schème générateur » de formules, selon le dynamisme interne de la poésie traditionnelle, à la fois élaborée et improvisée. Ce courant de recherches a existé avant lui et se poursuit après lui. Cependant, la phraséologie l'intéresse surtout dans la mesure où elle nous informe sur les structures de la religion et de la société; la phraséologie n'est pas intéressante pour elle-même, mais comme manifestation d'un certain mode d'énonciation. Plutôt qu'une poésie, on pourrait dire que Benveniste a mis en œuvre une « sémantique » du discours institutionnel des sociétés de langues indo-européennes et des rôles sociaux. À la différence de la « poésie » définie par Jakobson, celle-ci ne se limite pas à l'organisation du message pour son propre compte, elle vise l'activité de langage des locuteurs dans la société et dans le monde, autrement dit le discours. Le terme de « poésie » pourrait convenir, mais dans un autre sens, qui intégrerait la dimension esthétique pour la dépasser, vers la prise en compte des modes

---

49 - É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, p. 88.

d'énonciation des acteurs sociaux, de leur parole qui les définit comme sujets, de leur interaction dans le dialogue. Cette anthropologie « poétique », au sens large, de Benveniste est donc solidaire de sa conception de la vocation essentielle du langage qui est de *signifier*. Il suffit de citer pour finir ce qu'il écrit dans son article de 1958 sur l'intersubjectivité :

C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme<sup>50</sup>.

## **Bibliographie**

- BENVENISTE É., 1930, « Le texte du *Draxt asūrīk* et la versification pehlevie », *Journal Asiatique* 216, octobre-décembre, p. 193-225.
- , 1931, « Une différenciation de vocabulaire dans l'Avesta: mots nobles et populaires », in *Studia Iranica. Ehrengabe Wilhelm Geiger*, Leipzig, Harrassowitz, p. 219-227.
- , 1932, « Les classes sociales dans la tradition avestique », *Journal Asiatique* 221, juillet-septembre, p. 117-134.
- , 1937, « Hymnes manichéens » (Traduits et annotés des textes en langue parthe, avec une introduction de Henry Corbin), *Revue Yggdrasill. Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger*, 2<sup>e</sup> année, n° 4-5, 25 juillet-25 août, p. 54-57.
- , 1938, « Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales », *Journal Asiatique* 230, octobre-décembre, p. 529-549.
- , 1945, « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques », *Revue de l'Histoire des Religions* 129, p. 5-16.
- , 1945, « La doctrine médicale des Indo-Européens », *Revue de l'Histoire des Religions* 130, p. 5-12.
- , 1945, « L'eau virile », in *Pierre à feu. Provence noire*. Textes réunis par Jacques Kober et Jacques Gardies. Couverture et 50 lithographies par André Marchand, Cannes-Paris, Aimé Maeght éditeur, novembre 1945, p. 74-77.
- , 1947, « Le jeu comme structure », *Deucalion. Cahiers de philosophie*, publiés sous la direction de Jean Wahl, n° 2, Paris, Éditions de la revue Fontaine, p. 161-167.
- , 1960, « Mithra aux vastes pâturages », *Journal Asiatique* 247, p. 421-429.
- , 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences Humaines ».

---

50 - É. Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, p. 259.

- , 1967, « Hommes et Dieux dans l'Avesta », in *Festschrift für Wilhelm Eilers*, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 144-147.
- , 1968, « Phraséologie poétique de l'indo-iranien », in *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou*, Paris, Institut de Civilisation Indienne, p. 73-79.
- , 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. 2 tomes : 1. *Économie, parenté, société* – 2. *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit.
- , 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences Humaines ».
- , 2011, *Baudelaire*. Présentation et transcription par Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas.
- & L. RENOU, 1934, *Vrtra et Vrθragna. Étude de mythologie indo-iranienne*. Paris, Imprimerie Nationale (Cahiers de la Société Asiatique III).
- CAMPANILE E., 1977, *Ricerche di cultura poetica indoeuropea*, Pisa, Giardini.
- DUMEZIL G., 1941, *Jupiter, Mars, Quirinus. Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome*, Paris, Gallimard.
- , 1987, *Entretiens avec Didier Eribon*, Paris, Gallimard, Folio Essais, n° 51.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale I. Les fondations du langage*, Paris, Minuit.
- , 1973, *Questions de poétique*, Paris, Seuil.
- LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- & ADAM J.-M. (dir.), 2012, « Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 33, avril, Presses universitaires de Franche-Comté (coll. Annales littéraires n° 901).
- LORD A. B., 2000, *The Singer of Tales*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1960; nouvelle édition, avec une préface de G. Nagy et des appendices.
- MAUSS M., 2007, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, « Quadrige ».
- MEILLET A., 1923, *Les origines indo-européennes des mètres grecs*, Paris, PUF.
- MILNER J.-Cl., 2002, *Le périphe structural. Figures et paradigme*, Paris, Seuil.
- NAGY G., 1974, *Comparative studies in Greek and Indic meter*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- SCHMITT R., 1967, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- (éd.), 1968, *Indogermanische Dichtersprache*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

WATKINS C., 1995, *How to Kill a Dragon. Aspects of Indo-European Poetics*, New York-Oxford, Oxford University Press.

WEST M. L., 2007, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, Oxford University Press.



## Le rôle du poète et du lecteur de poésie: Construire le « sens » du poème pour Benveniste

Matthias Tauveron

### Baudelaire : la poétique de Benveniste

Nous<sup>1</sup> nous intéressons ici à la poétique que met en place Benveniste au cours de son travail sur Baudelaire<sup>2</sup>. Ces travaux remontent à l'année 1967<sup>3</sup> et s'inscrivent donc, chronologiquement, au voisinage de « La forme et le sens dans le langage » (daté lui aussi de 1967) et de « Sémiologie de la langue » (qui date de 1969). Un des objectifs du présent article est de montrer la convergence entre ce travail de Benveniste sur le « *discours poétique*<sup>4</sup> » ou encore la « *langue poétique*<sup>5</sup> » et les questions qu'il a traitées dans les articles publiés de son vivant – en particulier « Sémiologie de la langue ». En effet, malgré son originalité déconcertante par rapport au travail connu de Benveniste, *Baudelaire* propose – c'est notre interprétation – des idées profondes et ambitieuses qui approfondissent deux thématiques chères au linguiste. La première est la question du sens – notamment du sens textuel, en

---

1 - L'auteur tient à remercier ici Christophe Gérard pour ses conseils. Par ailleurs, la réflexion menant à cet article a été motivée par le travail au sein du groupe « Énonciation et poétique », et la stimulation de Maryvonne Boisseau. L'auteur remercie également les organisatrices et les participant/e/s du colloque « Benveniste et la littérature » pour leur intérêt, leurs remarques, questions et suggestions.

2 - Nous faisons par là référence aux 361 feuillets manuscrits formant le dossier appelé « Baudelaire » par son auteur et édités par Chloé Laplantine en 2011 chez Lambert-Lucas, désormais Benveniste (2011) ou *Baudelaire*. Toutes les citations qui ne sont identifiées que par un numéro de page sont tirées de cet ouvrage.

3 - Laplantine (2011b, 72). En atteste notamment la date du 1<sup>er</sup> octobre 1967 notée par Benveniste sur une de ses pages (p. 426).

4 - Par exemple, p. 680.

5 - Par exemple, p. 672.



particulier dans son articulation au sens des mots. La seconde est une question d'ordre pragmatique, concernant la relation des locuteurs à la communauté linguistique, et le rôle qu'ils peuvent y tenir dans l'activité sociale.

Ce qui frappe en premier lieu dans *Baudelaire*, c'est une dichotomie entre son ambition et les moyens utilisés. En effet, d'une part Benveniste se donne un corpus bien délimité – les œuvres en vers de Baudelaire<sup>6</sup>. D'autre part, il programme une étude qui concerne toutes les directions de la linguistique, et la langue dans son ensemble – y compris en-dehors du poème (ce que Benveniste appelle « le langage ordinaire »):

1 - L'analyse de la langue poétique exige dans toute l'étendue du domaine linguistique des catégories distinctes. On ne saurait être assez radical. (p. 672)

Comme on le verra, Benveniste travaille dans *Baudelaire* à mettre en place une théorie du sens linguistique qui s'écarte de ses propres descriptions que l'on connaissait auparavant. La volonté chez lui de proposer de nouvelles catégories est explicite en plusieurs endroits, dont celui-ci :

2 - C'est bien la plus grande erreur en cette matière que de parler du "sens" d'un poème. Le "sens" n'est pas la même valeur en poésie que dans le langage ordinaire. (p. 546)

De façon presque systématique dans ces écrits, Benveniste écrit le mot *sens* entre guillemets lorsqu'il s'agit du texte poétique. La critique de l'éventuelle pertinence de ce terme est parfois plus explicite :

3 - Ce n'est donc plus une pensée qui se convertit en signes ; mais au contraire des mots qui efficient un (comment dire ? quel terme inventer pour désigner le "sens" qui n'en est pas un qui est *produit* par le choix et l'union des mots) "sens poétique". (p. 646)

Un tel réexamen de termes cardinaux dans l'étude du langage et des langues n'est pas une première chez Benveniste. Déjà dans ses articles publiés, une référence à la littérature contemporaine a été l'occasion d'un tel glissement critique, par exemple de la notion même de *lecture* :

---

6 - Il fait par ailleurs ponctuellement référence à Mallarmé, mais c'est soit à titre de comparant (p. 352, p. 444), soit pour ses propos sur la poésie et le langage (par exemple, p. 540). De la même manière, les *Petits poèmes en prose* sont utilisés ponctuellement, pour être comparés aux *Fleurs du Mal* (p. 348-350).

4 - Tout ce qui s'imprime n'est pas fait pour être lu, au sens traditionnel ; il y a de nouveaux modes de lecture, appropriés aux nouveaux modes d'écriture<sup>7</sup>.

Nous chercherons ici à montrer en quoi ce travail sur la langue de Baudelaire conduit justement Benveniste à de nouvelles propositions sur la question du sens et du rôle de certains locuteurs<sup>8</sup> – poète, lecteur de poésie – dans la communauté linguistique. Globalement, nous chercherons à montrer dans quelle mesure ces travaux sont congruents avec les thèses énoncées par Benveniste à propos du langage ordinaire. Nous verrons que la langue poétique apparaît en lien étroit avec cette langue ordinaire – « Benveniste met en avant une tension, une continuité davantage qu'une exclusion »<sup>9</sup>.

Il y a donc lieu d'examiner la question des signes, formes et sens dans la langue telle qu'elle apparaît dans la poétique de Benveniste. Cette question l'amène à proposer de nouvelles pistes sur la nature et le déroulement de l'activité interprétative, telle qu'elle a lieu à la lecture d'un poème. On verra à cette occasion que le fonctionnement des unités de sens du poème met en œuvre une individualité exacerbée dans l'usage de la langue par les locuteurs. Selon nous, cette question débouche directement sur des questions pragmatiques proprement benvenistiennes, en particulier le rôle des locuteurs dans la communauté linguistique.

## **Signes, formes et sens dans la langue poétique**

### *Une même matérialité, deux fonctionnements différents*

Nous considérons qu'un des objectifs essentiels de « Sémiologie de la langue » est la démonstration de l'inadéquation partielle du modèle saussurien du signe pour décrire ce qui a lieu, sémantiquement, dans un texte. Benveniste a ainsi proposé de voir « deux espèces et deux domaines

---

7 - É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard, p. 37. Désormais *PLG* 2.

8 - Sans que nous puissions entrer dans le détail de cette problématique, signalons que Benveniste suppose une distinction précise entre un certain nombre d'« usagers » de la langue. Ainsi par exemple : « l'auditeur – qui n'est pas un interlocuteur » (p. 238, cf. citation 22. *infra*), jusqu'à « le rôle de la lecture est immense, peut-être plus important que celui de l'audition » (634). Par commodité, nous n'utiliserons ici que le terme *locuteur*.

9 - C. Laplantine, 2011b, « La poétique d'Émile Benveniste. Benveniste et les "correspondances" », É. Brunet, R. Mahrer, 2011, *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, Paris, l'Harmattan, p. 79.

du sens et de la forme » (*PLG 2*, p. 224) : celui du signe et celui du discours, en coprésence l'un avec l'autre :

5 - Deux espèces et deux domaines du sens et de la forme, bien que, voilà encore un des paradoxes du langage, ce soient les mêmes éléments qu'on trouve de part et d'autre, dotés cependant d'un statut différent. (*PLG 2*, p. 224)

Nous proposons ici à titre d'hypothèse que le travail dont *Baudelaire* fait état pourrait montrer la présence d'une troisième « espèce de sens », dont l'auteur esquisse la description.

Le premier point essentiel est que, dans son examen du texte poétique, Benveniste cherche à mettre en évidence des *signes*. L'unité de base du « sens » du poème reste celle du texte non poétique, de la langue ordinaire – c'est le signe :

6 - Le signe poétique est bien, matériellement, identique au signe linguistique. (p. 138)

Sa poétique se fonde donc sur l'identification dans les textes poétiques de ces unités significatives qui sont les mêmes que dans les textes non poétiques<sup>10</sup>. Ce qui oppose donc la poésie à l'usage commun de la langue, c'est le « *fonctionnement* » de ces signes – dont il fait son objet d'étude :

7 - Ce que je tente de découvrir est le *mode de fonctionnement de la langue poétique*. (p. 744)

On sait que Benveniste est familier d'une telle démarche qui dissocie les objets de leur fonctionnement. C'est de cette manière qu'il avait déjà présenté la différence entre sémiotique et sémantique, deux « *ordres* », deux fonctionnements distincts de la langue reposant pourtant sur le même matériau :

8 - La langue combine deux modes distincts de signifiante. [...] Avec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le discours. (*PLG 2*, p. 63-64)

---

10 - « Sauf exception rare, tous les mots de Baudelaire, de Mallarmé, sont individuellement dans le dictionnaire. Il n'y a aucune forme verbale nouvelle, la rection des prépositions est la même, etc. Et cependant ce n'est pas la même langue. » (p. 444).

Cette thèse de l'identité du matériau signifiant entre poésie et langue ordinaire est une prise de position de la part de Benveniste. Elle s'écarte par exemple de celles qui, en réorganisant le matériau phonique de l'énoncé poétique, vont chercher à faire apparaître d'autres unités de sens. Ainsi les recherches de Saussure sur les anagrammes qui le conduisent à « extraire de lui [du poème] d'autres "mots" que ceux offerts par la lecture "normale" »<sup>11</sup>. Elle s'écarte également de la démarche par exemple d'Adam<sup>12</sup> qui met en évidence – dans son étude des *Chats* de Baudelaire – une « désarticulation » du signe linguistique, un « procès d'extermination, de consommation des termes ».

Dans ses notes sur Baudelaire, Benveniste en reste donc, matériellement, au signe. Mais c'est en soulignant une deuxième fois l'insuffisance du modèle saussurien. En effet, Benveniste propose un deuxième régime de fonctionnement du signe poétique, qui s'ajoute à celui de la signification, et auquel il donne le nom d'évocation :

Au-delà de la "signification", qui demeure, il y a la capacité ou puissance de "représenter" et d'"évoquer". (p. 130)

Il s'ensuit que l'évoqué ne devient possible et ne se caractérise comme tel qu'à partir du signifié. Il faut connaître le signifié pour percevoir l'évoqué. *L'évoqué est donc un système de deuxième degré.* (p. 614)

Cette *représentation* et cette évocation vont constituer l'essentiel du travail d'analyse sémantique du poème que fait Benveniste. Comme on le verra dans le détail qu'il en donne, ce fonctionnement est tout à fait différent de celui du signe dans la langue commune. C'est sans doute cette différence qui le conduit à émettre dans ses papiers des jugements beaucoup plus radicaux concernant le signe en poésie :

9 - Nous éliminons de la poésie le concept de signe que nous jugeons entièrement inadéquat, puisque nous avons rejeté la notion de référent et de dénotation. (p. 588)

10 - Le principe premier me semble être que, en poésie, les mots ne sont pas des signes, au sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire. (p. 644)

---

11 - T. Aron, 1970, « Une seconde révolution saussurienne? », *Langue française*, 7, 56-62, p. 57.

12 - J.-M. Adam, 1989, *Pour lire le poème*, Bruxelles, Paris, De Boeck & Duculot, p. 114-115.

11 - Dans la langue de sentiment ce n'est plus le *signe* qui est l'unité admise. (p. 746)

À supposer qu'il faille à tout prix rechercher une cohérence dans ces manuscrits, nous proposons de comprendre dans ces dernières citations que c'est le signe *considéré avec sa seule capacité de signification* qui est inadéquat.

*Le fonctionnement particulier du poème : les assemblages*

Le poème est donc fait pour Benveniste des mêmes mots, des mêmes signes que le langage ordinaire. Son fonctionnement particulier ne provient donc que des relations que ces signes tissent entre eux, relations que Benveniste voit au travers de l'agencement des mots les uns par rapport aux autres – « La poésie consiste d'abord à assembler des mots » (p. 622). C'est un agencement particulier qui produit un « système propre » :

12 - Au moyen d'un langage spécial, qui n'est plus le langage ordinaire quoique formé des mêmes unités, mais un système propre, agencé selon ses propres catégories et fonctions. (p. 48)

172

Comme on le reverra *infra* (cf. citation 25.) cet agencement serait d'ordre émotionnel, sans égard aux fonctions sémantiques que possèdent les mots dans la langue ordinaire :

13 - Dans le langage poétique, l'émotion est première, et il faut alors agencer les mots et les phrases sans égard à leur fonction sémantique pourvu que, choisis et joints d'une certaine manière, ils fassent ressentir au lecteur l'émotion. (p. 604-606)

Parmi les aspects expressifs proposés par Benveniste pour montrer quelles spécificités donnent les arrangements, on peut trouver une certaine focalisation sur le rythme (« répétitions obsédantes », « symétries inattendues ») et, plus généralement, des organisations du discours qui semblent ne pas se réduire à une dimension syntaxique (« dissonances ») :

14 - Le poète doit donc détourner les mots de leurs associations ordinaires, donner à certains des valeurs nouvelles, user de répétitions obsédantes, égarer audacieusement des contraires, instituer des symétries inattendues, des dissonances. (p. 546)

*La capacité ou puissance de « représenter » et d'« évoquer »*

Ces procès de *représentation* et *d'évocation* amènent Benveniste à décrire une relation entre auteur et lecteur du poème tout à fait différente de celle qui se noue autour d'un texte usuel. Ainsi, le texte poétique n'entre pas dans un processus de communication :

15 - La poésie est incommunicable, parce qu'elle échappe à la représentation « commune » interchangeable. (p. 722-724)

On aperçoit déjà ici en quoi cette recherche sur le sens du poème débouche sur une question pragmatique – celle de la relation entre auteur et lecteur. C'est en effet une question de sens – l'absence de représentation commune, c'est-à-dire l'absence de sens partagé, de « *bon sens commun* »<sup>13</sup> – articulée à une question de relation entre locuteurs – la communication.

Ces procès de *représentation* et *d'évocation* amènent Benveniste à décrire une forme particulière de relation entre auteur et lecteur. Nous choisissons d'accorder une grande importance à l'énoncé suivant<sup>14</sup> :

16 - Le discours poétique n'a que l'appareil du discours. La matière en est l'expérience vécue du poète, sa rêverie, sa vision. Il n'y a pas de message, mais une émotion suscitée chez le lecteur. (p. 680)

173

Nous retenons en premier lieu le fait qu'il n'y a pas de « *message* ». S'il y a bien « quelque chose qui passe » de l'auteur au lecteur – et la suscitation d'une émotion précisée dans la citation ci-dessus en est une mention parmi d'autres – il ne s'agit pas d'un message. On peut constater que Benveniste utilise de façon récurrente dans ses notes à propos de Baudelaire un vocabulaire qui connote la ténuité, en faisant référence à des procès plus risqués, des relations plus fragiles qu'un transfert entre deux esprits. Dans ce vocabulaire reviennent en effet *éveiller*, *susciter*, *suggérer* :

17 - éveiller chez le lecteur une expérience émotive (p. 430)

17.a - le poète éveille le sentiment (p. 598)

17.b - le sentiment qu'elle suggère (p. 548)

17.c - les « mots poétiques » [...] suscitent l'idée (p. 648)

---

13 - B. Larsson, « Le sens commun ou la sémantique comme science de l'intersubjectivité humaine », *Langages*, 170, 28-40, 2008, p. 32.

14 - Il figure sur la seule page du *Baudelaire* qui soit un texte de Benveniste dactylographié.

17.d - le poète [...] suscite le « sens » (p. 738)

17.e - Le langage poétique appartient à l'usage *suggestif* de la langue. (p. 310)

Nous interprétons ce vocabulaire comme étant la marque d'un processus moins assuré, dont l'aboutissement est plus risqué qu'un simple « transfert » d'un émetteur à un récepteur. Sans trop surinterpréter, il nous semble que Benveniste considère que le poème ne fait guère plus qu'*influencer* l'esprit du locuteur, qu'il l'incite à tourner son esprit dans une direction, vers un état différents. Les textes poétiques n'auraient pas le pouvoir de convoier une information, une vision du monde – comme on le reverra plus loin.

### *Un troisième fonctionnement dans la langue ?*

Nous glissons donc l'hypothèse que ces notes sur Baudelaire ont été l'occasion pour Benveniste de réfléchir à un troisième fonctionnement dans la langue, donc d'affiner la dichotomie entre sémiotique et sémantique dont « Sémiologie de la langue » fait l'objet<sup>15</sup>. Ce dernier article lui a fait, comme on le sait, dégager deux fonctionnements entre lesquels nous retiendrons l'opposition suivante :

– un ordre du sémiotique, celui du signe hors discours : on attend du locuteur une activité de simple *reconnaissance*, qu'il le distingue de son semblable ;

– un ordre du sémantique, celui du discours. Le locuteur ne doit alors pas se contenter de reconnaître les signes. Le sens du texte fait l'objet d'une véritable activité cognitive : « Doit être compris, non plus reconnu »<sup>16</sup>.

Plus précisément, nous retiendrons que c'est une activité de *construction* qui caractérise l'ordre du sémantique :

18 - Le « sens » est construit (émetteur locuteur) et respectivement reconstruit (auditeur récepteur).<sup>17</sup>

Deux conséquences sont à tirer de cette description. En premier lieu, c'est d'une véritable activité cognitive, « cérébrale », d'une véritable élaboration

---

15 - Nous nous fondons ici largement sur le travail de Chepiga *et al.* 2012, consacré à la génétique de cet article. V. Chepiga, Y. Eguchi, I. Fenoglio, J. Lefèbre, 2012, « Trois types discursifs pour une seule problématique théorique. Le couple conceptuel "sémiotique/sémantique" dans les manuscrits d'Émile Benveniste ». *CMLF 2012*, SHS Web of Conferences 1, p. 1057-1071.

16 - « Notes préparatoires de Benveniste pour le Symposium de Varsovie de 1968 », Chepiga *et al.*, 2012, p. 1066.

17 - *Idem*, Chepiga *et al.*, 2012, p. 1066.

intellectuelle qu'il est question ici. Sans qu'elle soit nécessairement consciente ou contrôlée, elle est en tout cas orientée vers une fin: la construction aboutit à ce résultat qu'est le sens textuel. En second lieu, le fait qu'il y ait construction puis reconstruction<sup>18</sup>: le récepteur *construit à son tour* du sens, comme l'a fait l'émetteur. Dans les situations de communication « normales », on s'attend à ce que le sens construit par le récepteur soit analogue autant que possible au sens construit par le locuteur. Si les deux intervenants sont en présence l'un de l'autre, ils disposent même de moyens linguistiques pour vérifier cette relative adéquation, et éventuellement corriger les discordances les plus apparentes.

Il semble qu'on puisse lire dans *Baudelaire* la description d'un troisième ordre de fonctionnement. Reposant partiellement sur l'ordre du sémiotique – on a vu *supra* en quoi le signe du poème est particulier dans son fonctionnement – et s'écartant sensiblement du sémantique, cet ordre se caractérise par une implication différente du lecteur. Nous nous fondons ici en premier lieu sur l'assertion suivante:

19 - Le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas: il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion. La tâche du poète est de transcrire cette émotion cette expérience<sup>19</sup> dans une forme de langage qui l'évoque en images sans l'énoncer en idée [...]. (p. 136)

175

Avec le verbe *transmettre*, Benveniste met en avant un caractère direct dans la relation entre auteur et lecteur<sup>20</sup>. Dans le cas du poème, le lecteur n'a pas à procéder à une reconstruction: l'activité qu'on attend de lui est celle de recevoir ce que l'auteur lui transmet.

Deuxième différence avec l'ordre sémantique: le poétique ne supposerait pas de mise en correspondance du sens construit par l'auteur avec celui construit par le lecteur. En particulier, il n'y a entre eux rien qui ressemble à un dialogue:

20 - Le poète s'adresse à la zone émotive de l'*auditeur* – qui n'est pas un interlocuteur (il n'attend pas de réponse de lui). (p. 238)

---

18 - On remarque l'emploi de *reconstruction*, et non pas de *déconstruction*, *démontage*, *décodage* ou *décryptage*. Benveniste semble considérer qu'il n'y a pas de processus qui serait l'inverse de la construction, et sur lequel reposerait la communication.

19 - Le syntagme *cette expérience* est un ajout interlinéaire de Benveniste.

20 - Pour en revenir à l'absence de message mentionnée *supra* (18), il y a bien « quelque chose » qui « passe » de l'auteur au lecteur. La citation 21. montre que ce « quelque chose » pouvait être pour Benveniste une émotion ou encore une expérience.



C'est-à-dire que Benveniste ne suppose pas de mise en correspondance entre auteur et lecteur de poésie. Le lecteur n'a pas à construire un sens qui serait à comparer à un sens intenté par l'auteur. Plus que cela, Benveniste n'attend pas du lecteur de poème qu'il mène une activité cognitive, véritablement « cérébrale<sup>21</sup> ». La cible visée par le poème est en effet sa « zone émotive ». Plus que des qualités cognitives, d'élaboration, ce qu'il attend de son lecteur est une réceptivité :

21 - l'artiste n'attend pas de "réponse" : la conception traditionnelle de la communication (locuteur-interlocuteur, message-réponse), s'effondre devant un poème ; ce que fait un poème c'est tout autrement d'inventer son lecteur, c'est une communication d'un ordre tout autre, une "réceptivité". (Laplantine, 2011b, p. 81-82)

Pour reprendre le vocabulaire cité plus haut, Benveniste attend du lecteur de poésie non pas qu'il construise résolument du sens, mais qu'il laisse le poème agir en lui, qu'il laisse les choses (émotions, idées, sentiments) être éveillées, *suscitées, suggérées*.

## L'activité interprétative

176

### L'évocation

S'il n'y a pas à proprement parler de construction du sens lors de la lecture du poème, Benveniste a dessiné dans ses notes sur Baudelaire les grandes lignes du processus qui a lieu à la lecture. Revient ici de façon essentielle le point entrevu *supra* à propos de la citation 17 (§ 2.3). Dans le discours poétique, le « sens » est une réalité purement individuelle, idiosyncrasique, qui n'est pas partagée entre les locuteurs. En fait, cette pure individualité ne se limite pas au sens, mais semble concerner tous les paramètres de la langue :

22 - Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire.

Le poète recrée dont une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et libres de mots. À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence d'un langage

---

21 - On reconnaît que nous reprenons à notre compte une opposition – parfois jugée caricaturale – entre « intellectuel » (« cérébral », dans le texte : cognitif) et émotionnel. Soulignons simplement que Benveniste fait lui aussi certaines oppositions qui ressemblent à celle-ci : il lui arrive d'opposer *cognitif* et *impresif* (p. 440) ou encore *conceptuel* et « *affectif* » (entre guillemets, p. 448).

qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour son compte les normes et le sens<sup>22</sup>. (p. 644)

Dans le poème, le lecteur se trouve donc en présence d'un système de signes qu'il ne connaît pas<sup>23</sup>. Aucune connaissance *a priori* de la langue, d'un discours ou d'un genre ne semble pouvoir lui permettre d'avancer dans son interprétation du poème. Le texte du poème semble ne pas être soumis à une norme qui lui préexiste, et sur laquelle on peut se baser : c'est au texte qu'il faut « s'ajuster ». L'auteur du poème semble quant à lui dans la même situation :

23 - [L]e poète traduit en mots une impulsion profonde qui, individuelle, n'est pas verbalisée, mais « exprimée » en mots qui peuvent n'avoir aucun rapport de sens avec ce qu'ils doivent suggérer. [...] Dans le langage poétique, l'émotion est première, et il faut alors agencer les mots et les phrases sans égard à leur fonction sémantique pourvu que, choisis et joints d'une certaine manière, ils fassent ressentir au lecteur l'émotion. (p. 604-606)

La coprésence que nous signalions *supra* (§ 2.1), d'un ordre de la signification et d'un ordre de l'émotion dans le signe poétique, se trouve articulée plus précisément dans cette dernière citation. Il apparaît ici que ces deux dimensions de l'interprétation – qui jouent chacune leur rôle particulier – n'ont aucun rapport sémantique (« aucun rapport de sens avec ce qu'ils doivent suggérer »). Cette absence de rapport est précisée et exemplifiée explicitement par l'auteur (« n'importe quel mot, imprévisibles ») :

24 - Le poète peut choisir n'importe quel mot pour rendre *l'impression* de la notion qu'il veut exprimer : *tulipe* ou *bonté* ou *toison* et mille autres peuvent, dûment combinés à d'autres mots également imprévisibles, évoquer poétiquement un coin du ciel ou le visage de l'aimée, ou toute autre chose encore. (p. 596)

---

22 - On trouve ici une première formulation peu ou prou antiphrastique, ce qui illustre bien le caractère singulier de la langue poétique pour Benveniste. Une norme est en effet une réalité collective, et la formulation « recréer pour son compte les normes » fait au contraire référence à la création individuelle d'une telle norme. Comme on le verra *infra*, il s'agit d'un des aspects de la notion de collectivité, de communauté linguistique qui sont mis à mal dans la poétique de Benveniste.

23 - Benveniste est parfois plus explicite à ce sujet (*cf.* citation 36. *infra*). Il faut cependant souligner que l'activité créative des locuteurs est pour Benveniste une constante, qui ne se limite pas à la poésie : « tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive, et chaque fois d'une façon nouvelle » (*PLG*, 2, p. 18-19).

C'est dire qu'auteur et lecteur de poésie sont placés dans une situation analogue : ils ne peuvent énoncer ou interpréter selon les normes de la langue.

Le modèle esquissé par Benveniste à ce sujet s'oriente dans plusieurs directions. Globalement, il s'agit d'une critique, d'un dépassement du modèle saussurien du signe. Cette démarche poursuit donc, dans son principe, celle suivie dans « Sémiologie de la langue ». Il propose dans ses notes sur Baudelaire deux modèles différents et concurrents attachés aux unités minimales de signification. Il s'agit des deux paires évocant/évoqué et iconisant/iconisé. Ces modèles sont concurrents du modèle saussurien car ils reposent sur les mêmes formes (« Le signe poétique est bien, matériellement, identique au signe linguistique », cf. 6. *supra*), et débouchent sur des « sens » différents :

25 - Dans le langage ordinaire, les mots *signifient* l'idée; dans le langage poétique, les mots *iconisent* l'émotion. [...]

Ainsi NUIT pris comme iconie sera distinct de nuit comme signe, bien que le poète l'emploie aussi comme tel (« jour et nuit » = sans cesse) à l'occasion et il sera chaque fois particulier.

Nous avons choisi de nous focaliser sur le terme évocation, qui a trouvé sa place dans le vocabulaire de la poésie (tout à fait indépendamment de Benveniste, notamment chez Dominicy<sup>24</sup>). Benveniste se propose de construire un modèle de l'évocation en critique et en contrepoint du modèle saussurien de la signification :

26 - Le signe poétique est bien, matériellement, identique au signe linguistique. Mais la décomposition du signe en signifiant – signifié ne suffit pas : il faut y ajouter une dimension nouvelle, celle de l'évocation : qui réfère non à la "réalité" (concept du langage ordinaire) mais à la "vision poétique de la réalité".

Ainsi au rapport *signifiant/signifié/réfèrent* le langage poétique ajoute (ou substitue) *évoquant/évoqué/émotion initiale*.

Cependant, l'état des textes *Baudelaire* laisse le détail du fonctionnement de ce modèle inachevé. L'indice le plus évident est que Benveniste suit explicitement<sup>25</sup> Baudelaire dans le lien indissociable entre forme (phonétique) et sens qu'il postule en poésie :

---

24 - M. Dominicy, 2011, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier.

25 - Jusqu'à souligner explicitement la grande valeur de ce passage : « Le mot de Baudelaire sur les rimes dans le projet de préface aux *Fleurs du Mal* est à citer, à commenter comme un des plus profonds qu'on ait écrits sur la langue poétique ».

27 - Dans une note attachée à un projet de préface aux *Fleurs du Mal* il écrit : “Pourquoi tout poète qui ne sait pas au juste combien chaque mot comporte de rimes, est incapable d’exprimer une idée quelconque”. [...] Tel est bien l’ordre des choses en poésie : d’abord la connaissance des données du jeu poétique, le mot et l’ensemble des rimes, c’est-à-dire les pièces *nécessaires* de la combinaison formelle que le poète est voué à agencer et, en second lieu, et alors seulement, la possibilité de l’idée [...].

Pour nous, le reste est à lire entre les lignes. Il nous semble que l’on peut deviner un certain nombre des « procédés » fondant cette évocation dans le feuillet suivant :

#### 28 - Le scientifique et le poète

Le scientifique énonce un théorème lumineux : « Tout corps plongé dans l’eau... ».

Le poète rêve ces premiers mots, chargés d’une étrange incertitude : « Tout corps – quel corps ? Le corps – tout s’y ramène. Je sens mon corps, plongé dans l’eau tiède de Sicile, ce doux frôlement de la vague à Syracuse. Est-ce là qu’Archimède... ? » (p. 422)

Il nous semble que, en écrivant ces lignes, Benveniste laisse agir l’évocation en partant de l’énoncé « Tout corps plongé dans l’eau ». Nous considérons que la suite du texte est cohérente *au regard de l’évocation*, même si elle ne l’est pas entièrement *au regard de la signification*. Parmi les liens sémantiques qui assurent la cohérence évocative du texte, on retrouve certes des relations usuelles, qui reposent sur les significations, en particulier le lien méronymique entre *Sicile* et *Syracuse*, et le lien métonymique entre *eau* et *vague*. Plus évidemment poétique semble le lien synesthésique, qui permet de passer de *tiède* à *doux* : ces deux adjectifs se correspondent en ceci qu’ils occupent tous les deux une position médiane sur une échelle de scalarité (une de température, et une d’agrément). Encore caractéristique de la poésie pourrait être le jeu sur la polysémie : au hasard de cinq occurrences, le nom *corps* prend successivement – sans signalement plus explicite – des sens différents. La première occurrence actualise le sens d’objet matériel<sup>26</sup>, et la dernière celui du corps d’un être humain, en tant que ressenti de l’intérieur par l’individu<sup>27</sup>.

Un autre phénomène nous semble cependant plus crucial dans le fonctionnement de l’évocation. On le décèle en s’interrogeant sur le

---

26 - *Trésor de la langue française informatisé*, CNRS (désormais : *TLFi*) III. A., 2 : « Objet matériel quel qu’il soit ».

27 - *TLFi*, II. C. : « Le corps humain en tant qu’il est matériel, sous son aspect charnel ou en tant qu’il est mortel ».

lien – dont nous supposons la présence – entre l'énoncé de départ « Tout corps plongé dans l'eau... » et *Sicile*. Si le lien entre cet énoncé de départ et *Archimède* à la fin du texte est net – car on attribue en général à Archimède la parenté de cet énoncé –, son lien avec la Sicile ne peut s'établir que sur la base de connaissances plus précises. Les textes<sup>28</sup> rapportent en effet qu'Archimède aurait été présent à Syracuse lorsqu'il mena les travaux aboutissant à son fameux principe. C'est dire que le lien entre l'énoncé « *Tout corps plongé dans l'eau...* » et les noms propres *Sicile* et *Syracuse* est largement fortuit. Il ne repose sur rien d'autre que le fait qu'un jour un personnage a prononcé cet énoncé dans ce lieu. C'est donc un hasard de l'histoire qui relie ces deux objets. Au lieu d'un lien conceptuel (qu'on trouve entre un objet et ses parties, ou entre deux objets liés métonymiquement), on a affaire dans ce cas à ce qu'on peut considérer être de la *pure contingence*. Le propre de la langue poétique serait de pouvoir instituer de telles relations. Ce qui est contingent *a priori* – ou sous le règne de la signification, dans le royaume du concept – peut devenir nécessaire dans le poème.

En interprétant ce lien de cohérence comme un lien de contingence, un lien dont l'esprit s'oppose radicalement à celui du concept, nous ne faisons que retrouver ici dans la pratique la thèse explicitée par Benveniste :

180

29 - Le signe linguistique est conceptuel; l'"icône" poétique est chaque fois unique. Le poète *crée* la réalité individuelle, instantanée dont il parle, alors que la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous. (p. 598)

L'auteur oppose ainsi la réalité donnée par « *la langue ordinaire* », qui est de l'ordre du concept, à celle fournie par le poème. On rejoint ainsi une des clés de voûte d'une certaine poétique contemporaine, attachée à une réalité dite contingente « dans le sens ontologique de réalité irréductible au concept »<sup>29</sup>. En faisant aussi reposer la cohérence du texte sur les hasards de l'histoire, la poétique que nous lisons ici chez Benveniste participe à ce mouvement caractérisé par « l'assomption des réalités contingentes » et l'affirmation progressive d'« une conception de l'univers où le hasard, de simple exception, tend à devenir la règle »<sup>30</sup>.

---

28 - En particulier les *Vies parallèles* de Plutarque (Tome II, « Marcellus »).

29 - J.-C. Pinson, 1995, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel, Champ Vallon, p. 99.

30 - J.-C. Pinson, *op. cit.*, p. 98.

### *Individualité de la langue poétique*

La conséquence la plus significative à nos yeux d'une telle caractérisation de l'évocation est qu'elle débouche sur une idée de la langue poétique comme étant largement individuelle. Rien n'assure en effet que les liens de cohérence que nous croyons déceler dans l'exemple 30. *supra* soient partagés par tous. Au contraire, l'évocation telle que la voit Benveniste met largement l'accent sur la compréhension individuelle, les associations purement personnelles, propres à un locuteur. Ainsi, cette thématique d'ordre sémantique, interprétatif s'articule avec les thèses pragmatiques qu'a défendues Benveniste – sur la relation entre locuteurs – et sur lesquelles nous reviendrons *infra*.

Pour en rester encore aux conséquences purement sémantiques, deux comparaisons permettent de situer plus exactement la position de Benveniste quant à cette individualité radicale dans la communication reposant sur l'évocation. Comme mentionné *supra*, le terme d'évocation a une certaine fortune dans les études poétiques – sans aucun doute indépendamment de Benveniste – notamment pour référer à un fonctionnement strictement individuel :

30 - [L]'évocation peut être considérée comme un processus de création individuelle, et non comme un acte précis de codage ou de décodage du message<sup>31</sup>.

181

Cette proposition se rapproche donc de la « rhétorique cognitive » de Dan Sperber, qui considère que l'évocation repose sur cette part des connaissances encyclopédiques faite d'« un réseau d'associations toujours renouvelées en fonction d'analogies et de rapprochements occasionnels, effectués en dehors des classifications<sup>32</sup> ». André Breton allait dans la même direction, soulignant la fragilité du processus (« tangences »), et l'ouverture considérable à laquelle cette évocation fait aboutir :

31 - Je m'étais mis à choyer immodérément les mots pour l'espace qu'ils admettaient autour d'eux, pour leurs tangences avec d'autres mots innombrables que je ne prononçais pas<sup>33</sup>.

---

31 - I.-R. Choi-Diel, 2001, *Évocation et cognition: reflets dans l'eau*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, p. 20.

32 - D. Sperber, 2007, « Rudiments of Cognitive Rhetoric », *Rhetoric Society Quarterly*, 37, 4, 361-400, p. 384.

33 - André Breton, *Le Manifeste du surréalisme*, cité par J. Dürrenmatt, 2005, *Stylistique de la poésie*, Paris, Belin.

En mettant ainsi en avant la « création individuelle », l'« occasionnel », l'« en-dehors des classifications », on court cependant le risque, selon certains auteurs, de ne plus pouvoir communiquer, ou ne plus pouvoir lire :

32 - Dans certains cas, l'évocation est d'autant plus mystérieuse que ce discours partagé n'existe pas, qu'il n'existe de fait que pour le locuteur indépendamment de toute contrainte de lisibilité<sup>34</sup>.

Cette dernière citation met l'accent sur l'absence de « discours partagé », et rejoint ainsi la position de Benveniste selon lequel le lecteur est face à un discours n'obéissant à aucun usage précédent, dont il faut recréer la norme. L'intérêt de cette dernière citation est qu'elle permet de préciser – par comparaison – la position de Benveniste quant à la nature de la lecture. On voit en effet que Dürrenmatt considère cette absence de discours partagé comme empêchant la lecture, l'individualité de l'évocation devenant un obstacle à la lisibilité. Benveniste quant à lui donnait un sens très étendu au verbe *lire* – « il y a de nouveaux modes de lecture, appropriés aux nouveaux modes d'écriture » (citation 4). Cela nous incite à penser que, même chargé d'évocations idiosyncrasiques, personnelles, non partageables, un texte reste toujours lisible, dans un sens cependant différent de ce qu'on peut donner usuellement au verbe *lire*. Nous aurions tendance à considérer que, parmi les « modes de lecture » auxquels Benveniste fait référence, il y a un mode tout entier gouverné par le régime de la signification (et dont « Sémiologie de la langue » fournit une première élucidation). Mais il y aurait également un autre mode, dans lequel l'évocation joue un grand rôle<sup>35</sup>. Dans celui-ci, l'activité qu'on attend du lecteur serait (cf. 2.3 et 2.4 *supra*) non pas de construire une représentation assez conforme à l'intenté de l'auteur, mais plutôt de laisser agir le texte poétique – par ses éveils, ses suscitations, son influence.

---

34 - Dürrenmatt, 2005, p. 68.

35 - Benveniste hésite quand il circonscrit l'ensemble des textes où s'actualise l'évocation. Baudelaire apparaît parfois comme un parangon : « Baudelaire est par excellence le poète de l'évocation » (p. 434), « On voit chez Baudelaire naître ou en tout cas se préciser ce qui, dans le langage poétique, correspond au "sens global" d'un texte de prose » (p. 616), aux côtés d'autres auteurs : « Le poète qui a le mieux ressenti cela est Gerald Manley Hopkins » (p. 534, au sujet de l'émotion suscitée par la poésie). L'hésitation est parfois explicite : « L'évocation est une catégorie capitale chez Baudelaire et peut être en général en poésie » (p. 266). D'autant plus que ce fonctionnement évocatif cohabite avec le fonctionnement significatif : « Chez Baudelaire certains poèmes sont miraculeusement maintenus à la limite des deux : ils évoquent *et* ils signifient. » (p. 602).

Globalement, l'évocation met donc l'accent sur l'idiosyncrasie des relations. Il semble que cette idiosyncrasie soit à envisager des deux côtés :

– d'une part l'auteur fait reposer son texte sur les évocations qui lui sont propres. La cohérence, les plans des textes, peuvent ainsi reposer sur l'évocation ;

– d'autre part, le lecteur construit son interprétation sur les évocations qui sont les siennes. Et qui ne sont pas nécessairement celles de l'auteur. En élaborant de lui-même sa propre interprétation, le lecteur peut être loin de « reconstruire » le sens intenté par l'auteur.

Le poème semble alors apparaître comme « une machine à produire du sens », particulièrement libre et indéterminée quant à son résultat. On a compris que cette problématique sémantique débouche directement sur des questions pragmatiques. En effet, si la poésie repose sur l'usage personnel de la langue, et ne fonctionne qu'en-dehors des normes, se pose la question de savoir quelle place ont les textes poétiques au regard de la langue. Conjointement, se pose aussi la question de savoir quel rôle le poète et le lecteur de poésie peuvent assumer dans la communauté linguistique. Ces problématiques, qui apparaissent déjà dans les *PLG*, font résonner d'une manière particulière certaines des notes sur Baudelaire. Benveniste y place les poètes comme des îlots isolés :

33 - [La poésie] n'est donc pas un mode de langage commun à tous les hommes ni commun à tous les poètes. Au contraire la poésie est nécessairement individuelle en ce qu'elle émane d'un individu [...].

Une telle position conduit à placer les lecteurs dans une situation encore particulière : c'est les confronter à quelque chose de radicalement nouveau, proprement *inouï* et hors norme :

34 - Mais dans la langue poétique les relations sont tout autres. C'est une langue que le poète est seul à parler, un langage qui n'est plus une convention collective, mais expression d'une expérience toute personnelle et unique. Cette langue n'est donc pas connue a priori : celui qui l'entend ou la lit [...] doit s'y former, l'apprendre, et accéder par cet apprentissage à l'intenté du poète<sup>36</sup>. (p. 634)

---

36 - On retrouve (cf. note 15, citation 24 *supra*) une deuxième formulation antiphrastique à propos de l'intégration de la poésie dans la communauté. Une langue est par définition une réalité collective.



## Quid de la communauté linguistique ?

Un « *sens commun* »

Dans les *Problèmes de linguistique générale*, Benveniste s'est montré très attaché à la question de la communauté linguistique. Dans son optique, la langue et la communauté sont dans une relation de fondation mutuelle: la langue permet et est permise par la création et le maintien d'une communauté linguistique<sup>37</sup>. La formulation que Benveniste a laissée dans les *PLG* permet d'établir un lien direct avec la question de l'individualité de la langue poétique traitée dans *Baudelaire*:

35 - La société ne tient ensemble que par l'usage commun de signes de communication. (*PLG* 2, p. 91)

36 - [L]e langage poétique ne connaît pas l'identité, le même, le commun, qui est l'univers du langage ordinaire. (Laplantine, 2011a, p. 214)

S'il faut souligner un terme dans cette dernière citation, c'est l'adjectif *commun*. On a vu en effet à quel point, pour Benveniste, la poésie se tourne résolument contre une telle possibilité, et ceci dès les *PLG*:

184

37 - La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution. (*PLG* 2, p. 59-60)

Cependant, alors que cette dernière citation semble considérer l'œuvre d'art comme une difficulté, un objet particulier *sur lequel* on dirige son attention, qui va *faire l'objet* de certaines lectures, des formulations réunies dans les notes sur Baudelaire lui donnent au contraire un rôle beaucoup plus actif et caustique:

38 - L'art n'a pas d'autre fin que celle d'abolir le "sens commun" et de faire éprouver une autre réalité, plus vraie, et que nous n'aurions su découvrir sans l'artiste. (p. 642)

L'art est donc devenu un instrument dans une démarche de destruction créative, dirigée justement contre ce qui fait tenir ensemble la communauté linguistique – et la communauté de pensée.

---

37 - G. Dessons, 2006, *Émile Benveniste: l'invention du discours*, Paris, In Press, p. 45.

### *L'activité collective*

Benveniste conçoit donc la langue poétique comme étant à la fois orientée contre la communauté linguistique et en-dehors d'elle. Ce premier point de vue sur la communauté se double cependant d'un second. Certes Benveniste voit une relation de fondation symétrique – à deux termes – entre la langue et la communauté, mais il propose également une relation à trois termes, entre langue, communauté et activité :

39 - Il règne un pouvoir cohésif qui fait une communauté d'un agrégat d'individus et qui crée la possibilité même de la production et de la subsistance collective. Ce pouvoir est la langue et la langue seule. (*PLG* 2, p. 95)

Avec l'idiosyncrasie qui la caractérise, la poésie laisserait l'ensemble des locuteurs à l'état d'un « agrégat d'individus », sans code commun ni usage commun. La question qui se pose alors est celle de la « production commune » : quelle activité collective, sociale, autour de la poésie reste possible, une fois le « bon sens commun » aboli ? Quel rôle le poète et le lecteur de poésie peuvent-ils assumer dans la collectivité ?

Si cette problématique de l'activité est fructueuse, et apporte de nombreuses réponses dans le cas de textes ou de discours intégrés à des activités professionnelles, la question est bien différente lorsqu'il s'agit de littérature ou de poésie. Il ne semble en effet pas évident de trouver dans quelle activité collective le poète s'intègre ou cherche à nous intégrer. Benveniste pose la question :

40 - La langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à *dire*, mais à *faire*. Elle poursuit la production d'un certain *effet*, émotionnel et esthétique. (p. 400)

C'est dans ce sens que, sur la même page, Benveniste appose cette parenthèse à *auteur* :

41 - l'auteur (le "faiseur, *poiètès*"). (p. 400)

*Baudelaire* donne une certaine idée de l'activité menée au travers du poème. Elle est parfois décrite négativement :

42 - Il n'y a pas en poésie de concept, d'idée à communiquer, de jugement à faire partager. C'est un type d'énonciation complètement différent. Il consiste en une émotion verbalisée, en vertu d'une transposition imaginative. (p. 430)

Ici, la poésie est construite contre la « langue ordinaire », ancrée dans l'émotion et non pas dans le cognitif (*concept, idée, jugement*)<sup>38</sup>. Benveniste donne positivement quelques points qui permettent d'avancer dans la caractérisation de l'activité sous-tendue par le poème :

43 - L'auteur du discours pose des questions qui n'attendent aucune réponse, sauf de lui-même, et qui doivent mettre le lecteur dans le même état d'interrogation et d'attente. (p. 246)

D'une certaine manière, le poème est décrit là encore au contraire de la langue ordinaire, qui permet – sans s'y réduire – un échange d'information. Dans cette citation 45, le poème n'apporte pas de réponse, ne fournit pas de connaissance, mais entraîne au contraire une déstabilisation des connaissances.

La référence à l'« attente » entraîne peut-être encore plus loin. On a vu en effet que Benveniste voit l'activité et la langue comme se fondant mutuellement. Ce terme d'*attente* proposé ici emmène vers une forme d'activité qui n'est pas banale. On pourrait la dire tout entière tournée vers l'intériorité – réflexive, méditative. C'est la réceptivité signalée plus haut, l'attention qu'il semble nécessaire d'accorder aux choses suscitées, éveillées à la lecture du poème. On rejoint ainsi, par des sentiers différents, la proposition que Genette<sup>39</sup> avait formulée globalement à propos de la fiction, comme impliquant une prise de position « désintéressée » à l'égard du réel.

Cette position, pour distante qu'elle soit à l'égard du réel, ne débouche cependant pas sur un solipsisme, une mise à l'écart. Pour individuel et à l'écart du réel qu'il soit, le discours poétique n'est pas un délire décroché de toute réalité :

44 - Benveniste écrit que le poète parle “de lui seul”, “pour lui seul”, qu'il peut “posséder [le monde] sans partage”, ce qui ne définit pas tant une fuite du monde que l'invention aussi de ce qui ne se partage pas encore. (Laplantine, 2011a, p. 166)

Comme mentionné *supra* (p. 40), l'art est résolument ancré dans un certain réel – « les poètes sont les plus grands réalistes » (p. 142) –, son but est de nous faire « éprouver une autre réalité, plus vraie, et que nous n'aurions su découvrir sans l'artiste ». C'est dire que le poème fait se tourner vers une certaine forme de réel. Il n'est pas question ici de connaissance ou

---

38 - Plus que cela, on retrouve ici l'immédiateté de la poésie, avec l'emploi de *consister* (qui dénote l'identité et non un processus). Benveniste ne dit pas que la poésie permet de faire partager ou de verbaliser une émotion, mais que la poésie *consiste en* une émotion.

39 - G. Genette, 1991, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, p. 8.

de *mathesis* – Benveniste souligne bien *éprouver* dans ce passage, qui place le phénomène dans la sphère de l'émotionnel, et non celle du cognitif. La cohabitation de différentes formes de réel est parallèle à celle des différents fonctionnements du signe, chacun venant avec sa réalité :

45 - L'iconisant *nuit* sera – paradoxalement mais en accord avec la vérité iconique distincte de la vérité signifique – lié à l'iconisant *luit* [...] et l'iconisé NUIT sera alors une étendue où règne une certaine clarté distincte de celle diurne (p. 134).

L'adverbe *paradoxalement* souligne bien la coprésence de plusieurs réalités qui se côtoient sans se confondre. En proposant une paraphrase de son « *iconisé NUIT* », il montre que la réalité à laquelle l'iconisation permet d'accéder échappe à la signification.

Nous avons lu les notes sur Baudelaire avec une optique particulière : celle de montrer comment le travail sur le signe et la signification qui y est entrepris s'articule à la réflexion connue de Benveniste – celle de « Sémologie de la langue ». On retrouve dans les notes sur Baudelaire la marque d'un positionnement de Benveniste par rapport à Saussure dont on connaît la complexité. Si Normand<sup>40</sup> évoquait à la fois la continuation, le développement, et le dépassement, Laplantine<sup>41</sup> voit plutôt un *déplacement*, au sens où Benveniste pose des questions à la fois en amont et en aval de la vision saussurienne du signe. Deux directions que nous avons décelées dans les notes sur Baudelaire poursuivent ce travail critique :

– la critique du modèle du signe. Autant dans « Sémologie de la langue », Benveniste montrait que cette association d'une forme et d'un sens ne rendait pas justice à ce qui a lieu dans l'interprétation du discours, autant il propose ici deux analyses nouvelles, concurrentes du modèle de la signification. En plus du *signe* (*signifiant/signifié*), il propose l'*iconie*<sup>42</sup> (*iconisant/iconisé*) et l'*éicasmé*<sup>43</sup> (*évoquant/évoqué*).

– affiner l'étude de « la vie des signes dans la vie sociale », notamment en intégrant l'interprétation des signes – sous le régime de l'évocation – à des faits comme l'émotion ou la mémoire.

---

40 - C. Normand, 1989, « Constitution de la sémiologie chez Benveniste », *Histoire Épistémologie Langage*, 11, 2, 141-169.

41 - C. Laplantine, 2011a, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert Lucas, p. 168.

42 - Le terme apparaît p. 134.

43 - Le terme apparaît p. 138.

## Bibliographie

- ADAM J.-M., 1989, *Pour lire le poème*, Bruxelles, Paris, De Boeck & Duculot.
- ARON T., 1970, « Une seconde révolution saussurienne? », *Langue française*, 7, p. 56-62.
- BENVENISTE É., 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.
- , 2011, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- CHEPIGA V., EGUCHI Y., FENOGLIO I., LEFEBVRE J., 2012, « Trois types discursifs pour une seule problématique théorique. Le couple conceptuel “sémiotique/ sémantique” dans les manuscrits d’Émile Benveniste », *CMLF 2012*, SHS Web of Conferences 1, p. 1057-1071.
- CHOI-DIEL I.-R., 2001, *Évocation et cognition: reflets dans l’eau*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- DESSONS G., 2006, *Émile Benveniste: l’invention du discours*, Paris, In Press.
- DOMINICY M., 2011, *Poétique de l’évocation*, Paris, Classiques Garnier.
- DÜRRENMATT J., 2005, *Stylistique de la poésie*, Paris, Belin.
- GENETTE G., 1991, *Fiction et diction*, Paris, Seuil.
- LAPLANTINE C., 2011a, *Émile Benveniste, l’inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- , 2011b, « La poétique d’Émile Benveniste. Benveniste et les “correspondances” », BRUNET É., MAHRER R., *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, Paris, l’Harmattan, p. 71-95.
- LARSSON B., 2008, « Le sens commun ou la sémantique comme science de l’intersubjectivité humaine », *Langages*, 170, p. 28-40.
- NORMAND C., 1989, « Constitution de la sémiologie chez Benveniste », *Histoire Épistémologie Langage*, 11, 2, p. 141-169.
- PINSON J.-C., 1995, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel, Champ Vallon.
- SPERBER D., 2007, « Rudiments of Cognitive Rhetoric », *Rhetoric Society Quarterly*, 37, 4, p. 361-400.

# Preliminaires

une grande difficulté - une très grande  
la langue poétique vient de ce  
de la spécificité des catégories

---

## UNE POÉTIQUE OUVERTE SUR L'INCONNU

propose un état de fait sur la vie  
R. Jakobson (ici préciser)  
- bien voir que les schémas  
en général et qui sont fait  
" ne concernent pas à t  
- la conversion du point



## D'étranges contrées du langage. Benveniste et l'aventure du Baudelaire

Gérard Dessons

*La distance à parcourir a moins d'importance que la direction où s'orienter<sup>1</sup>.  
Quelque chose correspond à ce qui est énoncé, quelque chose et non pas « rien »<sup>2</sup>.*

S'il faut revenir sur le *Baudelaire* de Benveniste, c'est bien entendu à cause de l'intérêt que ce texte présente dans sa singularité, mais c'est aussi parce qu'il fait revenir sur l'ensemble de l'œuvre du linguiste, et particulièrement sur les *Problèmes de linguistique générale*.

Je placerai mon intervention sous cette suggestion que Benveniste s'était faite à lui-même lors de sa recherche sur le langage poétique, qu'il destinait vraisemblablement à un article pour la revue *Langages*: « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux *Fleurs du mal*: "Questions d'art – *terrae incognitae*"<sup>3</sup>. »

La valeur d'exergue potentiel que Benveniste attribue au propos de Baudelaire donne toute sa mesure à la tentative représentée par son propre travail sur *Les Fleurs du mal*. Il s'agit moins d'un travail sur Baudelaire que d'un travail sur le langage poétique (« l'art ») à travers l'œuvre de Baudelaire.

Dans cette phrase, qui met en relation l'art et l'inconnu, le tiret joue évidemment un rôle important. Sa fonction d'articulation matérialise un espace discursif où prend place l'ensemble de la recherche de Benveniste

---

1 - Émile Benveniste, 1966, « La classification des langues », 1952, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, p. 118.

2 - Émile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », 1956, *Ibid.*, p. 85.

3 - Émile Benveniste, 2011, *Baudelaire*, présentation et transcription de Chloé Laplantine, 22, <sup>o</sup> 67/<sup>o</sup> 319, Limoges, Lambert-Lucas, p. 672. Dorénavant abrégé en *B.*



sur le langage poétique. Il faut cependant remarquer que si ce tiret est bien repris de Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal* ne l'a pas placé au même endroit. Chez Baudelaire, il marque l'attaque de la phrase et lance une assertion: « – Questions d'art, *terrae incognitae* ». Benveniste le déplace et lui donne une nouvelle fonction: lancer la recherche sur le langage poétique comme une exploration de contrées nouvelles. Le tiret marque l'entre-deux, il dialectise les deux membres de la phrase et construit un problème.

Benveniste suit Baudelaire dans sa quête, qui est, à travers une réflexion sur le langage et le poème, celle de l'art. Il voit bien que la question du poème est moins un problème de technique poétique, même si une partie de sa réflexion consiste à interroger stylistiquement les poèmes des *Fleurs du mal*, qu'un problème de valeur. Il se situe, ce faisant, exactement dans l'optique de Jakobson définissant l'objet de la poétique comme le fait de répondre à cette question: « qu'est-ce qui fait d'un message verbal une œuvre d'art? – *what makes a verbal message a work of art?* » L'inconnu de la recherche en poétique se tient tout entier dans la problématique de l'art.

Un tel exergue justifie, en tout cas, que ce travail n'ait jamais été publié – si l'on excepte, bien entendu, certains passages que l'on retrouve dans « Sémiologie de la langue » (1969). La recherche menée dans les contrées inconnues du langage – qui est son historicité – ne peut que contenir son propre inachèvement.

On retiendra ici que l'expression *terrae incognitae* ouvre la pensée de la recherche sur le langage poétique à la métaphore de l'exploration. Quand Benveniste évoque, à propos des phénomènes de répétition, de rythme et de sonorité, des « problèmes à peine explorés »<sup>5</sup>, le participe n'est plus tout à fait une métaphore.

Mais même si l'on considère que les termes utilisés pour parler du langage restent tant soit peu métaphoriques, on voit qu'ils fonctionnent ici globalement comme des opérateurs épistémologiques, au sens où ils transforment leur objet tout en modifiant, dans le même temps, la manière de les approcher. Je propose d'examiner sous cet angle quatre termes empruntés au lexique « territorialiste »: l'univers, le cosmos, le monde et le domaine.

---

4 - Roman Jakobson, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, p. 210.

5 - B., 22, f<sup>o</sup> 56/f<sup>o</sup> 308, p. 650.

## L'univers et le cosmos

L'emploi du terme *univers* présente le langage comme une unité formée par un ensemble d'éléments. Ainsi, les deux signifiances (sémiotique et sémantique) décrites dans « Sémiologie de la langue » comme « deux ordres distincts de notions »<sup>6</sup> sont présentées comme « deux univers conceptuels » (p. 64). Il s'agit pour Benveniste de rendre compte d'une logique unifiant la multiplicité des systèmes de signes qui organisent notre quotidien, et parfois l'informent : « Notre vie entière est prise dans des réseaux de signes qui nous conditionnent » (p. 51). Cette diversité, en fait, est la manifestation d'un principe qui décrit un rapport du langage au monde. Il y a un mode d'interprétation de l'expérience qui passe par la logique du signe dont le rôle « est de représenter, de prendre la place d'autre chose en l'évoquant à titre de substitut » (p. 51). On peut alors poser l'existence d'un « univers des systèmes de signes » (p. 54) qui englobe les signes du langage, de l'écriture, de la monnaie, des cultes, des croyances, mais également les signes de l'art « dans leur variété » (p. 51) (musique, images), etc. C'est ce principe d'interprétation du monde comme univers sémiologique que Benveniste remet en question chez Peirce : « le signe est posé à la base de l'univers entier, et [...] fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et comme principe d'explication pour tout ensemble, abstrait ou concret » (p. 45). L'idée d'un univers des signes, c'est-à-dire de la cohérence d'un objet d'étude constitué par la réunion d'unités plus petites que sont les signes, légitime la fondation d'une « science des signes, d'une sémiologie » (p. 51). Et cela, encore une fois, malgré l'hétérogénéité des composantes de cet univers quand elles sont considérées dans leur singularité.

193

En face de cet univers sémiologique, le poète construit un autre univers, un « univers recréé par la sensibilité »<sup>7</sup>, un « univers poétique »<sup>8</sup> qui lui est propre. Par l'analyse de ce langage singulier, on peut « configurer l'univers de cette réalité seconde », c'est-à-dire mettre au jour le principe d'unification d'une réalité spécifique, « la manière dont [le poète] conçoit son propre langage, dont il se *représente* à lui-même son univers »<sup>9</sup>. C'est précisément parce qu'il relève d'un point de vue singulier que, « dans l'univers poétique, ce n'est pas la même réalité, et ce n'est pas le même langage, et ce n'est pas le même trajet »<sup>10</sup> qui opèrent.

---

6 - Émile Benveniste, 1974, « Sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale* 2, Paris, Gallimard, p. 64.

7 - *B.*, 22, f° 12/f° 264, p. 562.

8 - *B.*, 14, f° 2/f° 81, p. 186.

9 - *B.*, 22, f° 13/f° 265, p. 564.

10 - *B.*, 23, f° 34/f° 357, p. 750.

La conception du langage à travers la notion d'univers permet de donner à la lecture d'un poème le sens de l'exploration d'une entité à part entière, intrinsèque (et non d'une contrée de l'univers sémiotique). Ce mode d'organisation spécifique de l'univers du poème, c'est précisément ce que Benveniste cherche à construire: « Ne peut-on penser que l'expression poétique, par exemple, l'alliance de deux mots ou d'adjectifs imprévus, etc. constitue un *niveau sémantique* sui generis, étranger à la sémantique du langage ordinaire, et qui se référerait au même complexe personnel, infra-social, que l'ensemble des relations de l'univers poétique »<sup>11</sup>.

Il faut préciser que la notion d'univers implique pour Benveniste celle de *cosmos*, c'est-à-dire d'un ensemble homogène et *organisé*. De la même façon que l'univers sémiologique, l'univers poétique « est un monde particulier, personnel, qu'il faut d'abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique »<sup>12</sup> dont le mode d'organisation repose sur le principe de négativité propre au modèle saussurien du système le quel, dans l'ordre sémiologique, « repose sur l'interdépendance des signes, au point qu'on n'en saurait supprimer un seul sans mettre en péril l'équilibre de la société et de l'individu »<sup>13</sup>.

L'expérience de la lecture des *Fleurs du mal* ouvre donc sur l'exploration d'un autre univers, qui est en même temps un autre mode de signifier: « Celui qui répète ces vers accède à cet univers second, qui est tout entier inclus dans les mots assemblés par le poète »<sup>14</sup>. Cet univers, c'est le système singulier qui constitue la manière du poète; c'est-à-dire un ordre de signifiante qui n'est plus celui du signe, mais celui de la phrase (« mots assemblés par le poète »). La dimension subjective du processus discursif (je rappelle que pour Benveniste « la phrase est l'unité du discours »<sup>15</sup>) appelle, dans le vocabulaire de l'explorateur du langage, la notion de *monde*: « L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours »<sup>16</sup>. On voit que si la notion d'univers décrit ici logiquement le discours comme un principe d'organisation (opposé à celui du signe), l'idée de monde apparaît, en revanche, quand intervient, avec l'énonciation, l'instanciation subjective.

Les métaphores ne sont jamais innocentes. Elles le sont d'autant moins ici, qu'il s'agit de penser sur nouveaux frais les rapports entre le langage, l'individu et la société.

---

11 - *B.*, 22, f° 13/f° 267, p. 568.

12 - *B.*, 12, f° 1/f° 53, p. 130.

13 - « Sémiologie de la langue », *PLG 1*, p. 51.

14 - *B.*, 22, f° 9/f° 261, p. 556.

15 - Émile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique », *PLG 1*, p. 130.

16 - « Sémiologie de la langue », *PLG 2*, p. 64.

## **Le monde**

Lorsque Benveniste fait, dans son étude sur Baudelaire, le projet de connaître « ce monde de la réalité vécue par le poète pour appréhender le mécanisme de la signification dans la langue poétique »<sup>17</sup>, il n'emploie pas le terme *monde* comme un simple synonyme d'univers. Alors que la notion d'univers désigne un ensemble d'unités singulières rendu cohérent par un principe unificateur, la notion de *monde* renvoie fondamentalement à une entité anthropologique. Passer d'un univers à un monde, c'est passer de l'idée d'une entité cohérente à celle d'une entité cohérente habitée. « Habité », c'est le mot que Benveniste utilise pour parler du monde selon la poésie: « Le monde est donc < habité > parcouru par un principe de vie »<sup>18</sup>. On notera qu'ici « habité » ne remplace pas « parcouru », mais le renforce. Inversement, l'idée de parcours, qui est un terme du voyage, de l'itinérance, renforce la valeur fréquentative d'habiter.

Dire que « le monde du signe est clos »<sup>19</sup>, ou que, dans les systèmes relevant d'une sémantique personnelle, la signifiante se dégage des relations qui « organisent un monde clos » (p. 59), exprime chaque fois un point de vue sur la relation du langage et du sujet. Relation désengagée dans le premier cas, relation engagée dans le second. Il serait rapide, et erroné, de voir dans l'idée de clôture du monde un simple reliquat de la pensée structuraliste du texte clos, qui manifeste une pensée du contexte négative et, au regard de la linguistique de l'énonciation, dénégative. Pour le théoricien de la discoursivité qu'est Benveniste, chez qui le contexte n'est pas extérieur aux discours, l'idée d'un monde clos implique avant tout celle d'une cohérence interne (sur le modèle de l'univers), d'une globalité homogène réalisée à partir de l'hétérogénéité des composantes d'un ensemble.

C'est bien de cette façon qu'est décrite l'activité du linguiste engagé dans des travaux de lexicographie. Il travaille à partir d'un matériau prélevé « dans le vaste trésor des correspondances acquises qui se transmettent sans grand changement d'un dictionnaire étymologique à l'autre »<sup>20</sup>. C'est-à-dire que sa base de travail est constituée de données « par nature peu homogènes » (*ibid.*), dans la mesure où « chacune provient d'une langue différente et constitue une pièce d'un système distinct, engagée dans un développement imprévisible » (*ibid.*). Le caractère d'imprédictibilité du discours constitue l'empiricité même d'un monde de locuteurs.

---

17 - *B.*, 22, f° 49/f° 301, p. 636.

18 - *B.*, 21, f° 29/f° 237, p. 508.

19 - « Sémiologie de la langue », *PLG* 2, p. 65.

20 - Émile Benveniste, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1, Paris, Minuit, p. 10.

Mais l'important, dans le modèle du monde, c'est surtout que cette cohérence interne soit une cohérence subjective, et cela, quel que soit le mode de signifiante qui organise l'ensemble. Il y a une humanité du signe comme il y a une humanité du poème.

C'est en prenant en compte cette indissociabilité du langage, du contexte et du sujet que le linguiste est conduit à penser « à neuf » l'opposition de la nature et de la culture, dans la mesure où les deux entités ne sont plus appréhendées selon le modèle d'une opposition polaire, mais selon un schéma où la première se trouve pensée à partir de la seconde. C'est l'enjeu de la définition du langage poétique comme « un monde particulier, personnel »<sup>21</sup> s'opposant au « monde extra-linguistique de la référence » (*ibid.*) « posé dans le langage ordinaire comme étant la "nature" » (*ibid.*), un monde « donné, présent à la conscience de tous les locuteurs » (*ibid.*). Dans cette optique, le monde de la référence n'apparaît plus comme une simple entité muette, objet passif de la désignation, mais comme un monde sans sujet, un monde où l'absence de l'homme n'est pas seulement constatée, mais déniée dans la fiction de la « nature ». C'est aussi ce qui se passe lorsque Benveniste dit que « le monde animal ne connaît pas la prohibition »<sup>22</sup>. L'emploi du terme « monde » a pour finalité de construire un parallélisme contrastif avec « le milieu humain », la finalité étant d'évoquer le déclasserement de la valeur anthropologique attachée fondamentalement à l'idée de *monde* en définissant négativement le milieu animal (il est dépourvu de la faculté de produire des interdits). Le monde est un univers où le langage, entité homogène et cohérente, est indissociable des sujets qui le parlent : « Chaque fois que la parole déploie l'événement, chaque fois le monde recommence » (p. 29). Quant au poète, il fait chaque fois, « une expérience neuve du monde »<sup>23</sup>.

De cette façon, le poème et le réel ne s'opposent plus : « La Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans *un autre monde* »<sup>24</sup>.

L'idée de monde, qui implique une définition éthique – et donc historique – du sens, c'est-à-dire, pour faire bref, une culture (« J'appelle culture le milieu humain », déjà cité), porte nécessairement en elle-même la condition de sa critique, telle que le poème peut la réaliser. Chez Baudelaire, écrit Benveniste, l'émotion « finit par instituer un véritable

---

21 - *B.*, 12, f° 1/f° 53, p. 130.

22 - Émile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *PLG 1*, p. 30.

23 - *B.*, 23, f° 34/f° 357, p. 750.

24 - *B.*, 23, f° 2/f° 325, p. 684.

contre-monde (ou ultra-monde) »<sup>25</sup>, lequel peut se prêter, comme le monde qu'il met en perspective, « à l'inventaire et à la description » (*ibid.*): « c'est un monde qui consiste en mers et en astres, en nuits et en parfums, en gemmes et en femmes »<sup>26</sup>. Mais, dans cette perspective, on le voit, ce monde ne fonctionne plus selon les schémas établis, les paradigmes des termes convenants.

Il n'est pas indifférent, de ce point de vue, que l'idée de contre-monde ouvre, en cet endroit des notes, sur Mallarmé, précisément sur la valeur particulière des mots qui, dans le poème, ont une valeur sémantique différente de celle qu'ils ont dans le « langage quotidien »<sup>27</sup>. Mallarmé, précise Benveniste, « répudie même toute allusion à un univers qui aurait quelque rapport à la "fonction de numéraire", à l'"emploi élémentaire du discours" » (*ibid.*). Avec le poème, il s'agit d'une autre façon d'habiter – de fréquenter – le monde du langage. La « disparition élocutoire du poète cède l'initiative aux mots » (*ibid.*), des mots qui ne sont plus contrôlés par la logique communicationnelle du « langage quotidien » mais installent une autre instance subjective.

### **Le domaine**

Dans la description des contrées du langage, on trouve également, chez Benveniste, la notion de *domaine*, très lexicalisée dans la terminologie des sciences humaines: « La langue comporte deux domaines distincts, dont chacun demande son propre appareil conceptuel »<sup>28</sup>: « le domaine sémantique » (*id.*) et « [le domaine] sémiotique ». Il est significatif qu'à l'image des notions d'univers, de monde, de cosmos, cette notion, placée dans ce paradigme du vocabulaire ethnologique, se dé-métaphorise.

Replacée dans le travail de Benveniste, elle se trouve particulièrement marquée comme terme éthique. Dans la perspective de la subjectivité dans le langage selon Benveniste, elle est indissociable de la problématisation de *domus* dans le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. Benveniste montre bien la collusion sémantique avec le latin *domus*, qui, au contraire du grec *dómos*, ne désigne jamais un simple édifice, une construction, mais une « maison » au sens de « famille »: « *Domi, domum, domo* signifient seulement "chez soi" »<sup>29</sup>; « Tous ces traits caractérisent *domus* comme notion familiale,

---

25 - *B.*, 22, f° 14/f° 266, p. 566.

26 - *B.*, 22, f° 11/f° 263, p. 560 – 22, f° 12/f° 264, p. 562.

27 - *B.*, 22, f° 14/f° 266, p. 566. Voir également *B.*, 22, f° 15/f° 267, p. 568.

28 - « Sémiologie de la langue », *PLG* 2, p. 65.

29 - *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1, p. 298.

sociale, morale, nullement matérielle » (p. 300); « conception exclusivement sociale et morale de *domus* comme groupe humain » (p. 304). Un domaine est, comme un monde, un lieu qu'on habite, qu'on « fréquente », mais il ajoute à ces valeurs celle d'institution. Le domaine est lié à la propriété (au double sens du propre et de la possession) d'un groupe humain organisé autour d'un *dominus*, personnage qui « a autorité sur sa *domus*: il la représente, il l'incarne » (p. 304).

Ces termes métaphoriques des territoires sont des termes qui installent la dimension anthropologique au sein même de la recherche linguistique, ce qui est une façon de lier la recherche à la construction d'utopies. Là encore, comme chez Saussure, c'est le point de vue (le modèle d'exploration) qui crée l'objet (le lieu exploré).

Le vocabulaire du territoire, avec les notions liées de limite et de frontière (le mot est employé par Benveniste à propos du sens des mots chez Rilke, voir ci-dessous) font coller la théorie du langage au plus près du culturel et du politique. « Avec la phrase, écrit Benveniste, une limite est franchie »<sup>30</sup>. Passer du signe à la phrase, c'est faire l'épreuve de deux mondes séparés. Simplement, avec le poème, quand on bascule de l'autre côté de la frontière, il n'y a plus de frontière, parce que l'errance, alors, devient la modalité de l'exploration, et également, s'agissant du langage, le lieu même de l'exploration, et qu'alors les outils de repérage ne conviennent plus: « Il faudra changer nos instruments »<sup>31</sup>, « Il faudra inventer la critique dynamique, celle qui s'ajustera à des notations aussi ténues que celles de Rilke [...]. Les mots perdent tout sens, toute frontière abolie, les êtres se figent ou flottent, les choses s'animent et nouent les plus étranges rapports [...]. Et tout cela, peinture ou rêverie, souvenirs ou méditations, est évoqué par des mots qui renouvellent toujours la suggestion, en une prose traversée de mystérieuses correspondances » (*ibid.*). La prose, traversée de ces correspondances, par lesquelles s'établit entre les signes « une relation dynamique d'intentionnalité [...] qui emprunte les détours les plus singuliers »<sup>32</sup>, est alors le lieu de cette errance du signe qui fait le rythme du poème et dont le mode linguistique est celui non plus de la nomination, mais de la suggestion.

---

30 - Émile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique », *PLG 1*, p. 128.

31 - *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dans *Philosophies*, 1924, reproduit dans Chloé Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 288.

32 - Émile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *PLG 1*, p. 86.

### **Le mode exploratoire. Invention et historicité**

Pour un linguiste, se définir comme un explorateur de contrées nouvelles du langage implique de considérer le langage dans sa radicale historicité, c'est-à-dire dans la perspective de sa constante invention: « nous avons là des notions immenses et dont on n'a pas fini d'explorer la complexité, respectivement la langue et la société »<sup>33</sup>; « les connexions si diverses qui se révèlent au cours de cette exploration rendent malaisé un exposé suivi »<sup>34</sup>. La métaphore tend alors à se dé-métaphoriser, et à reconnaître que le langage, qui instancie un sujet, lui constitue à la fois son temps et son lieu.

L'usage de ce vocabulaire de l'exploration par Benveniste ne relève pas d'une pose d'intellectuel construisant sa recherche comme une épopée du langage. Il s'agit bien plutôt de trouver le vocabulaire le plus adéquat pour penser le lien qui unit le locuteur à sa propre parole. Dans cette optique, le linguiste est très proche du poète dans sa quête risquée de nouveaux modèles d'exploration: « Ce qui me paraît manquer dans les sciences de l'homme et spécialement dans la psychologie, c'est l'imagination des expériences, c'est *l'audace dans l'invention de modèles exploratoires*, c'est la capacité de concevoir des chaînes d'expériences conduisant l'une à l'autre »<sup>35</sup>. L'imagination, l'audace font basculer le scientifique vers le poétique. L'exploration des contrées inconnues du langage passe par l'invention de modèles où le chercheur est conduit à prendre des risques. Car réfléchir sur le langage, c'est comme écrire un poème: « chose difficile et *dangereuse* »<sup>36</sup>. Il y a en effet un certain danger à travailler sur le langage. Le poème, qu'on peut définir, dans cette optique, comme la prise de risque maximale du langage, puisqu'il implique l'invention d'un sujet et d'une discursivité, a la faculté de transformer tout lieu en non-lieu, c'est-à-dire, en rejouant chaque fois la cartographie du langage, d'en faire vaciller les évidences.

Le risque, comme le voit bien Benveniste, commence avec les modèles, quand il faut les inventer au lieu de les appliquer, de les répéter: « Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner

---

33 - Émile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société », *PLG 2*, p. 93.

34 - *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. I, p. 12.

35 - « Note sur le langage et la pensée ». Note manuscrite conservée à la BNF (PAP. OR. 34, f° 450/36). C'est moi qui souligne.

36 - *Idem*.



que le connu »<sup>37</sup>. C'est pourquoi le questionnement heuristique est constant dans le *Baudelaire*: « Comment le décrire... »<sup>38</sup>; « ? terme à trouver » (*ibid.*); « Terminologie à inventer »<sup>39</sup>. C'est ce travail d'exploration du métalangage qui conduit Benveniste à chercher de nouveaux concepts, non seulement ceux qui ont une visée épistémologique, comme *signifique* ou *iconique*, mais également ceux qui sont produits à partir de l'étude du poème, par la caractérisation spécifiante d'une catégorie générale. Ainsi, l'étude des *Fleurs du mal* aboutit à construire ce paradigme du futur: « Futur fatidique, futur prophétique, futur prospectif, futur de prédestination »<sup>40</sup>, « futur préceptif »<sup>41</sup>, « futur de l'intention »<sup>42</sup>, « futur de l'intention démoniaque »<sup>43</sup>, « de l'accomplissement mystique »<sup>44</sup>.

La recherche d'un modèle de signification nouveau, la signification poétique, pensée – et vécue – par Benveniste comme l'exploration d'un territoire inconnu du monde du discours, présente l'expérience du poème comme la découverte de l'autre contrée du langage, sa contrée étrange. Mais, au-delà de cette prise de risque que représente, pour un linguiste, la fréquentation de ces territoires inconnus, le travail du *Baudelaire*, en se plaçant sous la note de l'auteur des *Fleurs du mal* (« Questions d'art – *terrae incognitae* »), dit autre chose.

200

Lorsque Benveniste reprend la phrase de Baudelaire, il n'est pas seulement intéressé par la pertinence de la métaphore des terres inconnues pour qualifier ses propres recherches sur le poème. La phrase est prise ici littéralement, et décrit, avec la visée *conservée* du mot « art », le contexte d'exploration que Benveniste assigne à l'étude de ces autres contrées du langage.

Pour les atteindre, l'approche par la grammaire, la logique, et les diverses scientificités constituant le champ de la linguistique, apparaissent inopérantes. La voie d'accès que propose Benveniste est celle de l'art, qui introduit dans l'étude du langage la dimension de la valeur. On peut ainsi voir dans les notes du *Baudelaire* les fondements d'une anthropologie artistique du langage, où l'art, en tant que lieu de problématisation, tient liés le linguistique (la discursivité), l'éthique (la subjectivation) et le politique (l'invention de la valeur).

---

37 - Émile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », *PLG 1*, p. 307.

38 - *B.*, 12, f° 1/f° 53, p. 130.

39 - *B.*, 13, f° 12/f° 72, p. 168.

40 - *B.*, 17, f° 45 bis/f° 166 bis, p. 364.

41 - *B.*, 17, f° 47/f° 168, p. 368.

42 - *B.*, 17, f° 40/f° 161, p. 350.

43 - *B.*, 17, f° 30/f° 151, p. 328.

44 - *B.*, 17, f° 33 bis/f° 154 bis, p. 336.

## **Bibliographie**

- BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard.  
—, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1, Paris, Minuit.  
—, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.  
—, 2011, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.



## L'autre du signe « Problème de l'autre » à partir du *Baudelaire* de Benveniste

Vincent Capt

### Poème, translinguistique, discours

La présente contribution part des derniers travaux d'Émile Benveniste consacrés à la « langue poétique »<sup>1</sup>, parus ou initialement effectués entre 1966 et 1969: en l'occurrence deux articles, « Ce langage qui fait l'histoire » et « Sémiologie de la langue »<sup>2</sup> puis, centralement, l'ouvrage de notes manuscrites publié chez Lambert-Lucas en 2011 sous le titre *Baudelaire*, dont une partie aurait initialement dû paraître en 1968 dans le numéro 12 de la revue *Langages* dirigé par Roland Barthes sous forme d'article intitulé « La langue de Baudelaire » qui, comme tel, n'a pas vu le jour. La présente contribution part du « dernier Benveniste », comme le propose Jean-Michel Adam<sup>3</sup> pour l'analyse textuelle des discours, ici dans la perspective d'une poétique, pour ouvrir radicalement à de l'autre, à de l'inconnu. Là est une grande partie du problème à considérer: le « problème de l'autre », explicitement désigné comme tel dans la pochette 21, feuillet 39 du volume transcrit et présenté par Chloé Laplantine: « Problème de l'“autre” < autre > (fréquent, à étudier) », que j'ai considéré, au vu du soulignement et de la mention entre parenthèses, comme une invitation à approfondissement.

---

1 - Dans *Baudelaire*, Benveniste recourt aussi à la désignation « langage poétique » et parfois à celle de « discours poétique ». Se reporter au numéro 33 de la revue *Semen*, édité en 2012 par Jean-Michel Adam et Chloé Laplantine, intitulé *Les Notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire*, consacré spécifiquement à cet ouvrage.

2 - Parus quelques années plus tard dans le second recueil: É. Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, coll. « tel ».

3 - J.-M. Adam, « Le Programme de la “translinguistique des textes, des œuvres” et sa réception au seuil des années 1970 », É. Brunet & R. Mahrer (dirs.), 2011, *Relire Benveniste*, Louvain-la-Neuve, Academia L'Harmattan, p. 123-147.

L'autre interrogé ici n'est pas n'importe quel autre. C'est à l'autre de la langue que je souhaite m'intéresser, l'autre du signe, tel que je l'ai désigné dans le titre de cet article, par métonymie. L'autre, dans le sillon des travaux d'Henri Meschonnic<sup>4</sup> aujourd'hui développés en poétique notamment par Gérard Dessons<sup>5</sup>, Serge Martin<sup>6</sup> ou Chloé Laplantine<sup>7</sup>. L'autre, dans l'esprit des réflexions menées dans le numéro 159 de la revue *Langages* paru en 2005, dirigé par Jean-Louis Chiss et Gérard Dessons (l'on pense ici en particulier à l'article de Daniel Delas<sup>8</sup>). L'autre du Saussure conventionnel, comme manière de prolonger le premier volume de cette collection<sup>9</sup>. L'autre du linguistique, à savoir le poétique, l'art ou, plus spécifiquement, la pensée développée par Henri Meschonnic sous le nom de « poème », basée sur la théorie de l'énonciation chez Benveniste et sa programmation « translinguistique des textes, des œuvres », esquissée dans la seconde partie de « Sémiologie de la langue ».

L'autre concerne alors une *théorie du langage*. Une théorie qui intègre à soi l'art et la littérature, une théorie à inventer toujours. Une théorie qui concerne la question de l'altérité dans la mesure où l'art et la littérature sont ce qui dans le langage échappe en partie à la langue pour valoir : spécifiquement, le poème fait de l'altérité (de l'art et de la littérature donc) une question de langage pour ce qui concerne *sa capacité à signifier*<sup>10</sup>. Le poème concerne la valeur, appelée parfois « sens poétique » chez Benveniste (par exemple dans le feuillet 54 de la pochette 22)<sup>11</sup>. Le poème invite à développer une théorie de la signifiante spécifique : propre à tel ou tel discours (et pas un autre). Dans ces conditions, ma contribution est d'abord une proposition parmi d'autres d'exploration théorique de la double signifiante et du continu de la langue.

---

4 - H. Meschonnic, 2012, *Langage, histoire, une même théorie*, Lagrasse, Verdier.

5 - Notamment : G. Dessons, 2006, *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, In Press, et « La place du poème dans la théorie du discours », S. Martin (dir.), 2009, *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand-Tétrás, p. 71-82.

6 - S. Martin, « Écouter l'altérité en écoutant le poème du langage », D. Groux (dir.), 2002, *Pour une éducation à l'altérité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Éducation comparée », p. 73-84.

7 - C. Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

8 - D. Delas, 2005, « Saussure, Benveniste et la littérature », *Langages*, n° 159, p. 56-73.

9 - S. Bédouret-Larraburu & G. Prignitz (dirs.), 2012, *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?*, Pau, PUPPA, coll. « Linguiste et littérature ».

10 - Sur la question, notamment, voir par exemple le beau texte de J. Kristeva, « Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie », É. Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, 2012, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, p. 13-40.

11 - É. Benveniste, 2011, *op. cit.*, p. 646.

L'ouvrage *Baudelaire*, articulé autour des *Fleurs du Mal*, peut constituer un appel à prendre ce risque, que je considère aussi, simultanément, comme un appel à la prudence: dans ses notes manuscrites, Benveniste lui-même dilue les conceptualités de cette signifiante, parlant autant d'« évocation », d'« émotion », d'« intenté », d'« iconicité » ou de « perception »... il y a là une nomenclature « évasive » ou tout du moins éparse, que je vais me contenter, pour ma part, un peu artificiellement, de regrouper sous l'étiquette « autre » (autre aux conceptualités et aux modes de signifier linguistiques conventionnels). À l'échelle de l'œuvre entière de Benveniste, cette problématique n'est pas centrale mais occupe une place spécifique dans le recueil *Baudelaire*. Et il n'est guère étonnant que Benveniste fasse fonctionner une pensée de l'altérité pour théoriser le langage poétique si l'on rappelle qu'il était d'abord un comparatiste et quand on sait aussi l'empreinte qu'a eue sur ses travaux l'anthropologie.

Ce problème de l'autre intéresse Benveniste à condition qu'il engage globalement et indéfectiblement la question d'une sémantique, inscrite résolument dans *la sémantique*, à savoir un des deux modes de signifier de la langue, celui propre au discours, tel que le chercheur l'a présenté une première fois en septembre 1966 à Genève, lors de la conférence au congrès de Philosophie de Langue Française, publié ensuite dans le second volume de ses *Problèmes de linguistique générale*: « [a]vec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le discours »<sup>12</sup>. Le grand absent du titre de cet article, c'est donc le discours. En discours (et spécifiquement pour le « discours poétique »), les unités linguistiques peuvent accueillir ce qui ne leur revient pas *a priori*. Par l'entremise du discours, la langue *peut convertir autre qu'elle en signification*.

Pourquoi en effet seules les unités de la langue auraient-elles la capacité à signifier (et à signifier seules, c'est-à-dire en tant que telles, exclusivement)? L'interrogation est légitime, par exemple si l'on se base sur l'affirmation de Benveniste, commentée souvent par Meschonnic: « Le signe est nécessairement une unité, mais l'unité peut n'être pas un signe »<sup>13</sup>. On en trouve aussi des traces, minimes certes, dans « Ce langage qui fait l'histoire », l'entretien avec Guy Dumur, paru une première fois sous forme d'article en 1968, où Benveniste indique que ces interrogations ont une portée globale:

---

12 - É. Benveniste, 1974, *op. cit.*, p. 64. Sur la question, voir notamment H. Meschonnic, « Benveniste: sémantique sans sémiotique », *LINX*, n° spécial, 1997, p. 307-325.

13 - *Ibid.*, p. 57.

C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué toujours à décrire un monde identique par des moyens identiques [...]. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expressions non descriptifs et s'il y a une autre qualité de la signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème.<sup>14</sup>

L'on saisit ici deux choses :

– d'abord que ces interrogations portent nécessairement sur le pouvoir signifiant du langage (répétons-le, « autre qualité de la signification ») ;

– ensuite que les instruments d'analyse traditionnels se trouvent, partant, eux-mêmes interrogés, ouvrant à un *savoir critique*, critique des conventions – ce que je vais développer à travers « la conversion de point de vue » requise (mentionnée comme telle dans la pochette 14, feuillet 1 de *Baudelaire*<sup>15</sup>).

Faire de l'art ou de la littérature une question de théorie du langage modifie les pratiques de lecture. L'effcience de cette action se juge donc à sa capacité à transformer son lecteur. Si l'on change nos instruments d'analyse, qui sont aussi nos outils pour penser, suivant Chloé Laplantine, pour qui chaque mode spécifique de signifier implique « une analyse également spécifique, une analyse dont elle est l'inventeur »<sup>16</sup> – il s'agit en somme – « hiatus » – de donner au discours des concepts du discours –, si l'on change nos instruments d'analyse, nos « appareils conceptuels » comme les appelle Benveniste, c'est que l'on effectue un geste de reformulation de ce qui est déjà paramétré (le signe en particulier), un geste qui potentialise à nouveau le connu, le revalorise. Un geste critique.

La démarche engagée par un tel geste peut être formulée ainsi: plutôt que de saisir ou épingle le langage de l'extérieur, il s'agit (et cela peut concerner tout un chacun) d'abandonner une posture de maîtrise pour mieux se livrer au sein du langage à un inconnu, en délogeant le préétabli de son exclusivité. La démarche trace depuis le signe notamment ce qui le déborde et ouvre à de l'autre, qui ne lui est pas extérieur pour autant. Il s'agit d'aller vers un sens nouveau dans la langue, d'inventer par le discours une valeur. Il s'agit d'atteindre le présent d'un langage, de radicaliser la logique de l'énonciation en investissant le lieu propre d'une historicité, toujours réactualisée lors d'une lecture, spécifique elle aussi.

Outre les conséquences majeures entraînées par une telle conversion sur

---

14 - *Ibid.*, p. 37.

15 - É. Benveniste, 2011, *op. cit.*, p. 184.

16 - C. Laplantine, 2011, *op. cit.*, p. 77.

nos outils linguistiques traditionnels, et donc sur nos actes d'observation et d'analyse, il faut, conjointement, insister sur le caractère *programmétique* de la réflexion. C'est l'avertissement qu'avait fait Benveniste, dès le lancement de son projet: « il y a des tentatives intéressantes [...] qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »<sup>17</sup>. Dans *Baudelaire* (pochette 14, feuillet 1), on trouve une remarque quasi similaire: « La principale difficulté – une très grande difficulté – / de l'étude < linguistique > de la langue poétique vient de ce qu'on n'a guère / pris conscience de la *spécificité* des catégories de cette forme / de langage »<sup>18</sup>. « Terminologie à inventer », indique encore Benveniste dans le feuillet 12 de la pochette 13<sup>19</sup>.

L'idée à retenir est la suivante: les unités conventionnelles, comme telles, seules, ne suffisent pas pour signifier dans la langue poétique, précisément parce que, comme on va le voir: *il y a de l'autre qui les déborde de l'intérieur et qui les fait valoir*.

### « Problème de l'autre » – dans le texte

Qu'est-ce qui dans le texte *Baudelaire* permet de prendre plus directement en considération ce « problème de l'autre »? Ce sont les extraits, non exhaustifs, numérotés 1 à 9 *infra*. J'ai simplement retenu les extraits comportant la désignation « autre ».

207

Tout d'abord, la mention la plus explicite:

1. "Problème de l'autre"  
< autre > (fréquent, à étudier)<sup>20</sup>.

Puis, dans l'ordre:

2. "Le langage poétique a une autre réalité qui quoique / coïncidant matériellement avec telle partie de l'inventaire." (pochette 8, feuillet 2)<sup>21</sup>
3. "Une autre approche ~~consistera en une~~ sera d'un / type tout autre." (pochette 14, feuillet 2)<sup>22</sup>

---

17 - É. Benveniste, 1974, *op. cit.*, p. 37.

18 - É. Benveniste, 2011, *op. cit.*, p. 184.

19 - *Ibid.*, p. 168.

20 - *Ibid.*, p. 528.

21 - *Ibid.*, p. 48.

22 - *Ibid.*, p. 186.



4. “Baudelaire est un poète qui ne parle pas / pour lui le langage s’abolit en autre / chose.” (pochette 14, feuillet 4)<sup>23</sup>
5. “Le message poétique s’articule / tout autrement.” (pochette 15, feuillet 2)<sup>24</sup>
6. “est réglé par un code (grammaire).  
La langue poétique fonctionne tout autrement.” (pochette 20, feuillet 10)<sup>25</sup>
7. “Il n’y a donc plus de ‘signes’ communs à tous / les locuteurs, communiquant à tous un concept identique, / mais autre chose qui n’est pas de l’ordre de la dénomi-/nation, mais de la suggestion.” (pochette 20, feuillet 11)<sup>26</sup>
8. “La langue poétique doit être considérée / en elle-même et pour elle-même. Elle a un / autre mode de signification que la langue / ordinaire, et elle doit recevoir un appareil / de définitions distinctes. Elle appellera une / linguistique différente.” (pochette 22, feuillet 51)<sup>27</sup>
9. “Elle a surtout un fonctionnement différent, un / but distinct. Elle n’est pas destinée à porter un / message, elle doit faire *vivre* une impression, / communiquer une expérience. L’art n’a / pas d’autre fin que celle d’abolir le p ‘sens / commun’ et de faire éprouver une autre / réalité, plus vraie, et que nous n’aurions / su découvrir sans l’artiste.” (pochette 22, feuillet 52)<sup>28</sup>

Ce qui ressort de ce rapide relevé, c’est que l’autre est bien chez Benveniste une catégorie de pensée du langage, lorsque celui-ci concerne l’art ou la littérature. Il y a là *a priori* les fondements d’une anthropologie dualiste (le même du signe d’un côté et l’autre de celui-ci de l’autre côté), que Benveniste dépasse cependant (j’y revendrai).

Les autres segments relevés donnent des indications plus spécifiques sur cet « autre ». Trois caractéristiques peuvent minimalement être dégagées :

– Premièrement, l’autre est *intérieure* au signe et au système linguistique de façon plus générale: il est relatif à « un autre lui-même » logé en son propre sein, qui n’en est donc pas séparé. Benveniste l’explicite ailleurs: « La poésie est une langue intérieure à la langue. < ? ? Plutôt / *langue distincte* > Elle est *dans* le langage ordinaire » (pochette 12, feuillet 2)<sup>29</sup>.

---

23 - *Ibid.*, p. 190.

24 - *Ibid.*, p. 240.

25 - *Ibid.*, p. 440.

26 - *Ibid.*, p. 442.

27 - *Ibid.*, p. 640.

28 - *Ibid.*, p. 642.

29 - *Ibid.*, p. 132.

– Deuxièmement, l'autre fait de la langue en emploi non une communication ou une transmission mais une intersubjectivité spécifique, relative à une énonciation *faisant de sa réception un problème*, précisément parce que ses codes ne sont pas préalablement partagés et qu'ils doivent être chaque fois redécouverts. Ce qui est dit plus explicitement dans le feuillet juste mentionné *supra*: « Il n'y a pas de message, mais seulement un éveil, une / réceptivité » (pochette 12, feuillet 2).

– Enfin, troisièmement (et conséquemment), l'autre concerne du nouveau ou, davantage, de l'inconnu. C'est sur cette troisième caractéristique, qui peut englober les deux autres, que je vais m'arrêter: l'autre, indésignable *a priori* – l'autre qui fait voir la solitude du signe.

### **L'autre, indésignable *a priori* (ou la solitude du signe)**

Dans « Sémiologie de la langue », Benveniste indique que « La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes [...] inaptes à se fixer en une institution »<sup>30</sup>. Reformulons ce propos, capital: la signifiante de l'art n'est pas connue préalablement et il *nous* faut l'inventer. Il s'agit en l'occurrence d'investir une « linguistique différente » selon les termes de Benveniste contenus dans l'extrait ici numéroté 8, une « linguistique de la rupture » pourrait-on dire, allant à rebours des approches conventionnelles (bien sûr légitimes, mais dans leur ordre). Il s'agit de *voir en direction d'un ailleurs*. Il s'agit d'ouvrir dans le linguistique à un autre métalangage. Davantage, il s'agit d'engager une linguistique « de la suture », à savoir une linguistique attachée à de l'autre, une linguistique qui contient ou fait naître de l'autre en son sein propre, une linguistique qui ne restreint pas le langage au système de la langue, ce dernier étant aussi mû par un autre régime de signification, « secondaire » indique Benveniste et ignoré par le schéma du signe, ainsi que permet de le concevoir cette nouvelle citation extraite de « Sémiologie de la langue » : « Pris en lui-même, le signe est pure identité à soi, pure altérité à tout autre »<sup>31</sup>.

La distance vis-à-vis des conceptualités préétablies apparaît alors comme condition de la connaissance critique. Déboucher vers un point de non-connaissance permet l'émergence de savoirs nouveaux. La démarche fait voir que les conventions linguistiques ne sont pas nécessairement l'unique « interprète

---

30 - É. Benveniste, 1974, *op. cit.*, p. 59.

31 - *Ibid.*, p. 64.

autorisé »<sup>32</sup> du langage. Le poème fait voir combien l'appréhension du langage est conventionnellement réduite à un seul mode de représentation.

Comment faire alors signifier le signe pour autre que lui? En l'associant à autre que lui. À la fois extension et tension interne. Ouvrir dans le connu à de l'inconnu. Ouvrir à du Non-Un. À du relationnel.

C'est ce que dit Benveniste ailleurs dans *Baudelaire*, s'intéressant à des « agencements particuliers de mots, qui restent des / signes, mais valorisés à neuf par des alliances nouvelles » (pochette 22, feuillet 2)<sup>33</sup>. Dans le feuillet 6 de la pochette 20, il parle encore de « significations intermédiaires »<sup>34</sup> relatives à un « problème de / relations » (pochette 22, feuillet 28)<sup>35</sup>. Benveniste indique encore :

1°) Il n'y a pas de signe isolé qui, en soi, puisse être considéré comme / propre à la langue poétique ou réalisant l'effet poétique / (hormis quelques clichés "glaive" "onde" "azur").

2°) Tout est dans la jonction. [...] (pochette 20, feuillet 4)<sup>36</sup>

Ce qui peut ainsi signifier dans le signe, c'est le lien tissé avec de l'autre, un autre plus intérieur au signe que le signe même. On savait qu'il y avait de l'autre en nous avec la psychanalyse : on peut dire dans les termes de cette dernière que la poétique fait voir dans le langage l'inconscient du signe. Partant, le poème ne signe pas le chant du signe mais fait « chanter » ce dernier autrement ; il ne le fait pas signifier par opposition ou par différenciation (relative alors à une autre politique), il le fait valoir par assemblage, par alliance à autre que lui, traçant un continu. Non dualisme alors : le même et l'autre constituent les termes dynamiques *non disjoints* de l'anthropologie linguistique que l'on peut, partant, développer. Dans la langue poétique, ils ont la capacité de s'inclure réciproquement. Le poème fait voir *l'enveloppement réciproque du signe et de l'autre, l'interpénétration du linguistique et du poétique*.

Partant, le signe ne signifie plus seul comme représentation du langage. Il est possible de considérer ce dernier comme *physique*, dans la mesure où le signe y *fait corps* avec l'autre. Le langage est ainsi vu – nouvelle comparaison – comme physiologie et pas comme anatomie : il s'agit

---

32 - M. Kilani, 1992, « Découverte et invention de l'autre dans le discours anthropologique », *Cahiers de l'ILSL*, n° 2, p. 8.

33 - É. Benveniste, 2011, *op. cit.*, p. 542.

34 - *Ibid.*, p. 432.

35 - *Ibid.*, p. 594.

36 - *Ibid.*, p. 428.

d'éclairer un *fonctionnement*, global, non des coupes de parties distinctes, un fonctionnement qui fait se rencontrer le *sema* et le *soma*, l'esprit (du signe) et le corps (forgé désormais par le signe avec de l'autre). Un corps vaut globalement et non par parties, alors « traitées » localement et indépendamment du tout qui les porte, qui les fait vivre et donc valoir, à savoir dans le langage un système discursif (un système nommé sujet comme nous allons le voir) qui, comme « tout système signifiant [ , ] doit se définir par son mode de signification »<sup>37</sup>. C'est dans le système de tel ou tel discours qu'on identifie la capacité spécifique du poème à valoir<sup>38</sup>.

### **Avec le signe, la voix : l'exemple de Gaspard Corpataux**

Prenons pour ce faire, très superficiellement ici, l'exemple d'un texte de Gaspard Corpataux. Durant de longues années d'enfermement asilaire (1880-1916) à ladite « Maison d'aliénés » de Marsens située dans le Canton de Fribourg en Suisse romande, cet ancien avocat a adressé au personnel médical afin d'obtenir libération plus de soixante-dix lettres, aujourd'hui conservées et exposées dans un musée d'art (la Collection de l'Art Brut, à Lausanne), qui les a dotées du statut d'œuvre<sup>39</sup>.

Conjointement à l'individuation manuscrite de ce texte, ce qui nous fait reconnaître une énonciation spécifique, c'est la régulation de l'entier du discours par l'unité d'émission de la voix humaine qu'est la syllabe. En tant que telle, elle ne fait pas partie du système de la langue. Ici, elle organise la systématique d'un discours parce qu'elle a la capacité d'activer un mode de valoir : l'hexasyllabe fait en effet systématiquement fonctionner, elle fait énoncer toutes les parties du discours (séquences phatiques, transactionnelles, segments en marge, signature) comme des unités d'énonciation proprement discursives (des « phrases » de ce discours, suivant Benveniste<sup>40</sup>). Ces unités discursives peuvent alors être dotées d'une syntaxe propre. Par exemple, « règle de toute foi » ou « pardon en criminel » ont la capacité de faire signifier la complémentation prépositionnelle du nom autrement : à cette position, la préposition « de » ne se restreint pas à créer une catégorie (comme « lampe de chevet\*<sup>41</sup> »)

---

37 - É. Benveniste, *op. cit.*, p. 57.

38 - Voir à ce sujet notamment L. Mourey, 2010, « La Littérature, de la généricité aux poèmes », *Le Français aujourd'hui*, n° 169, p. 17-30.

39 - Voir à ce sujet V. Capt, 2013, *Poétique des écrits bruts. De l'aliéné à l'autre de la langue*, Lausanne/Limoges, Collection de l'Art Brut/, Lambert-Lucas.

40 - É. Benveniste, 1966, « Les niveaux de l'analyse linguistique », *PLG 1*, p. 130.

41 - Les astérisques signalent des exemples attestés hors du corpus retenu.

ou à tracer un rapport de possession (« la chemise de Paul\* »); pour sa part, la préposition « en » n'a pas pour fonction de préciser la qualité d'un matériau (« bijou en or\* », « table en bois\* »).

Une fois identifiée cette organisation, ce système signifiant (notamment syllabique, comme le font voir aussi les découpes graphiques opérées à l'aide de traits d'union insérés dans « ~Con-sti-tu-ti-on-nel~ »), il est possible, suivant la théorie du poème, d'activer une fonction sujet au cœur du langage qui fait se confondre les statuts de langage et de sujet dans un même corps énonçant: un langage qui *est* un sujet donc, un langage nommé sujet. Ici, « du Corpataux », associé au signe. L'autre du signe n'est autre que du sujet ou plutôt un principe actif de subjectivation voire d'anthropomorphisation de ce signe. Ici, ce dernier vaut à travers une *vocalité* spécifique. Si l'homme est dans la langue suivant le titre éponyme d'une partie du tome 2 des *Problèmes de linguistique générale*<sup>42</sup>, c'est parce qu'il y signifie, ses sens et ses capacités physiologiques peuvent se trouver au cœur de la signifiance du langage.

Une telle intégration d'*anthropos* ouvre à un dialogue intérieur au signe. L'autre fait d'une négativité une relation. Cette association signale en somme la capacité d'autodépassement du signe linguistique, capacité moderne par excellence, où l'autre pourrait apparaître en discours comme le « troisième autre », après l'autre auquel on s'adresse (allocutaire) et l'autre à partir duquel on énonce (hétérogénéité constitutive): l'autre logé dans le système de la langue, identifié comme sujet dans et par sa propre énonciation. Le *dialogisme interne au signe* ouvre à une autre modalité de la signifiance dialogique: celle où le langage vaut comme corps, activant la fonction anthropologique de sujet.

Par l'entremise du discours, la langue établit un regroupement signifiant (il y a là une syntagmatique spécifique) avec autre qu'elle. Les « unités », pour les appeler encore ainsi (le terme fait alors problème – « peut-on réduire à des unités tous les systèmes sémiotiques? »<sup>43</sup>), ces « unités » ne signifient plus seulement comme telles, étant « habitées par autre qu'elles ». L'on passe alors d'une pensée du discontinu du signe à une pensée du continu (celui des unités linguistiques à autre qu'elles). Et il faut ensuite, chaque fois, inventer et risquer une « analytique » de ce continu. Qui nous fait nommer le langage à travers un nom de sujet, une

---

42 - É. Benveniste, 1974, *op. cit.*, p. 197-240. Il n'est dès lors pas étonnant que Benveniste opte dans *Baudelaire* pour une nomenclature de la vie et plus particulièrement des sens physiologiques humains: « vue », « odeur », « sons » et « image » sont souvent mentionnés.

43 - É. Benveniste, p. 57, *op. cit.*, 1974.

fois identifié un système discursif subjectivé: ici Corpataux, là Michaux par exemple ou Baudelaire... du Baudelaire. Avec le poème, ce qui conduit à investir la valeur sujet, c'est donc, suivant les considérations développées jusque-là, la fêlure du signe, l'ouverture de ce dernier à l'altérité, qui le fait être comme nous.

### **Le poème rend autre la langue pour la faire valoir spécifiquement comme discours**

Pour conclure, je dirais que j'ai tenté de faire voir en quoi Benveniste a posé les bases entre 1966 et 1969 d'une *anthropologie linguistique de l'art et de la littérature*: qui notamment donne à chacun la liberté, la possibilité de se constituer en sujet, de devenir un lecteur lui aussi spécifique. Ce mode de réception implique qu'il peut revenir à toutes et à tous de découvrir les mécanismes de la signifiante du discours ou, plutôt, d'une signifiante, toujours spécifique, à partir de la nature (au moins) double du signe, irréductible à la seule convention entre un signifiant et un signifié: avec la langue poétique, le signe n'a de cesse de chercher son autre pour valoir comme sujet. Ce devenir autre à soi de la langue (tout est dans ce « à soi ») n'est ni régressif, ni en exil – on ne sort pas de la langue. Il est simplement la vie même du langage. Il dit la possibilité du discours. Ce devenir indique que *la langue a la capacité de se dépasser* (c'est bien ce qu'indique la particule « trans- » du programme « translinguistique » de Benveniste), *se dépasser quand elle s'organise et vaut comme discours*. Le signe alors est ouvert – il est un *signe d'ouverture*: il accueille l'autre, non comme étranger (sinon *a priori*) mais comme son prochain. Cet autre n'a alors pas à nous inquiéter<sup>44</sup>.

La subjectivation du signe dans et par le dialogue avec de l'autre trouve un premier appui dans la théorie de l'énonciation de Benveniste et son « instance subjective ». Elle est centrale dans la théorie du poème chez Meschonnic. Avec et après lui aussi. Ce qui individue, c'est toujours une relation<sup>45</sup>. Vous et moi ne valons qu'avec autrui, qui nous fait être (sujet). Partant, l'autre du signe, l'autre inséparable, quasi implanté, incorporé au sein du signe est condition de la valeur sujet du langage. Modernité de la réflexion de Benveniste, faisant dialoguer linguistes et philosophes, dans le prolongement de Humboldt<sup>46</sup>,

---

44 - Voir J. Kristeva, 1988, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.

45 - Voir S. Martin, 2009, « Émile Benveniste, aujourd'hui: la relation dans et par le langage », S. Martin (dir.), *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand-Tétras, p. 91-104.

46 - W. von Humboldt, 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Paris, Seuil.

puis Volochinov<sup>47</sup>, Groethuysen<sup>48</sup> ou Buber<sup>49</sup>, tel qu'en rendent compte aujourd'hui Michon<sup>50</sup> ou Trabant<sup>51</sup>. Modernité d'une sémantique qui n'a de cesse de mettre en crise notre rapport au langage, problématisant le passage de sa représentation par le signe à son être ou plutôt son devenir-sujet, jamais abouti.

Si l'on peut regretter *a posteriori* l'inachèvement des notes *Baudelaire*, il faut simultanément se demander si les réflexions de Benveniste à ce sujet pouvaient seulement l'être (achevées)? En se penchant attentivement sur celles-ci, l'on voit notamment une recherche qui se cherche: non qu'elle soit hésitante mais qu'elle n'a de cesse d'avancer vers un inconnu pour se constituer. À mon sens, le caractère inabouti de ces réflexions, s'il peut être frustrant à certains égards, a surtout cette efficience qu'il donne à chacun à penser en lui offrant la possibilité de se tourner vers l'avant. Dans l'ouvrage *Baudelaire*, Benveniste nous invite à explorer l'autre pour continuer à nous connaître. Parce que l'autre (ici du signe) en sait plus ou différemment que nous sur nous-même. La lecture de la langue de Baudelaire par Benveniste relève finalement de la poétique à condition que celle-ci soit une investigation qui suive la loi de la vie: *encore*. Elle peut alors valoir comme potentiel, toujours, comme *la recherche linguistique infinie de sa propre altérité*.

## Bibliographie

ADAM J.-M., 2011, « Le Programme de la “translinguistique des textes, des œuvres” et sa réception au seuil des années 1970 », BRUNET É. & MAHRER R. (dirs.), *Relire Benveniste*, Louvain-la-Neuve, Academia L'Harmattan, p. 123-147.

ADAM J.-M. & LAPLANTINE C. (éds.), 2012, *Les Notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire, Semen*, n° 33, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté.

BÉDOURET-LARRABURU S. & PRIGNITZ G. (dirs.), 2012, *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature?*, Pau, PUPPA, coll. « Linguiste et littérature ».

---

47 - V. N. Volochinov, 2010 [1929], *Marxisme et la philosophie du langage, Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, P. Sériot & I. Tylkowski (trads. & éds.), Limoges, Lambert-Lucas, coll. « bilingues en sciences humaines ».

48 - B. Groethuysen, 1953, *Anthropologie philosophique*, Paris, Gallimard.

49 - M. Buber, 2006 [1969], *Je et tu (Ich und Du)*, Paris, Aubier.

50 - P. Michon, 2009, « L'historicité au prisme de la théorie du langage de Benveniste », François Dosse, Christian Delacroix & Patrick Garcia (dirs.), *Historicités*, Paris, La découverte, p. 241-256.

51 - J. Trabant, 1999, *Traditions de Humboldt*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

- BENVENISTE É., 1966, « Les niveaux de l'analyse linguistique », *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. « tel », p. 119-131.
- , 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, coll. « tel ».
- , 2011, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BUBER M., 2006 [1969], *Je et tu (Ich und Du)*, Paris, Aubier.
- CAPT V., 2013, *Poétique des écrits bruts. De l'aliéné à l'autre de la langue*, Lausanne/Limoges, Collection de l'Art Brut/Lambert-Lucas.
- DELAS D., 2005, « Saussure, Benveniste et la littérature », *Langages*, n° 159, p. 56-73.
- DESSONS G., 2006, *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, In Press.
- , 2009, « La Place du poème dans la théorie du discours », S. Martin (dir.), *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand-Tétras, p. 71-82.
- GROETHUYSEN B., 1953, *Anthropologie philosophique*, Paris Gallimard.
- HUMBOLDT (von) W., 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Paris, Seuil.
- KILANI M., 1992, « Découverte et invention de l'autre dans le discours anthropologique », *Cahiers de l'ILSL*, n° 2, p. 3-16.
- KRISTEVA J., 1988, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.
- , 2012, « Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie », BENVENISTE É., *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, p. 13-40.
- LAPLANTINE C., 2009, « La Poétique d'Émile Benveniste », MARTIN S. (dir.), *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétras.
- , 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- MARTIN S., 2002, « Écouter l'altérité en écoutant le poème du langage », GROUX D. (dir.), *Pour une éducation à l'altérité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Éducation comparée », p. 73-84.
- , 2009, « Émile Benveniste, aujourd'hui: la relation dans et par le langage », MARTIN S. (dir.), *Émile Benveniste. Pour vivre langage*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand-Tétras, p. 91-104.
- MESCHONNIC H., 1997, « Benveniste: sémantique sans sémiotique », *LINX*, n° spécial, p. 307-325.
- , 2012, *Langage, histoire, une même théorie*, Lagrasse, Verdier.
- MICHON P., 2009, « L'historicité au prisme de la théorie du langage de Benveniste », DOSSE F., DELACROIX C. & GARCIA P. (dirs.), *Historicités*, Paris, La découverte, p. 241-256.
- MOUREY L., 2010, « La Littérature, de la généricité aux poèmes », *Le Français aujourd'hui*, n° 169, p. 17-30.



TRABANT J., 1999, *Traditions de Humboldt*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

VOLOCHINOV V. N., 2010 [1929], *Marxisme et la philosophie du langage, Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, SÉRIOT P. et TYLKOWSKI I. (trads. & éds.), Limoges, Lambert-Lucas, coll. « bilingues en sciences humaines ».

## Émile Benveniste, de l'Alaska à Baudelaire, d'inconnu en inconnu

Chloé Laplantine

*nous avons voyagé  
puisque nous ne sommes pas revenus  
les mêmes et  
que nos retours aussi  
sont des départs  
car ils commencent  
des écritures qui lisent en nous  
plus que nous lisons en elles  
par elles nous sommes jeunes d'âge en âge  
celles que nous avons portées  
de bien plus près bien plus loin  
que la Chine*

*Henri Meschonnic, Nous le passage, Verdier, Lagrasse, 1990, p. 85.*

De prime abord, on ne voit pas de lien évident entre les enquêtes linguistiques que Benveniste mena au début des années 1950 en Amérique du Nord (Canada et Alaska) et son travail resté manuscrit sur « la langue de Baudelaire », si ce n'est qu'elles peuvent toutes deux apparaître comme des « curiosités » dans la recherche de ce linguiste. D'autre part, pour autant qu'on imagine un voyage, il peut paraître étonnant de faire de « Baudelaire » la destination de celui-ci, le lointain, plus lointain que l'Alaska. Et pourtant, de l'Alaska à Baudelaire, on peut imaginer un itinéraire, un voyage, qui va d'inconnu en inconnu. D'une certaine manière on peut faire des carnets

d'enquête de Benveniste l'interprétant de la recherche sur Baudelaire. Il s'agit ici de souligner une relation ni évidente, ni première, ni causale, pour faire apparaître un aspect du travail de Benveniste: son travail de linguiste ne sépare pas l'approche des langues et l'approche des cultures. Un objectif de ce texte est de montrer que les notes de Baudelaire ne constituent pas un ensemble détaché du reste du travail de Benveniste.

Dans un petit feuillet conservé à la Bibliothèque nationale de France, nous lisons cette courte note, qu'on peut certainement juger critique par rapport à la manière dont les linguistes pouvaient concevoir et approcher le langage dans les années 1950-1960, avec la mise en pratique de plus en plus fréquente d'une méthode structurale:

*Vivre le langage*

Tout est là dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine. Rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors.<sup>1</sup>

Alors qu'une partie de la linguistique devenait de plus en plus formelle et perdait sans doute de vue la dimension subjectivante, vivante, de la langue, où le linguiste pouvait prétendre décrire avec objectivité, « du dehors », le langage et les langues, la conception d'un langage « assumé et vécu comme expérience » que défend Benveniste, sa proposition « vivre le langage », porte une toute autre vision des recherches en linguistique: une linguistique qui ne sépare pas le langage et la vie. Si on perçoit bien que cette proposition est continue aux avancées de Benveniste dans son approche de la subjectivité dans le langage, en même temps c'est à la tradition de la linguistique allemande, puis parisienne, américaine aussi, qu'on peut la rapprocher. La non-séparation de la langue et de la culture, de l'ethnologique et du linguistique, est par exemple affirmée dans le premier article des statuts de la Société de Linguistique de Paris: « l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique ». Benveniste est formé dans cette tradition à l'École des Hautes Études. C'est une tradition à laquelle Saussure également appartient, celui-ci disant, dans une fameuse lettre à Meillet, son intérêt pour le « côté presque ethnographique » de la langue, le définissant comme « le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à certains peuples ayant certaines origines »<sup>2</sup>.

---

1 - Manuscrit conservé à la BnF sous la cote PAPOR. 30, enveloppe 2, f° 241.

2 - Lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, [4 janvier 1894], « Lettres

« Les langues ne nous offrent en fait  
que des constructions diverses du réel »<sup>3</sup>

De juin à septembre 1952 et 1953, Émile Benveniste s'est rendu dans le Nord-Ouest américain, et a mené des enquêtes sur les langues haida (Skidegate, BC (8-16/07/1952), Masset, BC (18/07-04/08/1952); Ketchikan, AK (22/08-06/09/1952)), tlingit (Juneau, AK (30/06-25/07/1953), Haines, AK (27/07-01/08/1953), Klukwan, AK (31/07/1953)), tutchone du Sud (Burwash Landing, YT (06/08/1953), gwich'in (Fort Yukon, AK 08/1953)), eskimo (Kotzebue, AK, début 09/1953). La carte ci-dessous donnera une idée des lieux où Benveniste s'est rendu pour ces études :



Les langues amérindiennes ont une place particulière chez Benveniste : dans le travail de comparaison des langues, elles permettent de réévaluer des notions qu'on croyait essentielles en linguistique, inhérentes à toute langue. Pour quelques ethnologues linguistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, intéressés davantage par la découverte de la diversité et de l'inventivité humaine que par l'application

---

de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » publiées par É. Benveniste, 1964, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, p. 95. Pour cette lettre uniquement et son commentaire par É. Benveniste, cf. *PLG 1*, p. 37-38.

3 - *PLG 2*, p. 69.

d'un modèle unique pensé dans une langue et dans une culture particulière, ces langues amérindiennes engagent un décentrement, une critique des valeurs européennes, une réinvention du point de vue. Benveniste cite, à partir des années 1940, les travaux d'Edward Sapir<sup>4</sup>, Benjamin Lee Whorf, Franz Boas, Leonard Bloomfield, Charles Voegelin et d'autres<sup>5</sup>, c'est-à-dire pour lui des travaux plus ou moins contemporains, et qui partagent une même méthode, *analytique*. Dans les *Problèmes de linguistique générale*, les exemples tirés de grammaires des langues amérindiennes interviennent dans la discussion de notions telles que la phrase nominale, la phrase relative, la personne, le verbe, les temps, ou les discussions de méthode, par exemple à propos de la classification des langues. C'est des langues amérindiennes que part la critique des valeurs linguistiques, qu'il s'agisse des catégories de langue ou du modèle génétique en typologie. Par deux fois, dans les *Problèmes*, Benveniste établit clairement le tournant critique dans l'histoire de la linguistique qu'a impliqué la description de ces langues amérindiennes dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une première fois en 1954, dans les moments qui suivent juste ses enquêtes nord-américaines :

À un autre point de vue, on s'est aperçu que la description de certains types linguistiques, des langues amérindiennes notamment, posait des problèmes que les méthodes traditionnelles ne peuvent résoudre. Il en est résulté un renouvellement des procédés de description qui, par contre-coup, a été étendu aux langues qu'on croyait décrites pour toujours et qui ont pris nouvelle figure.<sup>6</sup>

220

L'important est de noter ici que les langues amérindiennes, échappant à un mode de description traditionnel, engagent le linguiste à « un renouvellement des procédés de description », situation qu'on retrouvera avec le poème de Baudelaire, qui oblige, selon Benveniste, à repenser la linguistique dans toute son étendue.

– Il semble que la langue poétique nous révèle un type de langue dont on a jusqu'à présent à peine soupçonné l'étendue, la richesse, la nature

---

4 - La reprise de la triade « langue, culture, personnalité » (*PLG*, p. 16) peut rappeler le volume d'hommage à Sapir, *Language, culture, and personality; essays in memory of Edward Sapir*, 1941, ainsi que le recueil posthume de ces articles *Selected Writings in Language, Culture and Personality*, 1949.

5 - Pour le détail de ces références, voir C. Laplantine, 2013, « Émile Benveniste et les langues amérindiennes », *History and Philosophy of the Language Sciences*. <http://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4> (adresse vérifiée le 12.11.2013).

6 - É. Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale », *PLG*, p. 6.

singulière. La langue poétique doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Elle a un autre mode de signification que la langue ordinaire, et elle doit recevoir un appareil de définitions distinctes. Elle appellera une linguistique différente.<sup>7</sup>

En 1968, dans l'entretien « Ce langage qui fait l'histoire », Benveniste se réfère clairement aux positions de Franz Boas et de ses élèves, au nouveau visage qu'ils donnent à la grammaire. Pour mémoire, Franz Boas posait dès 1900 le projet d'une grammaire « analytique », expliquant ainsi qu'« en d'autres termes, il conviendrait de s'abstenir, autant que possible, d'adopter le point de vue des langues indo-européennes »<sup>8</sup>. Ainsi, Benveniste établit-il ce tournant critique dans l'histoire de la linguistique, et fait allusion à son expérience personnelle du terrain :

Vers 1900, des hommes, et tout particulièrement des Américains, ont dit : « Vos conceptions sont irréelles ou, en tout cas, très partielles, vous ne tenez compte que d'une partie du monde linguistique : le monde indo-européen. Il y a une foule de langues qui échappent à vos catégories ». Cet avertissement a été très utile et ces langues, notamment les langues indiennes d'Amérique que j'ai personnellement étudiées, sont très instructives, parce qu'elles nous font connaître des types de catégorisation sémantique et de structure morphologique nettement différents de ceux que les linguistes formés dans la tradition classique considéraient comme inhérents à l'esprit humain.<sup>9</sup>

Nous disposons de la quasi totalité des carnets d'enquête<sup>10</sup> rédigés par Benveniste lors de ses voyages. Ceux-ci contiennent beaucoup de données brutes, du vocabulaire, des paradigmes, des phrases, des textes ; parfois des commentaires ont été portés sur la page de gauche. Ces enquêtes linguistiques étaient orientées vers l'étude des institutions (la parenté, le don...), et indissociablement vers l'étude des classificateurs, c'est-à-dire des catégories de langue. Nous disposons également de quelques documents

---

7 - BAUDELAIRE, 19, f<sup>o</sup> 51/f<sup>o</sup> 191.

8 - Lettre à W. Thalbitzer, datée du 15/02/1905, notamment citée dans *A Franz Boas Reader, The Shaping of American Anthropology, 1883-1911*, edited by George W. Stocking, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1974, p. 178 : « *It is my endeavor to have all these sketches of grammar purely analytical; that is to say, to keep out the point of view of Indo-European languages as thoroughly as possible* ».

9 - « Ce langage qui fait l'histoire », *PLG 2*, p. 134-135.

10 - Un cahier reste manquant.

où le linguiste explique clairement l'ambition qui l'anime pour aller si loin géographiquement, et si loin de sa propre spécialité indo-européenne.

Dans une série de courriers envoyés à la Fondation Rockefeller<sup>11</sup> pour obtenir des subventions pour son second voyage, on peut trouver quelques explicitations du projet que Benveniste formait. Il insiste (et cela sans doute aussi dans un but un peu pragmatique) sur le fait que son travail n'est pas strictement technique, linguistique, mais porte en même temps sur la culture, les institutions. Il parle en effet de « problèmes à la fois très techniques et de portée générale qui rendent nécessaire un voyage [où on collectera des] données portant à la fois sur la langue, la culture et les institutions ». L'idée d'une approche de la culture par l'étude de la langue qui l'institue, qui sera la thèse de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » en 1958, et le projet même du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, est la continuation d'une tradition de pensée qui passe par Humboldt, Boas et Sapir. C'est ce que Benveniste appellera une « culturologie » et qui fait de la langue l'interprétant de la culture, la langue n'étant pas limitée à un vocabulaire. Ainsi, Benveniste écrit-il :

Je me suis particulièrement attaché à analyser la structure classificatoire en Haida qui reflète une catégorisation singulière du monde et qui est en même temps un procédé d'expression grammaticale. En outre, j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique et sociologique. L'art si original des Haidas, l'institution si curieuse du potlatch qui est au centre de la vie sociale, ne peuvent être réellement compris que dans la langue et à travers la structure des termes qui les désignent.<sup>12</sup>

Le terrain amérindien s'y prête sans doute particulièrement, mais on peut remarquer que Benveniste s'intéresse non à des données lexicales, mais davantage à des singularités « formelles », ce qu'il appelle « structure classificatoire », « procédé d'expression grammaticale », ou la « structure des termes ». Ainsi lorsqu'il écrit « j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique et sociologique », on est amené à penser qu'au-delà des termes relatifs à l'art ou à la société, Benveniste est allé chercher dans ce qu'on pourrait appeler la « grammaire » les fondations de la pensée artistique ou sociologique. Dans une autre lettre, Benveniste ajoute :

---

11 - Les documents cités ici se trouvent à la BnF, parmi les Papiers d'Orientalistes, Don 06.15, chemise 7.

12 - Tapuscrit intitulé « Projet », qui accompagne une lettre à Edward D'Arms datée du 26 mars 1953.

En termes sommaires, ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise". Les tendances actuelles d'une certaine école de linguistique vont à analyser la langue sur la base de la distribution et des combinaisons formelles.<sup>13</sup>

Différenciée d'une analyse de la langue en termes de « distribution et de combinaisons formelles », c'est-à-dire vraisemblablement l'analyse bloomfieldienne et le commencement de la grammaire générative de Chomsky, Benveniste pose une approche de la langue en tant qu'elle signifie et symbolise. Une linguistique qui interroge précisément le rapport au sens que la langue construit : *comment* la langue « signifie » et *comment* elle « symbolise ».

En 1953, très peu de temps après son second voyage, Benveniste fait paraître dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* un article « Le vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon », seul texte qui rendra publiques ses recherches de terrain nord-américaines. En dehors de cela Benveniste donnera dans l'année 1953-1954 un cours au Collège de France consacré aux « Langues indiennes de l'Amérique (groupe Pacifique Nord-Ouest) » où il s'intéressera particulièrement à la langue tlingit. L'article « Le vocabulaire de la vie animale [...] » présente, pour l'essentiel, 145 entrées de dénomination accompagnées d'une analyse explicative de chacune, les termes étant le plus souvent descriptifs, appelant des indications à propos de la composition et du fonctionnement grammatical. On est donc déjà avec ce travail sur un « vocabulaire » mis dans un rapport à une « grammaire ». Benveniste écrit ceci : « Quel que soit l'intérêt documentaire et "culturel" de ce vocabulaire, c'est avant tout à l'étude de la structure linguistique qu'il doit introduire »<sup>14</sup>. Le projet de Benveniste n'est pas seulement d'indiquer l'importance de la vie animale pour les indiens de Fort Yukon<sup>15</sup>, non plus de constituer un lexique spécialisé, mais d'introduire à la particularité de la langue qu'il étudie (le loucheux, ou gwich'in). On retrouve ici la trace de Franz Boas et de son projet de *grammaire analytique*, où les langues sont abordées comme des objets inconnus et imprédictibles, qui enseignent au linguiste des catégorisations originales du réel.

---

13 - Lettre tapuscrite du 20 avril 1953 adressée à Edward D'Arms.

14 - « Le vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n° 138), 1953, p. 82.

15 - « Ces données lexicales correspondent à des réalités d'une importance primordiale dans la vie des indiens. On ne s'étonnera pas que, dans une région où bêtes et oiseaux abondent, la langue d'une population qui dépend entièrement de la vie animale pour sa subsistance quotidienne comprenne un si riche vocabulaire zoologique », *Ibid.*, p. 81.



L'article se termine à la manière des grammaires amérindiennes dirigées par Franz Boas, par un texte en langue gwich'in, avec sa traduction mot à mot en interlinéaire, quelques notes linguistiques (elles sont bien plus nombreuses chez Boas), et une traduction libre du texte. Dans la tradition des grammaires boasiennes, celles qui sont notamment réunies dans les quatre volumes successifs du *Handbook of American Indian Languages*, ce choix original de faire succéder des textes à l'essai de grammaire est important: le linguiste donne ainsi une place au discours, au continu subjectivé de la langue, et à un type de texte, des textes traditionnels, où l'« oralité » est première; l'oralité non dans le sens de l'oral opposé à l'écrit, mais dans le sens d'une qualité de subjectivation du discours, oralité d'autant plus forte qu'il s'agit de textes communs.

Voici donc ce texte qui termine l'article de Benveniste; il s'agit d'une fable animalière, « L'ours et le porc-épic »:

## L'OURS ET LE PORC-ÉPIC

dènádeɬ sít<sup>1</sup> tʰè-dig-di<sup>2</sup> hē<sup>3</sup> áh<sup>2</sup>a gwiz'ik  
il y a longtemps ours rive-bord le long temps-passé marchant-tandis  
c'it c'εbí· kak<sup>4</sup> dó·dì·<sup>5</sup> | c'it ài t'ínyá nakoicà(t)  
porc-épic spruce sommet assis en haut porc-épic lui-même dit : tes orteils  
lál<sup>6</sup> | sít<sup>1</sup> nixanéniz'ì· ju t'ínyá kaigoáh'in sít<sup>1</sup>  
pourris ! ours revint sur ses pas qui a parlé il le cherche ours  
cánguga<sup>7</sup> gwándà c'anéiz'ì· | c'an he  
de nouveau tout est bien en avant commence à marcher de nouveau temps passé  
nakoí-cà(t) lál bažahnyá<sup>8</sup> guítθak | c'an ninédohoz'ì·  
tes orteils pourris il est appelé il entend de nouveau il s'arrête de marcher  
yédak xač'inai áxai yéde c'it dó·dì·  
en-haut il relève la tête avec surprise en haut porc-épic assis en haut  
náh'in-c'a sít<sup>1</sup> ài t'ínyá dačan'éhk'yá<sup>9</sup> nanl'íná gùc'in<sup>10</sup> |  
il vit et ours lui-même dit bois-bord toi dis (interrog.)  
sít<sup>1</sup> yèz'è· gwá'an k'ai xannegí c'a t'ínyá níkaí j̄yε  
ours en-bas alentour saules déracine et dit souhait pareil  
danáɬ'in t'íná-j̄i<sup>11</sup> | c'it adan yéde c'εbí·kàk  
je te le fais dis-si porc-épic lui en haut en haut spruce-sommet  
dó·dì· gwac'an he d̄ici-hà c'εbí·'icyáya<sup>12</sup>  
assis en-haut de là temps passé sa queue avec spruce tape  
| adán'è t'ínyà | sanl'é j̄yε danáɬ'in t'íná-j̄i<sup>13</sup> | sít<sup>1</sup>  
lui-même dit moi-même pareil je te le fais dis-si ours  
àit'ínyà dq síca nyenháy | aic'a<sup>14</sup> c'it o·de  
lui-même dit en bas vers moi descends et porc-épic en haut  
c'εbí·kak gwac'an hé j̄d̄i·yó cal nàneɬ | aic'a  
spruce-sommet de là temps passé rond petit se transforma et  
ḡinçá(t) c'à nankák<sup>15</sup> neβoγ'óáne<sup>16</sup> | aic'a sít<sup>1</sup>  
il se laissa aller et sur le sol il se roula en boule et ours  
yez'it nelyá·nei<sup>17</sup> gwálei hé yekadáč̄i<sup>18</sup>

par-dessous il le projette de sa patte à la fin temps-passé il se coucha dessus  
*c'a síh t'inyà gwažej níjín súhq'á-li<sup>19</sup> c'it*  
 et ours dit je me demande où possibilité de respirer porc-épic  
*dáhnyà | gwiz'ík c'it ai dá'í<sup>20</sup> gwiži t'inyà |*  
 dit cependant porc-épic lui-même haletant seulement dit  
*gòhc'it<sup>21</sup> síh c'itc'ò ?édè·ndaí<sup>22</sup> c'a t'inyà | ?éj<sup>23</sup>*  
 finalement ours piquant de porc-épic commença à sentir et dit où  
*jídi čan z'q<sup>24</sup> βac'án síhihlhō<sup>25</sup> | síh*  
 quelle-sort de nouveau pour rien de lui des puces me piquent ours  
*ninéjín | dákat gwá'an gwá'áh'in | áxai dònč'ya*  
 se mit sur pied sur soi alentour il regarde partout (surprise) comment est-ce ?  
*βedž<sup>h</sup>cín-kàk dez'á' c'ó-hà nyagaí<sup>26</sup>-ti gi k'yànjik c'a*  
 son poitrail-sur en bas piquants-avec blanc il trouve il se rend compte et  
*č'idè sú'a·č'ica<sup>27</sup> getéhòži | c'it čan géhdé*  
 malade - suffoquant il s'en alla porc-épic de nouveau de bas en haut  
*c'εβi·kàk denuhòži aíc'a eł'ε<sup>28</sup> jí c'it síh gwándàk*  
 spruce-sommet grimpa et fini cette porc-épic ours histoire  
*<sup>n</sup>dàná'εf<sup>29</sup>.*  
 prend fin.

## Notes

1. C'est de l'ours brun qu'il s'agit (ci-dessus p. 83).
2. Littéralement *tʃε*: « bank-cave »; *dlk* « bord », *di* « le long de ».
3. Particule du temps passé, fréquente dans le style narratif.
4. *c'εβi* est proprement le « spruce », mais se dit aussi de l'« arbre » en général – *kak* « sommet » s'emploie comme postposition de sens local « sur ».
5. De –*di* « une personne est assise »; *dódi* « assis en haut » s'oppose à *di(t)dí* « assis en bas ».
6. Litt. *nà-koi-càt* « ton doigt de pied ». Noter la différence de ton avec *nà-koi* « ton pied ». L'appellation a une variante: *nàkoigo golál* « entre-tes-pieds-c'est-pourri », avec *golál* < *gwałál*.
7. *guga* a été traduit littéralement « it is all right ».
8. Litt. « he is being told ».
9. C'est le surnom du porc-épic cité ci-dessus p. 90. La forme indéfinie est *č'ék'ya* « bord (de quelque chose) ».
10. *gùč'in* est l'expression de « guessing »; par exemple: *só<sup>h</sup> gùč'in* « on dirait un ours noir ». Ici, il sert à indiquer la perplexité: « Est-ce vraiment toi ? » Ce *gùč'in* est tonalement distinct de *gùč'in* « habitant ».
11. La particule hypothétique *jí<sup>2</sup>* accompagne l'expression du souhait: *džadidi-jí<sup>2</sup>* « je voudrais m'asseoir ici »; *dzadihc'ya-jí<sup>2</sup>* « je voudrais rester ici ».
12. *?icyáya* « frapper avec la queue »; cf. plus haut *dí-cì-hà* « avec sa queue », dont la forme verbale reprend le morphème *í* « queue ».
13. Le porc-épic reprend en la parodiant la menace de l'ours.
14. *aíc'a* litt. « de là », et « ensuite », tombant à la fonction d'un simple connectif.
15. de *nan* « terre, sol » et *kak* « sommet ».
16. Dans *néβòγò'ánè* comme dans *jídi·γó*, le morphème –*γo-* indique la rondeur.

17. *yez'tt* litt. « allant par-dessous »; *nel'ya* « avec la main » (glissant sa patte sous le porc-épic et le lançant en l'air).
18. De *yekat* « sur le sommet » et *dqči* « il se coucha ».
19. De *śuhá'a* litt. « endroit où respirer » + *li* expression d'interrogation.
20. *dá'í'* « gémissant » indique l'effort du porc-épic qui s'arc-boute pour supporter le poids de l'ours.
21. La particule *č'it* indique que l'action est accomplie et a pris fin.
22. Comparer *'idih(i)ndai* « je sens »; *'éde`ndai* probablement de *'édéh(i)ndai*.
23. Employé pour quelque chose qu'on ne voit pas et qu'on cherche.
24. *z'q* proprement « rien; sans consistance, sans valeur » paraît employé comme une sorte de négation explétive dans des énoncés marquant surprise: *t'inc'a z'a, sóh gúc'in* « ne dirait-on pas un ours noir? »
25. Cette forme verbale signifie « je suis piqué par un groupe de puces » (pluralité d'agents); et s'oppose à *śáhàži* « je suis piqué par une seule puce ».
26. Litt. « blanc de haut en bas ».
27. Analyse peu claire; j'ai obtenu par ailleurs les deux formes *č'idúixč'yà* « je ne me sens pas bien » et *č'ideśúixč'yà* « je cherche à reprendre mon souffle, je suis suffoqué ».
28. Le narrateur s'étant d'abord arrêté ici; *el'ε* est à lui seul une forme conclusive. Pour être explicite ou peut-être sous l'influence de modèles narratifs anglais, il a ajouté les mots suivants.
29. De *nda* « en avant » et *nà'eí'* « prend fin ».

## Traduction

Un jour l'ours (brun) marchait le long d'un talus, et le porc-épic était perché au sommet d'un arbre. Le porc-épic dit: « Orteils-Pourris! » L'ours revient sur ses pas: « Qui m'appelle? ». Il regarde partout, tout est normal. Il reprend sa marche. De nouveau il s'entend appeler: « Orteils-Pourris! » Il s'arrête de nouveau, il regarde en l'air, il découvre le porc-épic perché au sommet de l'arbre. Il dit: « Est-ce toi, Bout-de-Bois? » Il déracine des saules à la ronde et dit: « Je voudrais t'en faire autant ». Le porc-épic perché au sommet de l'arbre frappe l'arbre de sa queue et dit: « Moi aussi je voudrais t'en faire autant! » L'ours dit: « Descends donc jusqu'à moi! » Le porc-épic se fait petit et rond et se laissant descendre du sommet de l'arbre, il roule en boule jusqu'à terre. L'ours, glissant sa patte sous lui, le jette en l'air. À la fin, il se couche sur lui et lui dit: « Voyons comment tu pourras respirer! » Le porc-épic (sous la charge) ne faisait entendre que des gémissements. Finalement l'ours commence à sentir les piquants. Il dit « Comment cela se fait-il? N'est-ce pas de ses puces qui me piquent » Il se relève et s'examine partout. Ne voilà-t-il pas qu'il découvre que son poitrail est du haut en bas blanc de piquants. Malade et suffoquant, il s'en va. Le porc-épic remonte au sommet de l'arbre. C'est tout. (Ainsi) s'achève l'histoire de l'ours et du porc-épic.<sup>16</sup>

---

16 - « Le vocabulaire de la vie animale chez les indiens du Haut-Yukon », *Bulletin de*

## La « langue de Baudelaire », une culturologie

Le problème qu'on pourrait se poser à présent serait le suivant: Benveniste aborde-t-il les poèmes de Baudelaire, par exemple le poème *Les Chats*, comme il aborderait la fable de l'ours et du porc-épic?<sup>17</sup>

À première vue, il semble que ces deux textes n'ont pas le même statut (un texte poétique, et un texte de folklore) et ne peuvent par conséquent être abordés du même point de vue. Ainsi, si le poème *Les Chats* a une valeur poétique (comment la définir?), la fable de l'ours et du porc-épic n'en a peut-être pas. Et si cette fable a une valeur de document ethnographique pouvant nous renseigner sur la vision du monde des Indiens du Haut Yukon, les poèmes de Baudelaire doivent-ils être conçus comme des documents nous renseignant sur la représentation du monde des Français du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle? En somme, si on aborde les poèmes de Baudelaire d'un point de vue ethnographique, perd-on de vue le poème? Les points de vue semblent devoir s'exclure, et il apparaît qu'on ne peut pas en même temps constituer un objet linguistiquement, ethnographiquement, poétiquement et historiquement.

Néanmoins, il s'agit là d'une logique exclusive, d'une conception discontinue et cloisonnante des disciplines. En 1969, Benveniste posait une autre manière de penser, basée sur l'idée d'*interprétance*, c'est-à-dire sur une théorie du langage: une « sémiologie de la langue », où la langue, en tant que discours, est l'interprétant de tous les systèmes de signes y compris d'elle-même. Le point de vue, interprétant et produisant le réel, y est donc en ce sens strictement linguistique; mais cette langue qui interprète est particulière parce qu'elle est le discours au présent d'un sujet, elle est une subjectivation de l'expérience, et en cela elle est toujours nouvelle et unique. De la même manière, en 1968, reproduisant en quelque sorte le geste de Saussure lorsqu'il posait l'idée d'une « sémiologie », Benveniste envisage une science de la culture, pour laquelle il tente le terme de « culturologie », basée sur la linguistique, justifiant cela par la situation même de la langue dans la vie sociale:

Dans ce qui est déjà tenté sur le domaine social, la primauté de la linguistique est ouvertement reconnue. Ce n'est pas du tout en vertu d'une primauté

---

la *Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n° 138), 1953, p. 103-106.

17 - Cette piste a déjà été avancée dans des articles précédents, dont Chloé Laplantine, 2012, « La langue de Baudelaire, une culturologie », *Semen* [En ligne], 33 | 2012, mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 19 novembre 2013. URL: <http://semen.revues.org/9492>.

intrinsèque, mais simplement parce que nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation.<sup>18</sup>

C'est parce que Benveniste conçoit la langue comme l'activité d'une subjectivation (comme *discours*), qu'il peut poser une *sémiologie de la langue* et une *culturologie*. Comme il l'écrivait dans un article en 1963, « Le langage *re-produit* la réalité »<sup>19</sup>, c'est dans le langage que le sujet s'invente, et que la société s'invente.

Posons donc à présent l'hypothèse suivante: Benveniste aborde les poèmes de Baudelaire *comme* la fable de l'ours et du porc-épic. Il apparaît en effet qu'il approche Baudelaire avec une distance qu'on pourrait dire « ethnographique », comme si effectivement « la langue de Baudelaire » devait être approchée comme un inconnu. Dans ce sens, on peut remarquer immédiatement l'aspect de cette recherche sur les poèmes. Il s'agit d'un laboratoire, ce qui a peut-être déçu certains lecteurs qui s'attendaient à découvrir un texte continu et fini, un enseignement organisé, un « Baudelaire ». Il s'agit donc d'un laboratoire, et plus précisément du laboratoire d'un linguiste qui fait des relevés: relevés de noms, d'adjectifs, d'oppositions, de temps, de schèmes syntaxiques... Sous cet aspect, cette archive n'est pas franchement différente des notes qu'il écrit dans ses recherches sur des langues étrangères (ou le français)<sup>20</sup>. On remarquera ainsi des relevés concernant « les temps chez Baudelaire », ou « l'être chez Baudelaire », des « verbes transitifs actifs avec sujet inanimé », etc. On remarquera encore sa démarche pour définir la manière dont signifie « la langue de Baudelaire », en indiquant qu'elle n'est pas *descriptive*, mais évocatoire, *suggestive*. Nous lisons par exemple ceci:

Mais évoquer les choses est  
une chose, les décrire en est une  
autre. La description est un  
discours sur.<sup>21</sup>

« La langue de Baudelaire », c'est alors le rapport au langage qu'instruit Baudelaire, la critique d'un certain mode de signifier (descriptif), qui est

---

18 - É. Benveniste, « Structuralisme et linguistique », *PLG* 2, p. 26.

19 - É. Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *PLG*, p. 25.

20 - Par contre, ce qui saisit, et qui constitue une particularité de cette archive, c'est le caractère dialogique de l'écriture, un rapport de soi vers soi, de prudence, qui n'est pas habituel dans l'archive de Benveniste: « je pense que... », « je crois que... », « je pourrais mettre en exergue de mon article », « ce que je tente de découvrir... », etc.

21 - *BAUDELAIRE*, 23, f<sup>o</sup> 14/f<sup>o</sup> 337.

un inconscient linguistique, l'inconscient d'une institution du langage. Ainsi Benveniste ne cesse dans ses manuscrits d'opposer le « langage ordinaire » et le « langage poétique » qui est la langue de Baudelaire. En effet, le « langage ordinaire » est ainsi fait de *signes* et institue un rapport réaliste au monde: « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement noétique (p. ex. un raisonnement de logique) »<sup>22</sup>; et le langage poétique, de manière autre, « est l'énoncé de l'expérience. Il procède de l'expérience et communique l'expérience »<sup>23</sup>.

à réaliser

Le langage poétique cherche l'adéquation de la langue à cette unité profonde de l'être et du monde. Le signe linguistique est conceptuel; l'"icône" poétique est chaque fois unique. Le poète crée la réalité individuelle, instantanée dont il parle, alors que la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous. Le poète éveille le sentiment, éduque la perception, avive l'impression de la chose unique, du jamais-encore-perçu. Mais c'est lui qui crée cette émotion qu'il suscite, ce sont les mots qu'il a su assembler.

229

« On n'a pas un accès direct au langage », disait Henri Meschonnic, parce que le langage n'est pas une essence, qu'il n'existe que comme représentation (où sa théorie et sa pratique sont une même chose). Ceci fait du langage une *institution*, dans le sens où Benveniste travaille dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes* à mettre en lumière en linguiste, en culturologue, le fonctionnement symbolique de certains aspects de la culture (l'institution du droit, de la religion, de la parenté, etc.). On peut faire de cette recherche sur les institutions, des cahiers de terrain amérindiens, de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue », de la fable de l'ours et du porc-épic, l'interprétant des notes sur Baudelaire. Tous ces travaux

---

22 - BAUDELAIRE 6, f° 2/f° 2. Un autre exemple, mais ils sont très nombreux: « Dans le langage ordinaire, la réalité est ~~re-prés~~ portraiturée par l'ensemble des signes que livre l'inventaire (le dictionnaire) de la langue, avec des choix et des fréquences relevant de chaque emploi (ordinaire) de la langue (ordinaire) », BAUDELAIRE 8, f° 2/f° 12.

23 - BAUDELAIRE, 23, f° 17/f° 340.

mettent en lumière l'inconscient de catégories de langue-pensée. Le poème de Baudelaire, « la langue de Baudelaire », constitue alors la critique d'une institution du langage et de la société, et elle les renouvelle en réinventant son lecteur. Benveniste parle ainsi de « sémiologie nouvelle » :

Le poète ↪

On recrée donc une sémiologie nouvelle,  
par des assemblages nouveaux et libres de mots.  
À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence  
d'un langage qui échappe à la convention essentielle  
du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour  
son compte les normes et le "sens".<sup>24</sup>

Cette radicale nouveauté dans le langage et dans l'expérience que *font* proprement les poèmes de Baudelaire (« La poésie la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire »<sup>25</sup>), sont en même temps les *terrae incognitae* dont parle Benveniste en reprenant Baudelaire lui-même: « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal: "Questions d'art – *terrae incognitae*" »<sup>26</sup>. Les poèmes de Baudelaire impliquent une conversion du point de vue<sup>27</sup>, et Benveniste le manifeste dans ses manuscrits sous la forme de questions telles « comment dire? quel terme inventer »<sup>28</sup>, ou à propos de la modernité de Baudelaire « mais où réside-t-elle? »<sup>29</sup>. C'est une recherche qui est transformée par le poème, et qui rend visible en même temps le caractère inconscient, social, historique des points de vue sur le langage, et simplement du langage lui-même. Ceci nous relie une nouvelle fois avec une tradition linguistique qui inclut Bréal, Saussure, Boas et Sapir<sup>30</sup>, tous linguistes ayant travaillé avec une notion de l'inconscient dans la langue. Si le modèle de la prédication, dans

---

24 - BAUDELAIRE, 22, f° 53/f° 305.

25 - BAUDELAIRE, 18, f° 11/f° 184.

26 - BAUDELAIRE, 22, f° 67/f° 319.

27 - BAUDELAIRE, 14, f° 1/f° 80.

28 - « (comment dire? quel terme inventer pour désigner le « sens » < qui n'en est pas un > qui est produit par le choix et l'union des mots) » (BAUDELAIRE, 22, f° 54/f° 306).

29 - « Ce qui déconcerte même les poètes qui le lisent aujourd'hui avec – cependant – la double conscience de la puissante originalité de Baudelaire (mais où réside-t-elle alors?) et de toutes les novations / qui sont issues de lui et qu'il a au moins rendues possibles » (BAUDELAIRE, 22, f° 67-68/f° 31-32).

30 - Chloé Laplantine, 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

ses manuscrits sur Baudelaire et ailleurs<sup>31</sup>, est pointé par Benveniste comme un mode de signification réaliste, un linguiste comme Edward Sapir qui a travaillé sur les langues amérindiennes, qui a été au contact avec des modes de signification non-européens, et qui a donc pris l'habitude d'une distance analytique avec le discours, pouvait mettre en garde le philosophe d'être le dupe de sa propre forme de pensée, qui est une forme avant tout linguistique.

[Je traduis :] Il n'y a pas de doute que l'étude critique de la langue peut être aussi de la plus curieuse et inattendue utilité pour la philosophie. Peu de philosophes ont daigné examiner les morphologies des langues primitives, non plus ont-ils donné aux particularités structurales de leur propre discours davantage qu'une attention passagère et négligente. Lorsqu'on a la grande énigme de l'univers entre ses mains, de telles recherches semblent bien triviales, mais déjà lorsqu'il commence à être suspecté qu'au moins quelques solutions de la grande énigme sont de manière laborieuse des applications circonvolues de règles de la grammaire latine ou allemande, ou anglaise, la trivialité de l'analyse linguistique devient moins certaine. D'une manière bien plus étendue que le philosophe ne l'a réalisé, il deviendra probablement le dupe de ses formes de discours, ce qui équivaut à dire que le moule de sa pensée, qui est typiquement un moule linguistique, est apte à être projeté dans sa conception du monde. Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir la redoutable apparence d'absolus cosmiques. Par conséquent, ne serait-ce que pour se sauver lui-même du verbalisme philosophique, il serait bon pour le philosophe d'observer de manière critique les fondations et les limitations linguistiques de sa pensée. Alors il s'épargnerait la découverte humiliante que de nombreuses idées nouvelles, beaucoup de conceptions philosophiques apparemment brillantes, sont à peine plus que des réarrangements de mots familiers dans des modèles formellement satisfaisants.<sup>32</sup>

---

31 - « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème. » (Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », *PLG* 2, p. 37.

32 - « *There is no doubt that the critical study of language may also be of the most curious and unexpected helpfulness to philosophy. Few philosophers have daigned to look into the morphologies of primitive languages nor have they given the structural peculiarities of their own speech more than a passing and perfunctory attention. When one has the riddle of the universe on his hands, such pursuits seem trivial enough, yet when it begins to be suspected that at least some solutions of the great riddle are elaborately roundabout applications of rules of Latin or German or English grammar, the triviality of linguistic analysis*



Pour terminer, pour tenter de faire apparaître le point de rencontre entre les recherches de Benveniste sur « la langue de Baudelaire » et ses recherches sur les langues-cultures, je présente un manuscrit que l'on trouve dans un bloc-notes qui contient un travail préparatoire à l'article « Catégories de pensée et catégories de langue ». On y trouve un foisonnement de pistes qu'on ne distingue plus dans l'article publié, notamment une « discussion de Whorf » à propos de l'absence de temps chez les Hopis, ou cette analyse culturologique du τὸ τί ἦν εἶναι d'Aristote.

τὸ τί ἦν εἶναι

montrer à quel point ceci est lié à la structure linguistique particulière du grec: l'existence d'un article – la flexion nominale – l'existence d'un genre grammatical – le choix du neutre – la 1) l'existence et compatibilité de l'article nom. neutre avec infinitif.  
2) – le pronom interrogatif indéfini avec de nouveau genre et nombre, cas.  
3) et 4) existence de verbe comme distinct de nom – existence d'un verbe être – existence d'un infinitif – taxème d'ordre et d'accord syntaxe de l'ensemble.

**Néanmoins  
il fallait  
Aristote.<sup>33</sup>**

---

*becomes less certain. To a far greater extent than the philosopher has realized, he is likely to become the dupe of his speech-forms, which is equivalent to saying that the mould of his thought, which is typically a linguistic mould, is apt to be projected into his conception of the world. Thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes. If only, therefore, to save himself from philosophic verbalism, it would be well for the philosopher to look critically to the linguistic foundations and limitations of his thought. He would then be spared the humiliating discovery that many new ideas, many apparently brilliant philosophic conceptions, are little more than rearrangements of familiar words in formally satisfying patterns*». Edward Sapir, 1924, « *The grammarian and his language* », in *American Mercury, I*. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, 1963, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, p. 156-157.

33 - Manuscrits conservés à la BnF au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP.OR. 81, chemise 4, f° 10.

La notion d'existence

l'existence à quel point ceci est lié à la  
notion linguistique part entière du  
verbe : l'existence d'un article - la  
lexique nominale - l'existence d'un genre  
grammatical - le choix du nombre - la  
compatibilité de l'article  
nom. nombre avec infiniif  
y - le pronom indéfini - infiniif, avec de non-  
verbe fleur et vous, cas -  
3) et 4) existence de verbe comme distinct de nom  
- existence d'un verbe être - existence d'un  
infiniif - l'existence d'ordre et d'accord  
syntaxe de l'ensemble. Ne sommes  
il fallait Aristote.

Si le linguiste démontre par l'analyse qu'une forme de pensée n'est pas séparable d'une forme de langue, s'il met ainsi au jour l'inconscient de catégories de langue-pensée, c'est l'ajout « Néanmoins il fallait Aristote » qui est ici indispensable. En effet, cet ajout permet de concevoir la vie dans le langage non comme un enfermement imposé par les catégories particulières à une langue (ce dont le philosophe de Sapir ne s'est peut-être pas affranchi), mais au contraire comme une liberté, la liberté d'inventer une grammaire nouvelle, et un vivre nouveau. Benveniste aurait ainsi peut-être pu dire « néanmoins il fallait Baudelaire » dans le cadre de son travail sur le langage poétique, car Baudelaire renouvelle pour lui le lecteur, le lecteur qu'il est encore et que nous sommes toujours longtemps après lui.

## Bibliographie

BENVENISTE É., 1953, « Le vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n° 138), p. 82.

—, 1966, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard.

—, 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.

—, 2011, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.

234

LAPLANTINE C., 2011, *Émile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

—, 2012, « “La langue de Baudelaire”, une culturologie », *Semen* [En ligne], 33 | 2012, mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 19 novembre 2013. URL: <http://semen.revues.org/9492>.

—, 2013, « Émile Benveniste et les langues amérindiennes », *History and Philosophy of the Language Sciences*. <http://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4> (adresse vérifiée le 12.11.2013)

SAPIR E., 1963, « The grammarian and his language », *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, p. 150-s159.

STOCKING G. W., 1974, *A Franz Boas Reader, The Shaping of American Anthropology, 1883-1911*, Chicago and London, The University of Chicago Press.



Achévé d'imprimer sur les presses d'IPADOUR

85 boulevard du Cami Salié - 64000 PAU

janvier 2015